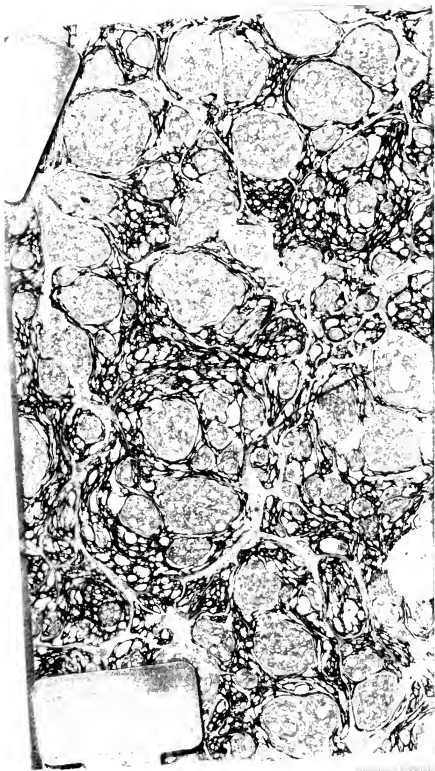
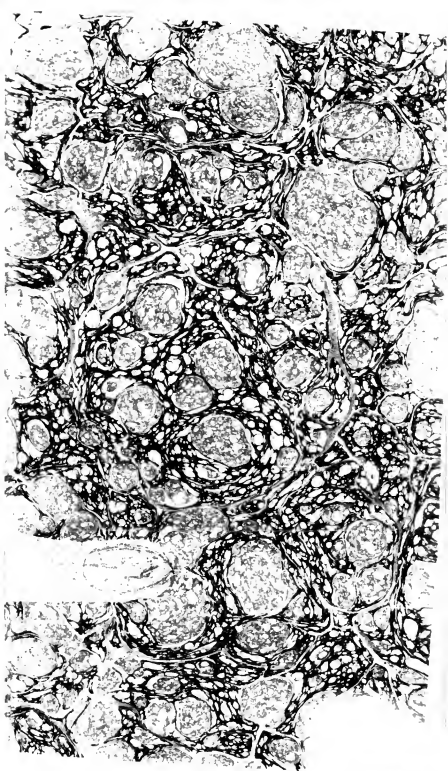




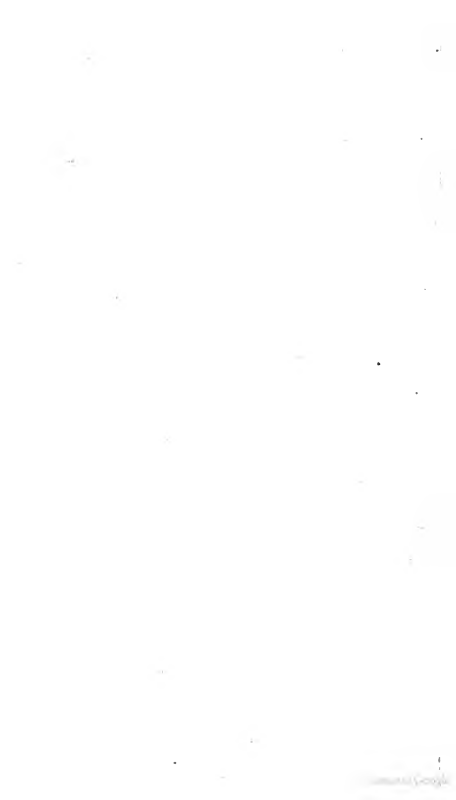




13.4.

3786

Enlat. XXXVII-27



V I E.
D E
FRÉDÉRIC II.

TOME QUATRIÈME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
455 FIFTH AVENUE
NEW YORK, N. Y. 10017

584421

V I E
D E
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée de Remarques , Pièces
justificatives & d'un grand nombre
d'Anecdotes.

NOUVELLE ÉDITION,
*Revue , corrigée & augmentée de beaucoup
d'Anecdotes intéressantes.*

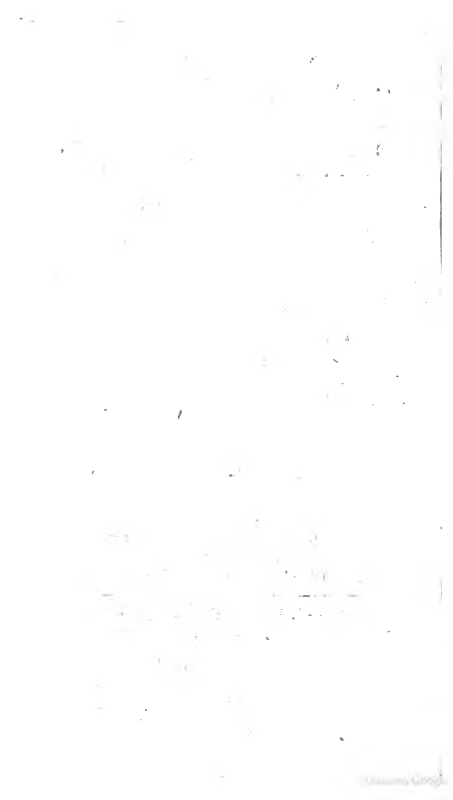
TOME QUATRIÈME.



A STRASBOURG,
Chez J. B. TREUTTEL , Libraire.
A PARIS,
Chez les principaux Libraires.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1 7 8 8.





V I E
D E
FRÉDÉRIC II.

DERNIÈRE PÉRIODE.

*Vie privée & littéraire. Maladie , mort.
Influence de Frédéric sur son siècle.*

Nous avons vu Frédéric à la tête des armées braver , avec des forces inférieures , les forces réunies de l'Europe entière ; conquérir une vaste province par son activité & son courage ; la conserver par les mêmes moyens & les ressources inépuisables de son génie ; & sortir couvert de gloire de trois guerres périlleuses , où il

VIE DE F. Tome IV. A

s'était trouvé plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Nous l'avons vu employer les loisirs de la paix à augmenter ses moyens de défense, l'armée & le trésor ; à encourager l'agriculture, la population & le commerce, qui sont les soutiens de l'une & de l'autre ; & à rendre son peuple heureux, parce que le bonheur du prince dépend du bonheur des sujets. Nous allons le voir maintenant dans le silence de la vie privée, s'avancant avec ardeur dans la carrière des sciences & des arts, cultiver avec succès les unes & les autres, & mêler ainsi les lauriers d'Apollon à ceux de Bellone. Nous allons le voir rejeter la vaine pompe des rois, déposer en secret le masque de la grandeur, pour jouir des douceurs de l'amitié & de ces plaisirs purs que l'égalité fait naître & que l'orgueil effarouche.

Frédéric avait reçu du ciel une de ces âmes de feu qui, toujours actives, demandent un aliment continuel. Ce sont les âmes de cette trempe qui font les grands hommes dans tous les genres. Éloigné par un père sévère, de tous les plaisirs de son âge, son activité lui en fit chercher d'autres, & il en trouva dans l'étude. La gêne où il

vivait , loin d'éteindre son génie , accrut ses forces , & développa en lui le germe de ces vertus sublimes & de ces talens extraordinaires, qui le rendirent le héros de son siècle. Le mépris que son père avoit pour les lettres , & les obstacles qu'il mit aux études de son fils , ne servirent qu'à lui faire mieux goûter ses charmes , & à accélérer ses progrès. Victime du despotisme , il vit le glaive du pouvoir arbitraire suspendu quelques instans sur sa tête , abattre , à ses yeux , celle de son ami ; il en conçut de l'horreur pour le pouvoir arbitraire ; & avant de monter sur le trône , il forma le projet d'y faire régner la modération , la justice & la douceur.

Madame de Rocoule , sa gouvernante , l'avait familiarisé de bonne heure avec les meilleurs ouvrages des poètes françois , & son ame était devenue sensible aux charmes de l'harmonie ; elle avait goûté des plaisirs purs qui devinrent pour lui une ressource dans ses chagrins , & qu'une douce habitude changea bientôt en besoin. Il cultiva la poésie , l'éloquence , la musique : il étudia l'histoire , qui lui dévoila les fautes des souverains , & lui indiqua les routes de la

gloire ; la politique , qui l'éclaira sur ses vrais intérêts ; la philosophie , qui lui donna le goût de toutes les vertus.

Mais pourquoi nous efforcer de peindre ici Frédéric ? Rapportons plutôt le portrait qu'il fait de lui-même dans l'épître à son esprit :

Apprenez quelque jour aux lecteurs indulgens ,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems ,
Où si quelque hasard vous amène au grand monde ,
Quel était cet auteur dont la muse féconde
Monta sur l'Hélicon , sur les pas du plaisir ,
Et composa des vers pour charmer son loisir.

Dites que mon berceau fut environné d'armes ;
Que je fus élevé dans le sein des alarmes ,
Dans le milieu des camps , sans faste , sans grandeur ,
Par un père sévère & rigide censeur ;
Que je fus écolier des plus grands capitaines ;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athènes ,
Je fus ami des arts plutôt que vrai savant ;
Et que sans écouter un charme décevant ,
Et simple courtisan des filles de mémoire ,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons ;
Que sachant me borner & rabaisser mes sons ,
Je me suis contenté de peindre ma pensée ,
Et de parler raison en prose cadencée.

Dites que j'ai subi , bravé l'adversité ,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté.

Attestez hardiment que la philosophie

A dirigé mes pas , & réformé ma vie.
Dites qu'en admirant le système des dieux ,
J'ai préféré ma lyre aux arts fastidieux ;
Que sans haïr Zénon , j'estimais Epicure ,
Et pratiquais les lois de la simple nature ;
Que je sus distinguer l'homme du souverain ,
Que je fus roi sévère & citoyen humain.
Mais quoiqu'admirateur de César & d'Abide ,
J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide.
Lorsque la Parque enfin , lasse de ses fuseaux ,
Terminera mes jours d'un coup de ses ciseaux ,
Que sur ma cendre éteinte aboira la satire :
Dites que , méprisant tout ce qu'en pourra dire
Un esprit irrité , chagrin , malfait , tortu ,
Trop rigide censeur de ma faible vertu ,
Sans aimer la louange , insensible à tout blâme ,
J'ai toujours conservé le repos de mon ame ;
Et que m'abandonnant à la postérité ,
Elle peut me juger en toute liberté.

Du goût des lettres à l'estime de ceux qui les cultivent , il n'y a qu'un pas. Frédéric admira Voltaire , Maupertuis , s'Gravefande , Algarotti , Rollin , comme il admirait Alexandre , César , Charles XII , Gustave-Adolphe , l'électeur Frédéric-Guillaume & Pierre I ; il brûlait du désir de les imiter les uns & les autres.

Cependant on prétend qu'il eut dans sa jeunesse une horreur naturelle de la guerre

& des combats : & que l'amour de la gloire fut seul capable de la lui faire surmonter. Il semble le dire lui-même dans les vers que nous venons de lire.

J'aurais suivi par goût les vertus d'Aristide.

Sa conduite à la première victoire qu'il remporta, confirmerait assez cette opinion ; mais loin de jeter une tache sur sa gloire , elle la rend plus brillante encore. Il est difficile de devenir un héros & un grand capitaine , même lorsque le cœur inspire l'amour des combats ; mais devenir le plus grand homme de guerre de son siècle , & peut-être des siècles passés , contre son inclination naturelle , c'était une gloire réservée à Frédéric II.

La première fois qu'il vit le spectacle d'une guerre , son cœur sensible fut révolté ; & il écrivit , sur la campagne de 1734 , des vers qui sont à peu près les premiers que l'on connaisse de lui. On ne saurait les donner comme un modèle de poésie ; mais il y a de la facilité , de la philosophie & quelques images poétiques. C'est dans ces vers qu'il dit :

Ah ! mortels , quelle est votre erreur
De prêter vos mains meurtrières ,

Et vos talens & vos lumières
Au meurtre, au carnage, à l'horreur ?

On voit dans les quatre derniers vers de cette pièce, que son goût n'avait pas encore été épuré par le commerce de Voltaire, & qu'il ne connaissait pas encore cette unité de ton & de style, qui fait le charme des bons ouvrages. Les voici :

Si j'ai su faire mon office
Sans être farouche & cruel ;
C'est qu'on peut aller au
Sans y prendre la

Vers le même tems il fit une ode sur l'honneur. La dernière strophe paraît dictée par son cœur.

O gloire ! à qui je sacrifie
Mes plaisirs & mes passions ;
O gloire ! en qui je me confie ,
Daigne éclairer mes actions.
Tu peux , malgré la mort cruelle ,
Sauver une faible étincelle
De l'esprit qui réside en moi :
Que ta main m'ouvre la barrière ,
Et prêt à courir ta carrière ,
Je veux vivre & mourir pour toi.

C'est en 1736 , qu'il écrivit pour la pre-

mière fois à Voltaire. La lettre étoit bien faite pour séduire un philosophe (1), & surtout un philosophe comme Voltaire, qui n'avait guère moins de vanité que de génie. Les flatteries lui furent prodiguées, il n'en fut pas avare à son tour. Frédéric, qui doutait encore s'il parviendrait à la gloire des héros, voulut du moins se préparer celle d'homme de lettres; & les louanges de Voltaire étoient bien propres à exciter pour lui les cent trompettes de la Renommée. Il travaillait alors à la réfutation du *Prince* de Machiavel; quel homme étoit plus propre que Voltaire à donner de l'éclat à ce début littéraire? Frédéric crut qu'en se faisant l'éditeur de Voltaire, Voltaire ne refuserait pas d'être le sien. On venait d'imprimer la *Henriade* en Angleterre. Algarotti, avec lequel le prince-royal étoit en correspondance, se trouvait alors à Londres. Il le chargea de faire graver sur cuivre la *Henriade* toute entière, & de faire faire de cet ouvrage la plus belle édition qu'il fût possible. En même tems il fit pour ce poème une préface où il appelle Voltaire, le *prince de la poésie française*; un *génie vaste*, un *esprit sublime*, &c. Malheureu-

fement pour l'édition, le père de Frédéric vint à mourir ; Algarotti quitta Londres ; & Frédéric qui, en recevant une couronne, trouva bientôt une occasion de l'entrelacer des lauriers de la victoire, oublia la Henriade, & vola en Silésie.

Cependant la préface était faite, & l'intention du roi était assez flatteuse pour engager Voltaire à la reconnaissance.

La critique du *Prince* de Machiavel était finie : ce livre, qui dans notre siècle ne méritait guère d'être réfuté, le fut avec esprit par Frédéric ; ou du moins il annonçait par là à l'Europe, qu'il avait dessein de porter sur le trône la justice, l'équité, la modération ; il annonçait qu'il tiendrait inviolablement sa parole ; il donnait de son règne les espérances les plus flatteuses & les plus brillantes, Frédéric envoya son manuscrit à Voltaire pour le corriger. Le philosophe rendit au roi, dans la préface de cet ouvrage, tous les éloges qu'il en avait reçus dans celle de la *Henriade* (a). Avant de le faire im-

(a) La préface que Voltaire fit à l'*Anti-Machiavel*, est pleine de louanges sur cet ouvrage & son auteur ; on ne fait trop comment concilier

primer, il vit le roi auprès de Clèves, & lui dit au sujet de l'Anti Machiavel : » Sire, » si j'avais été Machiavel, & si j'avais eu » quelqu'accès auprès d'un jeune roi, la » première chose que j'aurais faite, aurait été » de lui conseiller d'écrire contre moi ». (a). Cependant il lui représenta qu'il n'était peut-être pas convenable de faire imprimer son livre, précisément dans le même tems qu'on pourrait lui reprocher d'en violer les préceptes. C'était dans le tems de son affaire avec l'Evêque de Liège. Frédéric parut sentir cette objection, & permit d'arrêter l'édition ; mais le libraire demanda beaucoup d'argent ; & le Roi, qui n'était pas fâché au fond du cœur, d'être imprimé, aima

ces louanges avec ce que Voltaire a écrit depuis contre ce grand roi ; si Frédéric a eu des torts envers Voltaire, cela le rend-il plus mauvais poète, plus mauvais écrivain qu'il ne l'était lorsqu'il le comblait de biens & de faveurs ?

(a) Il est faux, comme le dit Voltaire, que Frédéric n'eut pas un but, en publiant l'Anti-Machiavel. Ce grand homme s'occupait, dans sa retraite de Rheinsberg, à former un plan général de gouvernement, & il a été fidèle à ce plan jusqu'à la fin de ses jours.

mieux l'être pour rien , que de payer pour ne l'être pas (a).

L'Anti-Machiavel n'est pas le seul ouvrage où Frédéric voulut donner une bonne idée de son cœur & de ses intentions. Ses vers respirent à chaque ligne l'amour de l'humanité & de la justice ; il se propose sans cesse pour exemple Tite & Marc-Aurèle , dans la paix ; le grand-électeur Frédéric-Guillaume , dans la guerre (2).

En effet , les premiers mots qu'il dit à ses ministres , en leur annonçant la mort de son père , étaient bien dignes de Trajan ou de Marc-Aurèle. » Notre premier soin , leur dit-il , doit être de faire le bonheur de nos états , & celui de chacun de nos sujets. Nous ne voulons pas que vous les opprimiez pour

(a) L'abbé de Saint-Pierre , si connu par ses projets que l'on a tournés en ridicule , quoiqu'ils tendissent au bonheur de l'humanité , & qu'ils offussent les seuls moyens d'adoucir la férocité de l'espèce humaine , l'abbé de Saint-Pierre fit voir , dans un de ses ouvrages , le contraste qu'il y avait entre la conduite du roi envers la maison d'Autriche & les principes qu'il affecte dans l'Anti-Machiavel. Formey répondit à l'abbé de Saint-Pierre dans un ouvrage intitulé : *Anti-Saint-Pierre*.

vous enrichir ; mais plutôt que vous ayez devant les yeux la prospérité du pays en même tems que nos intérêts : car ces deux objets ne doivent point être séparés. »

On fait comment Frédéric avait épousé la Reine (3). Lorsqu'il fut monté sur le trône , on craignit quelque changement à l'égard de cette Princesse. Le jour de la mort de Frédéric-Guillaume , la cour vint féliciter Frédéric II , & passa ensuite dans l'appartement de la Reine pour s'acquitter du même devoir. Plusieurs doutaient que cette Princesse gardât long-tems le titre qu'ils allaient lui donner. La Reine , qui a toujours aimé Frédéric , & qui n'en parla jamais qu'avec le plus vif intérêt , reçut leurs complimens avec cette affabilité qui lui est si naturelle ; mais le trouble régnait dans le fond de son cœur. Ce trouble augmenta bien plus encore lorsqu'elle vit tout d'un coup les portes s'ouvrir , & les courtisans se ranger pour faire place au Roi qui entrait dans sa chambre. Elle crut que cette visite imprévue lui annonçait sa disgrâce & la perte de son époux ; & elle tremblait d'avoir tant de témoins du malheur qu'elle redoutait. Son embarras & sa faiblesse lui permirent à peine

de se lever de son fauteuil pour recevoir le Roi ; & elle fut obligée de s'appuyer sur une de ses dames pour aller au-devant de lui. Elle prononça quelques paroles entrecoupées pour excuser son émotion ; mais Frédéric, l'interrompant, lui dit : » Madame , tout le royaume sait de quelle manière je vous ai accompagnée à l'autel ; vous savez vous-même la manière dont j'ai vécu avec vous depuis ce tems-là. (Ces premiers mots augmentèrent le trouble de la Reine, & elle faillit à se trouver mal.) Vous pensez peut-être qu'étant maître de mes actions, je romprai des engagemens que j'ai contractés malgré moi, & qui ont été si mal remplis de ma part. Mais sachez, Madame, que votre patience, votre tendresse, votre douceur inaltérable, & mille autres vertus dont vous êtes douée, m'ont ouvert les yeux depuis long-tems. Jusqu'ici il y a eu dans mon caractère quelque chose (vous le nommerez comme vous voudrez) ; qui m'a empêché de vous faire cet aveu. J'ai voulu attendre l'instant où, en le faisant, je pourrais convaincre tout le monde qu'il était entièrement libre & volontaire. Ce moment est venu, Madame ; & je vous invite à partager avec

moi un trône dont vous êtes si digne. Oubliez, je vous prie, mes injustices passées : ou si vous en gardez quelque souvenir, qu'il ne serve qu'à augmenter l'éclat de votre triomphe. ».

La reine douairière eut également à se louer de la tendresse & du respect de Frédéric II : il lui donna le titre de reine-mère ; & comme elle voulut l'appeller votre majesté, *appelez-moi toujours votre fils*, lui dit Frédéric ; *ce titre est plus précieux pour moi que la dignité royale* (4).

Voltaire épiait le moment où son ami Frédéric serait décoré d'une couronne ; & il fut le premier poète qui le félicita sur son avènement. (5) Nous n'avons pas la réponse que lui fit Frédéric. Voltaire répliqua par la pièce connue qui commence par ce vers :

Quoi ! vous êtes monarque, & vous m'aimez encore ?

Dans la première année de son règne, Frédéric songea à rétablir l'académie des sciences de Berlin, qui avait été fondée par Frédéric I son grand-père.

Cette société, qui doit sa naissance à la vanité de ce Prince, plus qu'à ses lumières, fut fondée en 1700. Ses commencemens ne

furent pas brillans; & il n'était guère possible qu'ils le fussent, dans les circonstances où se trouvait Frédéric I. Il était question alors en Allemagne de réformer le calendrier; & Frédéric I, qui avait déjà fondé une académie de peinture, de sculpture & d'architecture, parce que Louis XIV en avait une, fonda alors une académie des sciences pour faire cette réforme (a). Les almanachs qu'elle publia furent vendus au profit de l'académie. Les premières années, le produit monta à 400 écus, unique fonds de cette société.

On ne fait pas toujours des almanachs; les académiciens furent encore chargés *de la propagation de la foi, & des missions étrangères.* » Comme il est certain & reconnu, dit Frédéric I dans le diplôme de la fondation de cette académie, que les saines idées de Dieu, de la religion & du culte, & qu'en général les principes des vertus chrétiennes ne sauraient être

(a) On étoit occupé alors, dans toute l'Europe, de la réformation du calendrier. Elle avoit été ordonnée, dans l'Empire, par un décret de la diète de Ratisbonne.

mieux répandus , enseignés & inculqués dans les esprits , tant dans le monde chrétien que parmi les nations privées de la lumière de l'évangile , que par des hommes qui joignent à l'intégrité de la vie & à l'innocence des mœurs , une profonde connaissance des vérités divines & humaines ; nous voulons & enjoignons à notre société , de travailler , sous nos auspices , à *porter & à répandre le culte pur de la divinité parmi les nations les plus éloignées , & dans ces contrées où règnent encore les ténèbres de la plus grossière ignorance.* »

Telle fut la société dont Leibnitz , le plus grand philosophe de l'Allemagne , fut fait président.

Cependant la nouvelle académie resta dix ans sans observatoire , sans bâtimens & sans séances. Gottfried Kirch , qu'on avait appelé de Guben à Berlin , était le seul des académiciens qui travaillât. Il calculait chaque année & publiait l'état du ciel ; mais aucun membre ne songeait encore à partir pour aller planter la foi chez les Hurons ou les Samoièdes.

Enfin le 19 janvier 1711 , on eut un observatoire & une salle d'assemblée , une

table pour écrire & une chaise : un ministre d'état , nommé Printzen , y prononça un discours latin fort singulier ; le premier qui ait été prononcé dans cette académie , & qui a été suivi pendant long - temps de tant d'autres de la même espèce , prononcés quelquefois par des personnages non moins importans.

Depuis ce tems, l'académie eut des séances régulières ; & nous voyons dans son histoire , que ses membres , au lieu d'aller planter la foi chez les nations barbares , s'occupèrent à faire planter des mûriers dans le Brandebourg.

La mort de Frédéric I , dit l'auteur de l'histoire de l'académie , fut un vrai coup de foudre pour la société. Nous avons vu le cas que Frédéric-Guillaume faisait des sciences & des savans : sous son règne , les éclipses furent mal prédites , les plantations de mûriers négligées ; & Leibnitz , dont la pension n'était pas payée , s'embarrassait fort peu que l'on fit des chrétiens , & que l'on nourrit des vers à soie.

Cependant Frédéric - Guillaume , auquel on avait proposé d'établir une école d'anatomie à l'académie , goûta fort cette idée ,

parce qu'on a besoin de bons chirurgiens dans une armée ; & elle fut établie le 15 Mai 1717.

Leibnitz mourut en 1716. Frédéric-Guillaume lui donna un successeur , & le choix tomba sur Jacques-Paul Gundling. Il ne faut pas confondre ce nouveau président avec son frère , savant estimé , qui vivait à Halle. Celui-ci était une espèce de fou titré , qui était devenu le plastron de toutes les railleries de la cour & de la ville , & que le roi se plaisait à chamarrer de titres de toute espèce , pour le rendre plus ridicule encore. C'était un composé bizarre de pédantisme , de gravité & de bouffonnerie , de jactance & de folie. L'auteur , où j'ai puisé ce que je rapporte ici , le représente marchant la tête en arrière , la mine haute , le regard plaisamment dédaigneux , de gros yeux sans esprit , les lèvres avancées , la démarche espagnole. L'habillement répondait parfaitement au personnage. C'était dans les jours de cérémonie , un habit de velours rouge , boutonnieres & boutons d'or , paremens noirs arrondis , allant jusqu'aux épaules , veste de drap d'or , tombant sur les genoux , bas de soie rouges à coins d'or , souliers carrés à

talons rouges , ample perruque blanche à l'espagnole , qui descendait sur les hanches ; & par-dessus tout cela un petit chapeau à plumet blanc. Tel fut le digne successeur du grand Leibnitz dans la présidence de l'académie de Berlin. Avec toutes ses belles qualités , monsieur le président aimait un peu le jus de la treille ; & comme il en prenait souvent plus que de raison , le peu de bon sens qu'il avait dans la cervelle en était fréquemment troublé. Cet homme singulier mourut en 1732 , & fut enterré en grande cérémonie dans un tonneau.

Sa mort ne tarit point le ridicule que Frédéric Guillaume semblait vouloir verser sur cette pauvre académie , & il choisit pour le remplacer le Comte de Stein , qu'il nomma vice-président.

Les patentes qu'on lui fit délivrer prouvent ce qu'il était & l'idée qu'on avait de lui. » Nous avons nommé , y est-il dit , président de notre société des sciences , le » noble , sage & expérimenté comte de » Stein , en considération de ses connoissances étendues & célèbres au loin , dans » les antiquités , les monnaies nouvelles &

» anciennes , dans la physique , mécanique ,
» botanique , hydraulique , pneumatique ,
» statique , ainsi que dans la cabale , dans
» la connaissance des bons & des mauvais
» esprits , de même que dans la doctrine des
» préadamites , &c.... Ordonnons aussi au
» dit président d'observer les révolutions par-
» ticulières qui arriveront dans le ciel ; com-
» me , par exemple , lorsque Mars aura jeté
» un regard malin sur le soleil , ou qu'il for-
» mera un quarré avec Saturne , Vénus &
» Mercure ; ou lorsque le zodiaque se fera
» reculé ; ou lorsque , selon le système de
» Descartes , un tourbillon se fera usé &
» absorbé , & qu'il y aura à craindre un nom-
» bre infini de comètes. Nous voulons que
» dans tous ces cas , ledit président s'assem-
» ble aussitôt avec les autres membres de
» l'académie , pour conférer sur ces événe-
» mens , rechercher les causes de ces défor-
» dres , & aviser aux moyens d'y remédier...
» Nous lui ordonnons aussi de travailler de
» tout son pouvoir à détruire entièrement
» tous les esprits , lutins , farfadets , reve-
» nans , cochemars , loups-garous , esprits
» maudits , & autres suppôts de Satan ; &

» nous promettons de donner six écus de
» récompense à ceux qui nous apporteront
» un de ces esprits morts ou vifs , &c. ».

Tel était le sort de l'académie des sciences & belles-lettres sous le règne de Frédéric-Guillaume. Ce prince leur donna un jour la question suivante à résoudre : *Quelle est la raison physique pour laquelle deux verres pleins de vin de Champagne , choqués l'un contre l'autre , ne rendent pas un son si clair & si fort que lorsqu'ils sont pleins de tout autre vin ; & pourquoi ce son est-il tout-à-fait sourd & étouffé ?* Les académiciens répondirent ; que comme ils n'étaient pas assez riches pour acheter du vin de Champagne , ils ne pouvaient ni observer , ni expliquer ce phénomène. Alors le roi leur envoya une douzaine de bouteilles de vin de Champagne ; mais ils les burent , & ne répondirent point.

L'académie de peinture & de sculpture n'était pas dans un état beaucoup plus brillant. Elle ne tenait plus de séances ; & les membres n'étaient plus payés. Pefne , qui en était le directeur , quitta les tableaux pour les portraits ; les menuisiers s'étaient

érigés en sculpteurs , & les maçons en architectes.

Frédéric avait raison de songer à relever une telle académie. Il forma le projet de lui donner un bâtiment plus commode ; il se fit donner la liste des pensions , raya quelques membres ridicules , en nomma d'autres plus décens , & mit à la place du comte de Stein le célèbre Maupertuis , qui avait sans doute bien plus de connaissances , mais guère moins de vanité que ses deux derniers prédécesseurs. Une lettre fort gracieuse invita le philosophe à se rendre à Berlin. Maupertuis , qui calculait toutes les occasions de jouer un rôle , avec bien plus d'exactitude encore que les degrés de l'équateur , accepta avec joie la proposition de Frédéric , & se rendit bientôt de Paris à Berlin.

La guerre de Silésie suspendit pour quelque tems l'exécution des projets du roi à l'égard de l'académie. Quelques habitans de Berlin formèrent en attendant une société littéraire , à laquelle le roi permit de s'assembler dans une salle du château.

Algarotti , savant Vénitien , qui avoit publié en 1738 ses Dialogues italiens sur la

lumière, les couleurs & l'attraction, vint à Berlin avec son frère au mois de juin 1740. Le roi les accueillit & les fit comtes. C'est dans le même tems qu'il rappella Wolf, comme nous l'avons vu, & qu'il le fit chancelier de l'université de Halle, d'où il avait été chassé par le terrible Frédéric - Guillaume.

Lorsque Frédéric fit un voyage dans le pays de Clèves, Voltaire, qui était à Bruxelles, lui envoya des vers par un marchand de vin, nommé Honi, qui trouva le roi à Wesel, où la fièvre l'avait retenu. Il répondit par les vers suivans :

De votre passeport muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le fleur Honi,
Qui s'applaudissait de sa gloire.

Ah! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misère;
De votre vin je ne bois plus,
J'ai la fièvre, c'est chose claire.

Apollon qui me fit ces vers,
Est Dieu, dit-il, de médecine;
Ecoutez leurs charmans concetts,
Eprouvez leur force divine.

Je lus vos vers , je les relus ,
Mon ame en fut plus que ravie ;
Je fus guéri , du moins je crus
Que ces vers me rendaient la vie.

Et le plaisir & la santé
Que vous eûtes l'art de me rendre ,
Et force curiosité ,
D'un saut m'emportèrent en Flandre.

Enfin je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homère ;
En quittant la morgue des cours ,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez , Honi , mon précurseur ,
Muni de ce nouveau diplôme :
L'intérêt est votre moteur ,
Le mien , c'est de voir un grand homme.

On partit pour la Silésie ; & Frédéric , avant son départ , passa trois jours dans son palais avec Voltaire (6). La bataille de Mollwitz prouva aux Autrichiens à quelles troupes ils avoient à faire. Frédéric chanta quelques années après , dans un poëme , les principaux officiers de ses troupes , qui étaient morts dans cette journée (7).

Les travaux de la guerre ne firent point oublier les muses ; Frédéric avait mené avec lui en Silésie , Maupertuis & du Han , son ancien

ancien précepteur. Il écrivait aux gens de lettres, étudiait & faisait des vers. Il en fit après la bataille de Molwitz , & après la prise de Neifs , qui suivit de près cette première victoire. On n'a pas publié ces deux pièces ; mais il paraît , par une lettre que Voltaire lui écrivit le 21 décembre , qu'elles ont existé (8). Voltaire lui-même chanta la bataille de Molwitz (9).

Nous avons dit que M. Rollin était du nombre de ceux avec lesquels Frédéric entretenait une correspondance lorsqu'il n'était encore que prince-royal. Quand il fut monté sur le trône , il lui écrivit , comme aux autres , pour lui annoncer son avènement. Rollin répondit en régent de collège ; il lui envoya une longue lettre , où il lui détaillait , de la manière la plus édifiante & la plus pathétique , les devoirs d'un chrétien sur le trône. Cette lettre , qui aurait été fort bonne pour un jeune prince de quatorze ans , fit rire Frédéric , qui en savait plus sur ses devoirs que le bon Rollin ; la réponse qu'il lui fit , commençait à-peu-près ainsi : *M. Rollin, je trouve dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice & l'empressement d'un ami.* Plus bas il disait : *Vos*

avis , mon cher & vénérable Rollin , me sont beaucoup plus utiles que les complimens faux & souvent insipides des flatteurs. Cette phrase devrait un peu la pillule ; cependant le dévot Rollin ne put la digérer. Il montrait ordinairement à tout le monde les lettres que lui écrivait Frédéric ; il ne voulut jamais montrer celle-là : la tendresse d'une nourrice lui resta toujours sur le cœur. Il rompit toute correspondance avec le roi , & lui écrivit que comme il respectait ses occupations importantes , & qu'il n'avait maintenant d'autre conseil à prendre que de son honneur , il n'aurait plus celui de lui écrire.

Dans l'année 1741, Frédéric fit une épître qu'il adressa à Kaizerling , sous le nom de Césarion. Elle commence par ces vers :

De ma bavarde poésie
Ne vous lasserez-vous jamais ?

C'est le même Kaizerling , sur la mort duquel il fit par la suite un poëme qui n'est pas un des meilleurs qui soit sorti de sa plume. Nous en rapporterons quelques vers où il a voulu mettre du sentiment :

Hélas ! j'ai tout perdu , je perds l'ami que j'aime ;
Je reste seul , sans toi , dans ce vaste univers.

Ces jours sont écoulés comme des ombres vaines ,
Où nos deux cœurs unis , ne formant qu'un seul
cœur ,

S'entre - communiquaient leurs plaisirs & leurs
peines ,

Et ne pouvaient jouir que d'un même bonheur.

Entre nous deux aucun partage ;

Même goût & même usage ;

Notre tendre amitié nous rendait tout commun :

Jamais froideur ni nuage

Ne put exciter l'orage

D'un démêlé importun.

Voltaire , qui était plus fin & moins dévot
que Rollin , ne passait guère de semaine
sans écrire à son héros , ou sans faire quelque
vers à sa louange. Le 23 mars 1742 , le roi
lui écrivit , de son quartier de Sélowitz , une
lettre pleine d'esprit , que l'on ne sera pas
fâché de retrouver ici.

» MON CHER VOLTAIRE ,

Je crains de vous écrire ; car je n'ai
d'autres nouvelles à vous mander que d'une
espèce dont vous ne vous souciez guère , ou
que vous abhorrez. Si je vous disais , par
exemple , que des peuples de deux différentes
contrées d'Allemagne sont sortis du fond de
leurs habitations pour se couper la gorge

avec d'autres peuples dont ils ignoraient jusqu'au nom même , & qu'ils ont été chercher jusques dans un pays fort éloigné ; pourquoi ? parce que leur maître a fait un contrat avec un autre prince , & qu'ils voulaient , joints ensemble , en égorger un troisième ; vous me diriez que ces gens sont fous, sots & furieux , de se prêter ainsi au caprice & à la barbarie de leur maître.

» Si je vous disais , que nous nous préparons avec grand soin à détruire quelques murailles élevées à grands frais ; que nous faisons la moisson où nous n'avons point semé , & les maîtres où personne n'est assez fort pour nous résister : vous nous diriez : ah ! barbares , ah ! brigands , inhumains que vous êtes ! *Les injustes , diriez-vous , n'hériteront point du royaume des cieux ; selon S. Mathieu , chap. XII , vers. 34.*

» Puisque je prévois ce que vous diriez sur ces matières , je ne vous en parlerai point. Je me contenterai de vous informer qu'un homme , dont vous aurez entendu parler sous le nom du roi de Prusse , apprenant que les états de son allié étaient ruinés par la reine d'Hongrie , est volé à son secours ; qu'il a joint ses troupes à celles du roi de

Pologne , pour opérer une division en basse-Autriche , & qu'il a si bien réussi , qu'il s'attend dans peu à combattre les principales forces de la reine d'Hongrie , pour le service de son allié. Voilà de la générosité , diriez-vous ; voilà de l'héroïsme. Cependant , cher Voltaire , le premier tableau & celui-ci sont les mêmes. C'est la même femme qu'on représente premièrement en cornette de nuit , lorsqu'elle se dépouille de ses charmes , & ensuite avec son fard , ses dents & ses pompons. De combien de différentes façons n'envisage-t-on pas les objets ! Combien les jugemens ne varient-ils point ! Les hommes condamnent le soir ce qu'ils approuvent le matin ; ce même soleil qui leur plaisoit en son aurore , les fatigue en son couchant. De là viennent ces réputations établies , effacées , & qui se rétablissent pourtant : & nous sommes assez insensés pour nous donner , pour la réputation , du mouvement pendant notre vie entière. Est-il possible qu'on ne se soit pas détrompé de cette fausse monnoie , depuis le tems qu'elle est connue ? &c. »

Lorsque Voltaire reçut cette lettre , il était malade , comme on le voit par sa réponse (10). La bataille de Chotusitz , où le

roi perdit le général Werdeck , le major Buddenbrock qui était un de ses favoris , & où le général de Rothenbourg fut blessé , lui fournit une nouvelle occasion d'exercer sa muse ; il adressa une épître à Stil , où il regrette la perte de ces braves guerriers.

Deux jours avant cette bataille , Voltaire écrivit au Roi une épître (11) , par laquelle on voit que Frédéric faisait venir de Paris des danseurs & des danseuses pour son opéra , & où il lui offre de bons acteurs pour la tragédie. Voltaire croyait , comme il le dit dans cette lettre , que Frédéric ne se bornerait pas à des galimathias italiens & à des gambades françaises : il se trompait : Frédéric n'aima que médiocrement le théâtre français ; son goût pour la musique l'attacha toute sa vie au spectacle italien ; ses castrats & ses danseuses étaient deux fois mieux pensionnés que ses ministres d'état ; & sur les dernières années de sa vie , tandis qu'il chassait tous les comédiens français , qu'il traitait de misérables histrions , il s'amusait à Potsdam à voir ces détestables farces italiennes connues sous le nom d'*opéra buffa*.

On s'imagine bien que la nouvelle de la bataille de Chotusitz ne manqua pas d'échauf-

fer la verve de Voltaire ; & le 26 mai 1752 , il lui adressa de Paris l'épître qui commence par ces vers :

Le Salomon du Nord est donc l'Alexandre ,
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi !

La paix de Breslau rendit Frédéric aux loisirs de la vie privée. Alors il songea sérieusement à mériter de plus en plus les louanges qu'on lui prodiguait de toutes parts sur son goût pour les sciences & les arts. Le cardinal de Polignac était mort à Paris au mois de novembre 1741 , & avait laissé une collection précieuse d'antiques. Louis XV, eut la famille de Diomède , c'est-à-dire , neuf belles statues de marbre que l'on estimait un million deux cents mille livres. Frédéric acheta tout le reste & le fit transporter à Charlottenbourg. Au commencement de décembre 1742 , il fit jouer le premier opéra italien dans sa nouvelle salle bâtie par les soins de Knobelsdorf.

Il est étonnant que Frédéric , qui d'ailleurs n'aimait pas à faire des dépenses inutiles , ait prodigué plus de 100,000 écus par an , pour entretenir le plus ennuyeux spectacle que l'on pût voir , & où l'on ne jouait que six fois

l'année pendant le carnaval. Ce spectacle où l'on commandait les soldats, comme pour la parade, ressemblait extérieurement à un camp. Quoiqu'il fût donné gratis, des escouades d'officiers & de soldats en repoussaient souvent ceux-mêmes auxquels le Roi avait accordé des loges. Le parterre était rempli de soldats ou de femmes de soldats, qui mettaient ces jours-là l'uniforme de leurs maris; & cette soldatesque qui s'enivrait de brandevin, au lieu d'écouter la musique de Graun, faisait monter dans les loges des vapeurs dégoûtantes, qui faisaient douter si l'on n'était point dans un corps-de-garde.

Voltaire, que la tragédie de *Mérope* venait de couvrir d'une nouvelle gloire, fit dans ce tems un second voyage à Berlin; Frédéric l'avait invité, comme un philosophe en invite un autre, & il ne savait pas que c'était un négociateur que le cabinet de Versailles lui détachait pour lui faire rompre la paix qu'il venait de signer, & le déterminer à faire marcher encore cent mille hommes contre les Hongrois & les Impériaux. Voltaire profita de la confiance du Roi; & voici comme il nous apprend lui-même, qu'il fit la négociation.

„ Au milieu des fêtes , des opéra , des soupers , ma négociation secrète avançait : le roi trouvait bon que je lui parlasse de tout , & j'entremêlais souvent des questions sur la France & sur l'Autriche , à propos de l'Enéide , de Virgile & de Tite-Live. La conversation s'animait quelquefois ; le roi s'échauffait & me disait que tant que notre cour frapperait à toutes les portes pour obtenir la paix , il ne s'aviserait pas de se battre pour elle. Je lui envoyais de ma chambre à son appartement mes réflexions sur un papier à mi-marge ; il répondait sur une colonne à mes hardiesses. J'ai encore le papier où je lui disais : doutez-vous que la maison d'Autriche ne vous demande la Silésie à la première occasion ? Voici la réponse en marge :

Ils seront reçus , biribi ,
A la façon de Barbari , mon ami.

Cette négociation , d'une espèce nouvelle finit par un discours qu'il me tint , dans un de ses mouvemens de vivacité , contre le roi d'Angleterre son oncle. Les deux rois ne s'aimaient pas ; celui de France disait : *George est l'oncle de Frédéric , mais George*

B 5.

ne l'est pas du roi de Prusse. Enfin il me dit : que la France déclare la guerre à l'Angleterre , & je marche. Je n'en voulais pas davantage ; je retournai vite à la cour de France , je rendis compte de mon voyage , je lui donnai l'espérance qu'on m'avait donnée à Berlin : elle ne fut point trompée ; & je printemps suivant le roi de Prusse fit en effet un nouveau traité avec le roi de France ; il s'avança en Bohême avec cent mille hommes , tandis que les Autrichiens étaient en Alsace. »

Voltaire retourna à Paris au mois de novembre. Les Algarotti jouissaient de la confiance & de l'amitié de Frédéric , & la partageaient avec le marquis d'Argens , que ses aventures romanesques avaient amené à Berlin au commencement de son règne. D'Arget & d'Arnaud , tous deux Français , étaient ses secrétaires ; le général de Rothenbourg , le baron de Goltz & quelques autres , vivaient aussi familièrement avec lui.

Quelque tems après , Voltaire envoya au roi son *Siècle de Louis XIV* ; ce qui lui valut une lettre aussi flatteuse que toutes celles qu'il avait reçues de ce monarque (12).

Enfin en 1744 , Frédéric songea sérieu-

sement à renouveler l'académie de Berlin. Il réunit à cette académie la société littéraire qui s'était formée au commencement de son règne. On lut des patentes, on célébra le jour de naissance du restaurateur, on nomma des curateurs & des membres ordinaires, on proposa des prix, on frappa des médailles : Frédéric lui-même fit une ode pompeuse, où il se flatte que les arts & les sciences vont régner à Berlin, & où il compare l'académie à l'Olympe, & les académiciens aux Dieux ; où il appelle ces illustres académiciens *des oracles, des sages dont les dieux sont jaloux dans leur céleste cour, des agens de vérités, dans leurs aréopages, qui ont enchaîné à leurs genoux les préjugés captifs* ; en un mot, il les représente comme des gens,

Dont l'esprit pénétrant, la vaste intelligence,
Asservit en détail cet univers immense.

Cependant la guerre s'était rallumée, & les batailles de Hohenfriedberg, de Soor & de Kesselsdorf, avaient ceint Frédéric de nouveaux lauriers. Il entra à Dresde en vainqueur, & logea chez le prince de Luwomirsky. On nous a laissé une conversation que Frédéric eut chez ce prince avec son

épouse & quelques autres dames ; elle peint Frédéric avec le beau sexe qu'il ne fréquentait pas souvent. Après les premiers complimens, le discours tomba sur les troupes saxonnes, & leurs généraux ; il en parla avantageusement, faisant sur-tout l'éloge du comte Rutowsky, qui était gendre du prince. » Je vois bien, Mesdames, dit-il ensuite, que malgré le plaisir que vous témoigniez à me voir, vous aimeriez mieux me savoir bien loin. Mais mon départ dépend du roi de Pologne. Je ne suis venu en Saxe que pour demander la paix ; & au lieu de cela, j'ai été obligé de faire la guerre. Je voudrais bien la voir finie ; car je sais que la fortune est changeante, & je suis bien éloigné de croire que la mienne sera toujours la même. Cependant on verra la différence qu'il y a entre mes troupes & celles de mes ennemis. Je sais bien que si l'on fût entré dans mes états, on aurait mis tout à feu & à sang ; & moi j'ai défendu sévèrement à mes soldats de commettre le moindre désordre. » La comtesse de Watzdorf, parente du comte Rutowsky, voulut prendre le parti des troupes saxonnes. « Je crois bien, dit le roi en l'interrompant, que cela

ne serait pas arrivé dans les endroits où se serait trouvé le comte de Rutowsky ; je connais trop la noblesse & la générosité de ce général , pour le soupçonner de pareilles actions : mais , Madame , aurait-il été le maître des Ulanes , des Bosniaques , & sur-tout des troupes Autrichiennes ? Jugez-en par la conduite de ces troupes dans la Bavière , dans la Silésie & dans la Saxe même qu'elles défendent. » La comtesse ne fut que répondre. Les excès commis par le corps du comte de Grune & l'armée du prince Charles étaient trop récents pour qu'on pût les oublier.

Les embarras de cette guerre laissèrent peu de loisir à Frédéric pour cultiver les lettres. La paix le rendit aux muses. Dans les années 1745 & 1746 , il éprouva des pertes sensibles à son cœur ; la mort lui enleva trois hommes auxquels il était très-attaché , Jordan , Kayserling & du Han , son ancien précepteur. Il versa beaucoup de larmes sur la perte de ce dernier , & composa lui-même l'éloge de Jordan , qui est imprimé dans les mémoires de l'académie.

En 1746 , il fit un voyage en Silésie pour répandre des bienfaits , non sur les

aubergistes & les charlatans qu'il rencontrait sur la route, mais sur les agriculteurs, sur les fabricans, sur la noblesse agricole, sur les bourgeois, sur le peuple.

Depuis cette année jusqu'en 1756, Frédéric composa la plupart des ouvrages que nous connaissons de lui & ceux que l'on donnera bientôt au public. En 1746, il avait fini les mémoires de Brandebourg, qui sont sans contredit son meilleur ouvrage en prose. C'est aussi dans le même tems qu'il travailla à l'*Histoire de mon tems*, que l'on a annoncée parmi ses œuvres posthumes. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans une lettre qu'il écrivit à Voltaire le 22 février 1747.

» Voila donc votre goût décidé pour l'histoire. Suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangère, je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité à tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe, je me suis ap-

pliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations importantes, des faits de guerre les plus remarquables; & j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des évènements, & sur les différens effets qu'une même chose produit quand elle arrive dans d'autres tems ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez, sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de ces minuties; & vous avez raison. Sur ce sujet cependant, il faut distinguer la matière, de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plupart du tems : si on lisait une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exakte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, & où il n'omît pas jusqu'au plan du plus vil breton, on condamnerait ce livre & l'auteur au ridicule; mais on ne dirait pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision & vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armées a eues en se décidant, & qui exposent, pour

ainsi dire , l'ame de ses opérations, je crois ; je le répète , que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs , qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la guerre , qui défend la patrie & sauve les peuples d'une ruine prochaine , n'en aurait-elle pas ?

» Si vous continuez à écrire sur ces dernières guerres , ce sera à moi à vous céder le champ de bataille ; aussi bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public , &c. »

En travaillant à l'histoire , Frédéric prit du goût pour les historiens. Il préférait les anciens aux modernes ; & depuis cette époque , il relisait tous les ans les plus célèbres d'entre les premiers. Son poëme sur l'art de la guerre l'occupa aussi dans le courant de cette période , ainsi que plusieurs autres petites pièces de poésies qui sont imprimées dans le recueil de ses œuvres.

Frédéric avait fait travailler depuis quelques années à un superbe palais d'été auprès de Potzdam. Il fut achevé en 1748 , & il

lui donna le nom de Sans-souci. C'est là que le monarque , loin du tumulte de la cour , venait , suivi de quelques domestiques , se livrer à son goût pour l'étude & la philosophie. C'est là que furent composées la plupart de ses poésies.

Plus les ouvrages du roi philosophe augmentaient , plus il sentait le besoin d'avoir un conseil & un guide ; & quel homme était plus propre que Voltaire à donner aux poésies du roi cette touche moelleuse , ce vernis délicat , sans lequel les ouvrages les mieux pensés sont dédaignés en France par tous les gens de goût ? Il lui envoyait bien ses vers à corriger , en le priant de ne point l'épargner ; mais il sentait aussi qu'une heure de tête-à-tête lui serait plus utile que trente corrections par la poste. Et puis Frédéric ne se souciait pas d'envoyer tous ses vers en France , précisément tels qu'ils les avait faits. Il savait que les Français aiment à rire , & les poètes à se vanter.

Voltaire , sollicité par Frédéric de se rendre auprès de lui , craignait avec raison de perdre dans une cour son repos & sa liberté. Il refusa d'abord sous prétexte de la

rigueur du climat de Berlin. D'Argens , La Métrie & d'Algarotti , furent chargés par le roi de le rassurer sur ce genre de crainte. D'Argens , secrétaire du Roi , joignit à leurs lettres un certificat en vers , qui était accompagné de deux melons cueillis au mois de juin dans les jardins de Porzdam.

Les inquiétudes de Voltaire se tournèrent ensuite sur l'inconstance des rois ; & Frédéric lui écrivit une lettre bien faite pour le tranquilliser. Enfin il prétexta les dépenses qu'entraînerait le voyage ; & Frédéric lui fit compter seize mille francs pour les frais de sa route.

Cependant Voltaire n'était pas encore décidé ; il négociait pour le traitement de Madame Denis , sa nièce , qu'il voulait emmener avec lui , lorsqu'un petit événement qui blessa fortement son amour propre , le décida entièrement.

D'Arnaud avait adressé au roi une épître ; & Frédéric lui avait répondu par quelques vers (13) , où il disait que Voltaire était à son couchant , & d'Arnaud à son aurore.

Ces épîtres furent envoyées à Thiriot , qui était le correspondant littéraire du roi

de Prusse à Paris. Lorsque Voltaire les reçut il était au lit : » *L'aurore de d'Arnaud !* s'écrie-t-il en sortant du lit en chemise , & tout enflammé de colère : *Voltaire à son couchant !* Que Frédéric se mêle de régner , & non de me juger. J'irai, oui, j'irai apprendre à ce roi que je ne me couche pas encore. » Peu de tems après il partit & arriva à Berlin au mois de juin 1750.

Voltaire fut reçu avec tout l'empressement que peuvent inspirer l'estime, la tendresse & l'égalité. Il fut logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe ; il avait à sa disposition les officiers du roi quand il voulait manger chez lui , les cochers & les voitures de la cour quand il voulait se promener. D'Arget était chargé de veiller à tout ce qui pouvait lui rendre la vie douce & agréable. Cependant Voltaire avait encore des inquiétudes , & Frédéric travaillait avec ardeur à les dissiper. « Comment pourrais-je jamais, lui écrivit-il un jour , causer l'infortune d'un homme que j'estime , que j'aime , & qui me sacrifie sa patrie & tout ce que l'humanité a de plus cher. Je vous respecte comme mon maître en éloquence, je vous aime comme un ami vertueux. Quel

esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant qu'en votre patrie, & chez un ami qui a un cœur reconnaissant ? J'ai respecté l'amitié qui vous liait à Madame du Chatelet ; mais après elle, j'étais un de vos plus anciens amis. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai. »

Les protestations de bouche étaient encore plus fortes, & un jour se trouvant seul avec Voltaire, ce dernier prétend qu'il prit sa main pour la baiser. Une jolie femme n'aurait pu résister, à plus forte raison un poète. Frédéric demanda au roi de France la permission de garder Voltaire ; il l'obtint ; & Voltaire fut nommé chambellan du roi philosophe, avec vingt mille francs de pension.

Voilà donc Voltaire chambellan & correcteur des œuvres de Frédéric. Il travaillait régulièrement deux heures par jour avec lui ; corrigeait tous ses ouvrages, lui rendait compte par écrit de toutes les ratures ; ce qui composa une rhétorique & une poétique à l'usage de ce prince, dont son génie fut profiter (14).

Un an se passa ainsi dans la plus douce intimité ; mais bientôt il s'éleva des nuages sur l'horizon littéraire de Berlin : & nous allons voir comment.

Les philosophes , les gens de lettres & les jolies femmes , croiront aisément , que l'apparition de Voltaire à Berlin , & les faveurs dont Frédéric le combla , ne furent pas vues de bon œil par les beaux esprits que ce prince entretenait à sa cour.

Maupertuis avait été autrefois fort lié avec Voltaire (15), leur union fut altérée par quelques démêlés qu'ils eurent ensemble au sujet d'un ouvrage de Madame du Chatelet , sur lequel il échappa quelques plaisanteries à Maupertuis. Son arrivée à Berlin réveilla encore une vieille rancune dans le cœur du président.

Voltaire , ayant été reçu à l'académie française , envoya à M. de Maupertuis son discours de réception , & lui marqua que le comte de Maurepas , ministre d'état , l'avait obligé de supprimer un endroit où M. de Maupertuis était comparé à Platon , voyageant à la cour de Denys. La vanité du philosophe fut d'abord révoltée , & le premier objet de sa haine fut le ministre. Mais dans

la suite , il prétendit avoir appris que le poëte n'avait pas songé à le louer ; il ne put lui pardonner ce manque d'attention & conçut contre lui la haine la plus forte.

Maupertuis dissimula quelque tems , & attendit une bonne occasion pour la faire éclater : il se contenta pour lors de travailler sourdement à préparer la perte de son ennemi ; & s'unit , pour cela , avec quelques autres Français qui étaient à Berlin. Bientôt se présenta une circonstance favorable de perdre Voltaire , on ne la négligea point.

Le roi de Prusse venait de faire avec Auguste , électeur de Saxe , un traité dans lequel il avait stipulé que ses sujets , porteurs des billets de la *Steuer* , seraient remboursés sans perte. Par cette clause il veillait à l'intérêt de ses peuples. Mais Auguste eut la négligence ou l'imprudence de ne pas faire évaluer la somme à laquelle pouvaient se monter les billets.

La *Steuer* était une banque établie à Dresde. L'électeur de Saxe avait mis dans le public une si grande quantité de billets sur cette banque , qu'ils ne pouvaient plus être acquittés & perdaient la moitié de leur

valeur. Les Prussiens profitèrent des circonstances & de la condition du traité ; ils achetaient ces billets à bon marché des Hollandois & des autres Allemands, & se les faisaient payer sans aucune perte (a).

Pendant l'agiotage de ces billets, Voltaire chargea un juif, nommé Herscheld, de négocier à Leipzick pour dix mille écus de lettres-de-change. Celui-ci lui remit pour nantissement des diamans qui appartenaient à Chafot, officier Français, favori du roi, qui les tenait de la duchesse de Mecklenbourg, dans les bonnes grâces de laquelle il avait été pendant quelque tems. Voltaire ayant appris que les diamans n'appartenaient point au juif, & que c'était un homme décrié pour plusieurs friponneries, le rappelle aussitôt de Leipzick, lui défend de négocier les lettres, & écrit à Paris pour les protester. Herscheld demande pour son voyage deux cents écus, qui lui sont payés,

(a) Des gens qui étaient alors auprès du roi, ont assuré que le dessein de Frédéric n'avait pas été de faire payer à ses sujets au-delà de ce qui leur était dû, & qu'il dit à cette occasion : *Mon cousin Auguste a fait une fause ; mais ce n'est pas à moi d'en profiter.*

mais il veut avoir outre cela cinq cents écus pour des faux frais , & Voltaire les lui refuse. Le juif , trompé dans ses espérances , refuse de reprendre les diamans & accuse Voltaire d'avoir substitué une grande quantité de petits chatons à des gros qu'il avait reçus de lui. Le juif fut d'abord protégé hautement par Maupertuis & par tous les Français de sa cabale. Les Allemands , jaloux des Français établis parmi eux & protégés préférentiellement , firent beaucoup de bruit de cette affaire ; les érudits de cette nation , qui n'estiment pas assez les poésies de Voltaire & qui le méprisent pour quelques anachronismes qu'ils a faits dans l'histoire , triomphèrent de cette aventure , & travaillèrent à en envenimer les circonstances. En un mot , Voltaire fut sur le point de passer pour un fripon. Ses ennemis profitent de l'occasion ; on assure à Frédéric que le juif est l'émissaire de Voltaire en Saxe pour agioter les billets de la Steuer ; & on ajoute que ce poète se moque des vers du roi , & plaisante sur ses goûts & ses occupations. Ce dernier trait n'était pas le moins malin : il réussit , & Voltaire eut ordre de ne plus se montrer à Potzdam. Le roi ,
qui

qui craignait que les juges ne ménageassent son favori, envoie le comte de Rothembourg chez le chancelier Cocceï, pour lui dire qu'il abandonne entièrement cette affaire à la justice (16).

Le procès dura plusieurs mois. Voltaire pria Maupertuis de recommander sa cause à M. de Jarriges; mais le président répondit gravement qu'il ne pouvait se mêler d'une si mauvaise affaire. Enfin la vérité l'emporta. Le juif fut condamné, malgré tous ceux qui le protégeaient, au grand regret de M. le président de l'académie, & des érudits Allemands.

Une justification si authentique, n'empêcha pas le bon président & ses amis de publier dans toute l'Europe que Voltaire avait volé des diamans. On excita encore le juif à écrire au roi contre lui. Mais bientôt on fut réduit à se taire; car le juif fut condamné à être enfermé à la citadelle de Magdebourg, pour avoir fait six fausses lettres-de-change & plusieurs autres friponneries dans le goût de celle qu'il avait voulu faire au poëte.

Voltaire n'ignorait point les menées secrètes de Maupertuis contre lui; cependant

le président le vit , comme à l'ordinaire , quand il fut rentré en faveur. Un jour que les beaux-esprits étaient invités , comme on disait , à manger le *rôt du roi* , Maupertuis se fit attendre. Lorsqu'il arriva , Voltaire lui fit son compliment sur l'ouvrage nouveau qu'il avait donné au public. C'étaient *des lettres sur le bonheur*. » Votre livre , mon président , ajoute-t-il , m'a fait plaisir , à quelques obscurités près , dont nous causerons ensemble. ».

Des obscurités ! dit Maupertuis d'un ton sec ; il pourrait , Monsieur , y en avoir pour vous. Voltaire le regarde , lui met la main sur l'épaule , & lui dit : » Je vous estime , mon président ; vous êtes brave , vous voulez la guerre. »

Depuis ce tems-là , Voltaire fit courir plusieurs pièces manuscrites contre Maupertuis ; quelques-unes même furent imprimées. Enfin ce géomètre s'avisa de publier des lettres pleines de rêveries , où il proposait de faire un trou au centre de la terre ; de guérir les maladies en mettant les malades dans un enduit de poix - résine ; d'établir une ville toute latine , & plusieurs extravagances de cette espèce. La belle occasion pour Vol-

taire ! & n'est-il pas permis du moins de rire un peu aux dépens d'un homme qui a voulu nous perdre ! Frédéric écrivit contre l'ouvrage de Maupertuis, & le tourna en ridicule ; il envoya son manuscrit à Voltaire. Celui-ci crut pouvoir plaisanter sur un ouvrage contre lequel le roi avait écrit des plaisanteries, & il écrivit l'*Akakia*. Il montra cet ouvrage à Frédéric, qui en rit de bon cœur avec lui ; & d'autant plus, que l'auteur avait employé plusieurs de ses idées. Rien de plus naturel alors que de songer à le faire imprimer ; & c'est ce que fit Voltaire. Un officier, qui veillait à l'impression d'un ouvrage sur la fortification des places, surprit chez son imprimeur plusieurs feuilles de l'*Akakia* ; & en avertit Maupertuis. Le président se plaignit au roi, qui se fit apporter tous les exemplaires. Après cela il envoya chercher Voltaire, & dit, en les lui montrant : « Comment avez-vous pu vous résoudre à écrire un ouvrage aussi désobligeant contre un homme avec lequel vous mangez tous les jours à ma table, & avec qui votre état vous oblige de bien vivre ? Je suis persuadé que vous comprenez main-

tenant combien votre vivacité est condamnable. Quant à moi, quoique vous m'ayiez manqué dans cette occasion, j'oublie entièrement cette affaire, & je ne veux y prendre part que pour vous raccommo-der avec Maupertuis. Donnez-moi votre parole que cet ouvrage ne sera pas imprimé ailleurs. » Voltaire sembla touché de ce discours, & promit que l'*Akakia* ne paraîtrait jamais. Trois semaines après l'*Akakia* parut; le roi, qui avait malheureusement commencé à se mêler de cette affaire, lorsqu'il aurait dû laisser ces deux hommes se disputer à leur aise, fut piqué contre Voltaire, brûla lui-même l'exemplaire qu'on lui montra, & fit brûler les autres le lendemain par la main du bourreau. Voltaire, piqué à son tour que Frédéric se fût mêlé dans des querelles de littérature, fit une épigramme sanglante sur les deux brûlures. Il ordonne à son domestique, en sortant de l'antichambre du roi, de lui ôter la croix de mérite & la clef de chambellan, en disant : *débarrassez-moi, mon ami, de ces marques honteuses de la servitude*; il suspend l'une & l'autre à la clef de la chambre de sa majesté, & se

retire à Berlin , en maudissant les beaux-esprits qui veulent gouverner l'empire des belles-lettres comme un régiment.

L'abbé de Prades (a) fut chargé de suivre Voltaire à Berlin , pour lui enjoindre , de la part du roi , d'écrire sur le champ une lettre d'excuse à Maupertuis ; & il le prévient qu'il a ordre de rapporter la réponse en propres termes. *Qu'il aille se faire.....*, répondit Voltaire. Quoi ! dit l'abbé, est-ce là la réponse que je dois porter à sa majesté de votre part ? *Oui*, répliqua, Voltaire , & *ajoutez-y que je vous y ai envoyé avec lui.*

L'abbé retourne à Potsdam ; il entre en tremblant chez le roi : on lui demande la réponse, il hésite : on veut absolument la savoir ; enfin il la dit en bégayant. Le roi fait un grand éclair de rire , se fait répéter plusieurs fois la réponse , & à chaque fois

(a) L'abbé de Prades , qui avait été obligé de quitter la France , pour une fautive thèse dont il n'était pas l'auteur , avait trouvé un asile chez le roi de Prusse qui se faisait un plaisir d'humilier les prêtres. Cet abbé fut soupçonné , pendant la guerre , de quelques correspondances suspectes , & enfermé à Magdebourg.

les éclats redoublent. Ce trait caractérise Frédéric. Un monarque ordinaire aurait vu dans cette réponse une insolence digne du dernier supplice : Frédéric n'y vit que l'explosion ridicule d'un homme en colère, qui ne pouvait rien, contre un homme qui pouvait tout ; & à la vérité ce n'était que cela. Au lieu de le punir, il lui renvoya la croix & la clef, & le rappella à Potzdam.

Voltaire revient, entre dans la chambre l'Akakia à la main, & le jette au feu, en disant : « Voilà, sire, les restes de ce malheureux livre qui m'a fait perdre votre amitié. » Aussi-tôt le roi s'efforce de dérober l'Akakia aux flammes ; Voltaire s'oppose d'une main aux efforts du roi, & de l'autre enfonce avec des pincettes la brochure dans le foyer. Enfin Frédéric l'emporte après avoir brûlé ses manchettes, l'Akakia est sauvé, & les deux acteurs finissent par rire, s'embrasser & souper ensemble.

Deux autres affaires que Voltaire eut avec Maupertuis, causèrent de nouvelles tracasseries, & dégoutèrent de plus en plus Frédéric de la société des beaux-esprits & des philosophes.

La Beaumelle, en revenant de Copen-

hague , passa par Berlin , dans l'espérance d'entrer au service du roi. Il s'adressa à Voltaire , & eut l'imprudence de le prier de présenter au roi une petite brochure , intitulée : *Mes pensées* , dont il était l'auteur , & où l'on trouvait les deux passages suivans :

« Voltaire n'est pas le plus grand poëte ; c'est le mieux récompensé. »

« Le roi de Prusse a auprès de lui des beaux-esprits , comme les princes d'Allemagne ont des singes dans leurs palais. »

Quand Voltaire n'aurait pas eu encore dans la mémoire tous les chagrins que lui avaient causés les Français , le premier passage aurait suffi pour le refroidir sur le compte du sieur la Beaupelle , & le second pour le détourner de présenter son ouvrage au roi : aussi n'en fit-il rien ; & tout autre aurait agi de même. Maupertuis étudiait tout ce qui se passait , & cherchait le moment de lâcher contre son ennemi ce nouveau Français qu'il savait vindicatif & emporté. Le hasard favorisa son projet. Dans un des soupers du roi où l'on était de très-bonne humeur , Voltaire dit tout bas au marquis d'Argens , qui était auprès de lui : *Frère , modérez votre gaieté ; un auteur*

vient de nous comparer à des singes. Cette idée fit rire le marquis. Le roi s'en aperçut & voulut savoir ce que Voltaire avait dit. Le marquis répondit que c'était une plaisanterie qui ne valait pas la peine d'être redite. Le roi insista, & Voltaire fut obligé de nommer la Beaumelle. Frédéric prit fort mal cette plaisanterie.

Le lendemain, Maupertuis bâtit là-dessus une histoire, & peint Voltaire à la Beaumelle comme un homme qui a voulu le perdre dans l'esprit du roi. De-là naquirent ces invectives lancées & rendues, que l'on pourrait passer à un homme comme la Beaumelle, mais auxquelles Voltaire n'aurait jamais dû répondre. -

On dit aussi qu'un propos de la Beaumelle, qu'on rendit au roi, l'indisposa encore plus contre cet auteur que le passage dont nous venons de parler. Il avait lâché, dans un souper, à ce qu'on prétend, *qu'on trouverait à Copenhague trois hommes dont Potzdam serait jaloux.* Quand on rendit ce propos à Frédéric, il leva les épaules, & dit, *je lui conseille d'y retourner.*

Voici l'autre dispute. Maupertuis, jaloux de partager avec d'autres académiciens l'hon-

neur d'avoir mesuré la terre , voulut , à quelque prix que ce fût , publier quelque chose de nouveau , & s'avisa de donner comme une découverte , *que le mouvement dans la matière était produit par la moindre quantité d'action qu'il fallait pour l'effectuer* ; principe qu'il revêtit de tout l'appareil scientifique du calcul , & qu'il appella la loi du *Minimum*. Cependant tous les philosophes anciens avaient dit cela en d'autres termes ; car ils avaient établi qu'il n'y avait rien d'inutile dans la nature , & qu'elle n'employait rien de superflu ; d'où il s'ensuivait nécessairement , qu'il n'y avait dans la loi générale du mouvement que ce qui était nécessaire à cette loi. Fontenelle dit que la nature agit avec la plus grande économie ; le père Malebranche , que Dieu emploie toujours les voies & les moyens les plus simples. Maupertuis s'enorgueillissait de cette découverte , renouvelée des Grecs ; lorsque Kœnig , bibliothécaire de la princesse d'Orange à la Haie , qui était ami de Maupertuis , vint à Berlin , & lui dit qu'il était dans le dessein de publier quelques lettres de Leibnitz où l'idée du *Minimum* était traitée amplement. Kœnig , qui s'aperçut

que cette idée avait déplu à Maupertuis, lui écrivit le lendemain & lui envoya le manuscrit dont il était question, le priant de le brûler s'il le jugeait à propos, & protestant qu'il n'avait aucune intention de rien faire qui pût lui déplaire. Maupertuis affecta de l'orgueil & du mépris, renvoya le manuscrit, & rompit avec Kœnig. Alors celui-ci publia les lettres de Leibnitz. Maupertuis, furieux, cite Kœnig devant le tribunal de l'académie, & le somme de présenter les lettres originales de Leibnitz. Kœnig répond qu'il avait toujours dit ne posséder que des copies de ces lettres, qui lui avaient été communiquées par un des principaux citoyens d'Amsterdam, dont il produisit un certificat. Maupertuis s'opiniâtre; il assemble quelques académiciens, qui lui étaient dévoués (a), & se faisant juge dans sa propre cause, il préside à une séance où on déclare

(a) Le Marquis d'Argens nous apprend, dans ses *Mémoires secrets de la république des lettres*, qu'aucun homme de mérite n'assista à ce jugement. Maupertuis l'avait préparé par toutes les intrigues de la cabale, & il s'était assuré du suffrage de tous ceux qui attendaient de lui leur fortune, ou qui redoutaient son ressentiment.

que les lettres n'ont jamais été écrites par Leibnitz , que Kœnig est un faussaire qui les a fabriquées pour nuire au président ; & comme tel , il est rayé du nombre des académiciens.

Maupertuis avait gagné le roi dans cette affaire ; il lui avait insinué que Kœnig était son ennemi , & qu'il avait dit beaucoup de mal de la prose & de la poésie de sa majesté à la princesse d'Orange. Ce fut toujours un grand crime aux yeux du roi poète ; & il prit parti dans cette malheureuse querelle , qu'on a tant reprochée à l'académie de Berlin , & qu'on ne doit rejeter que sur la vivacité du président & la complaisance de quelques membres qui crurent devoir cette déférence à leur chef. Tous les gens de mérite , qui étaient alors membres de l'académie , & ceux qui y sont entrés depuis , ont blâmé généralement cette conduite précipitée , & voudraient effacer de leur histoire ce trait , qui n'a tourné qu'à la gloire du savant Kœnig , sans justifier le président.

Voltaire , ami de Kœnig , & qui croyait avoir de fortes raisons pour ne pas être celui de Maupertuis , publia un petit *factum* pour la défense du bibliothécaire. Le

président fut si sensible à cet écrit qu'il en tomba malade. Frédéric, qui s'était déjà expliqué en faveur de Maupertuis, crut devoir faire une démarche propre à le consoler & à montrer à ses ennemis qu'il n'aimait pas qu'il fût chagriné. Il alla voir le malade. Mais cette visite flatteuse, loin d'apaiser les disputes, ne fit qu'aigrir davantage le parti de Kœnig, & irriter de plus en plus Voltaire, qui s'en était déclaré le chef.

C'est alors que Voltaire fit paraître le *Tombeau de la Sorbonne*, ouvrage plaisant & satirique, où il faisait les funérailles de Maupertuis. Cette seconde sortie augmenta les chagrins & la maladie du président. Frédéric, justement piqué que Voltaire eût si peu d'égards pour lui, fit une seconde visite au malade, & lui promit de faire brûler la brochure de Voltaire; il tint parole. Cependant on dit que le roi avait vu le *Tombeau de la Sorbonne* en manuscrit, en avait ri avec Voltaire, & y avait même ajouté quelques morceaux de sa façon. Mais il est concevable qu'on puisse rire en secret d'une plaisanterie, lorsqu'elle n'est point publiée, & qu'on désapprouve cette même plaisanterie, lorsqu'étant devenue publique,

elle peut affecter vivement des personnes auxquelles on s'intéresse.

Cependant Kœnig , chagriné de causer tant de troubles dans la république des lettres , avait prévenu le jugement de l'académie de Berlin , & renvoyé sa patente. Peut-être même que ce renvoi , qui piqua le président & ceux de son parti , les engagea à porter le jugement que nous avons rapporté.

Toutes ces tracasseries ennuyaient Frédéric. Les beaux-esprits , qui voyaient que le roi désapprouvait hautement les plaisanteries dont il avait paru s'amuser dans le secret du cabinet & des soupers , perdirent insensiblement cette confiance qui les avait rendus aimables , & Frédéric , qui sentit cette réserve , & qui n'osait plus lui-même se livrer à des saillies dont on avait abusé , se dégoûta des beaux-esprits. La réserve fit naître la froideur d'un côté & la gêne de l'autre ; l'ennui se mit bientôt de la partie ; les soupers furent tristes & maussades , les convives se retiraient fatigués & mécontents. Les plus sages soupiraient après la retraite. D'Arget se retira prudemment ; Algarotti en fit autant ; & d'Arnaud , trop franc &

trop philosophe pour pouvoir se soutenir à la cour, fut envoyé à Paris, où il honora sa patrie par des écrits charmans.

Voltaire était celui qui avait le moins sujet de ménager la cour. Il était riche, jouissant de la réputation littéraire la plus brillante : il n'avait pas besoin d'un roi ; il ne lui fallait que du repos. L'*Akakia* avait été réimprimé en Hollande, & Frédéric, qui s'en prit à Voltaire, recommença ses froideurs. Voltaire demande la liberté de se retirer ; Frédéric, piqué, la lui accorde, & redemande la clef de chambellan, la croix du mérite, & le traité qu'il a fait avec lui. Voltaire renvoya tout avec le quatrain suivant :

Je les reçus avec tendresse,
Et je les rends avec douleur ;
Comme un amant, dans sa fougueuse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Il ne voulait pas avoir l'air de quitter le roi avec sa disgrâce ; & il mit alors quelque prix à ces magnifiques bagatelles dont il n'avait nul besoin, & qu'il n'aurait jamais dû recevoir. Frédéric, adouci par ce joli quatrain, lui renvoya encore cette clef & cette croix, si souvent données & rendues ; &

Voltaire ne parla plus de sa retraite. Trois mois après, il demanda la permission d'aller aux eaux de Plombières. Frédéric consent à ce voyage. A peine Voltaire est-il hors des états prussiens, qu'on répand dans Berlin une épigramme contre le roi ; & on la met sur le compte de Voltaire. Quelque tems après parut en Saxe une satire , intitulée : *Vie privée de Frédéric II* ; & c'était encore l'ouvrage de Voltaire , disait-on à Berlin & à Potzdam.

Le roi , qui se doutait que le voyage de Plombières n'était qu'un prétexte de Voltaire pour le quitter , le fait arrêter à Francfort pour ravoir encore cette clef, cette croix , & ses *œuvres de Polchie*, comme disait Freytag , son agent à Francfort. L'ami de Voltaire , & sa nièce qui était venue le trouver à Francfort avec un passeport du roi de France , furent retenus pendant un mois dans l'hôtellerie du Bouc , par ordre de Frédéric. Douze soldats les gardaient à vue & veillaient jour & nuit à la porte , pour ravoir la clef, la croix & les *Polchies*, qui devaient arriver de Leipzick. Enfin Voltaire fut mis en liberté, après avoir rendu

tout ce qu'on lui demandait ; il en fut quitte pour payer les frais.

Voltaire , de retour en France , écrivit ces *Mémoires pour servir à sa vie* , où Frédéric n'est pas ménagé. L'avanie de Francfort fait excuser cette saillie ; mais après cela , devoit-il se réconcilier avec le roi de Prusse , devait il recevoir ses vers & les corriger ; ou du moins ne devoit-il pas alors détruire ce monument de sa vengeance , si contraire à sa conduite ? Frédéric lui proposa encore dans la suite de venir à Berlin ; mais il était corrigé de la vanité de vivre familièrement avec les poètes rois (a).

Depuis ce tems , Frédéric n'admit plus dans sa familiarité ce qu'on appelle proprement beaux-esprits , & il préféra des savans aimables & posés , dont la conversation

(a) Lorsque Voltaire eut quitté Potsdam , il écrivit au roi : « SIRE , j'oublie en Suisse toutes » mes fautes de Berlin ; je suis bien fâché pour » votre majesté que celles des princes soient de » nature à ne pouvoir être oubliées , sans cela je » lui donnerais ma recette , présent qui vaudrait » peut-être tous ceux qu'elle avait daigné projeter » en ma faveur ».

était moins fémillante , mais qui ne l'exposaient pas à ces éclats indécens qui l'avaient tant tracassé. Dans les dernières années de sa vie , il n'avait auprès de lui qu'un français , nommé Duval-Pirau , qui ne conserva pas long-tems sa faveur , & deux Italiens instruits , habiles courtisans , qui n'avaient aucune prétention au bel esprit.

Voltaire nous a donné un tableau de la vie privée du roi dans le tems qu'il était avec lui. « Il se levait , dit-il , à cinq heures du matin en été , & à six heures en hiver. Si vous voulez savoir les cérémonies royales de ce lever , quelles étaient les grandes & petites entrées , quelles étaient les fonctions de son grand-aumônier , de son grand-chambellan , de son premier gentilhomme de la chambre , de son huissier : je vous répondrai , qu'un laquais venait allumer son feu , l'habiller & le raser ; encore s'habillait-il presque seul. Sa chambre était assez belle. Une riche balustrade d'argent , ornée de petits amours assez bien sculptés , semblait fermer l'estrade d'un lit dont on voyait les rideaux ; mais derrière les rideaux était , au lieu de lit , une bibliothèque ; & quant au lit du roi , c'était un grabat de sangle

avec un matelat mince , caché par un paravent. Marc - Antoine & Julien , ces deux apôtres du Stoïcisme , n'étaient pas plus mal couchés.

« A sept heures , son premier ministre arrivoit avec une grosse liasse de papiers sous le bras. Ce premier ministre était un commis qui logeait au second étage dans la maison de Frédersdorf , soldat devenu valet de chambre & favori , & qui avait autrefois servi le roi dans le château de Custrin. Les secrétaires d'état envoyaient toutes les dépêches au commis du roi ; il en apportait l'extrait , le roi faisait mettre les réponses à la marge en deux mots : toutes les affaires du royaume s'expédiaient ainsi en une heure (17). Rarement les secrétaires d'état , les ministres en charge l'abordaient ; il y en a même à qui il n'a jamais parlé. Le roi son père avait mis un tel ordre dans les finances , tout s'exécutait si militairement , l'obéissance était si aveugle , que quatre cents lieues de pays étaient gouvernées comme une abbaye ».

« Vers les onze heures , le roi , en bottes , faisait dans son jardin la revue de son régiment des gardes ; & à la même heure tous les colonels en faisaient autant dans toutes

les provinces (*a*). Les princes ses frères , les officiers généraux , un ou deux chambellans mangeaient à sa table (18), qui était aussi bonne qu'elle pouvait être dans un pays où il n'y a ni gibier , ni viande de boucherie passable , ni une poularde , & où il faut tirer le froment de Magdebourg. Après le repas il se retirait seul dans son cabinet ; il faisait des vers jusqu'à cinq à six heures (*b*). Ensuite venait un jeune homme , nommé d'Arget , ci-devant secrétaire de Valori , envoyé de France , qui faisait la lecture (19). Un petit concert commençait à sept heures. Le roi y jouait de la flûte aussi bien que le meilleur artiste ;

(*a*) En revenant de la parade , il entrait dans une salle pour voir s'il n'y avait point quelqu'un à lui présenter , ou quelques personnes qui voulaient lui parler ; il y demeurait cinq à six minutes , & faisait des révérences , même quand il n'y avait que ses valets de chambre.

(*b*) Son dîner durait une heure. En se levant de table il prenait ordinairement un de ceux avec qui il avait dîné , & causait avec lui dans l'embrasure d'une fenêtre ou en se promenant , ou il le menait dans un corridor , ou même sur un escalier , quand il ne voulait pas être entendu de ceux qui étaient dans la chambre.

les concertans exécutoient souvent de ses compositions ; car il n'y avait aucun art qu'il ne cultivât ; & il n'eût pas essuyé chez les Grecs la mortification qu'eut Epaminondas , d'avouer qu'il ne savait pas la musique (20).

» On soupaît dans une petite salle dont le singulier ornement était un tableau , dont il avait donné le dessin à Pène , son peintre , l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle Priapée. . . »

« Les repas n'en étaient pas souvent moins philosophiques. . . . Jamais on ne parla en aucun lieu du monde , avec tant de liberté , de toutes les superstitions des hommes ; & jamais elles ne furent traitées avec plus de plaisanteries & de mépris. Dieu était respecté ; mais tous ceux , qui avaient trompé les hommes en son nom , n'étaient pas épargnés. Il n'entrait jamais dans le palais ni femmes ni prêtres ; en un mot , Frédéric vivait dans sa cour , sans conseil & sans culte. »

Nous ajouterons ici une autre distribution de son tems , qui suppléera à ce qui ne se trouve point dans celle de Voltaire. Frédéric , au commencement de son règne , se rendait à Berlin dans les premiers jours de

Janvier , pour recevoir les complimens de nouvelle année. Sur la fin de sa vie , il ne recevait plus ces complimens ; il se contentait , le premier de janvier , en donnant le mot à l'officier du jour , de faire souhaiter aux officiers de la garnison de Berlin une bonne année , beaucoup de santé & un prompt avancement. Quelquefois il ajoutait qu'il leur souhaitait plus d'application à leur devoir.

Ordinairement Frédéric se rendait à Berlin pour le 18 janvier , anniversaire de son couronnement. Cette fête se célébrait avec magnificence : on mangeait dans le service d'or ; & Frédéric , qui ne voulait pas que ces fêtes fussent à charge aux princes & princesses de cette maison , leur faisait ordinairement un présent dans ce tems.

Avant le 24 janvier , jour de sa naissance , il repartait ordinairement pour Porzdam. Souvent il permettait au prince-héritaire & aux généraux des garnisons des provinces d'y rester plus long-tems , pour jouir des plaisirs du carnaval , c'est-à-dire , des opéra & des redoutes. Quelquefois aussi , il leur témoignait avant son départ , qu'il serait bien aise qu'ils se retirassent chacun

dans leurs provinces ; mais il ne paraît jamais sans leur faire sentir ses intentions en peu de mots.

De retour à Potzdam , le roi s'occupait à faire le plan des revues & des manœuvres de l'année. Au mois de février les exercices commençaient en même tems dans toute la Marche électoral , dans le duché de Magdebourg & la Poméranie. Lorsque les soldats de la campagne avaient rejoint les régimens de Potzdam , les exercices se faisaient tous les jours , à moins que le tems ne fût extrêmement mauvais ; & le roi y assistait très-souvent.

Au commencement de mai , il faisait une revue particulière de la garnison de Potzdam & de Berlin. Celle de Berlin se faisait ordinairement dans le parc ou bois qui est à la porte de cette ville. Elle durait deux jours. Le premier jour , on faisait la revue des cinq régimens d'infanterie , & le second de deux autres avec les housards & les gendarmes. Sur la fin de sa vie , lorsque sa santé fut affaiblie , il faisait le même jour la revue de la garnison entière. Mais ce changement n'a eu lieu que deux fois tout au plus. Toutes ces occupations étaient

réglées au jour & à la minute. La veille de la revue particulière, le roi venait coucher au château de Charlottenbourg, qui est à une lieue de Berlin au bout du parc. Le premier jour, lorsque la revue était finie, il allait dîner chez sa sœur la princesse Amélie; après cela il retournait coucher à Charlottenbourg, & après la revue du second jour, il repartait pour Potsdam sans mettre pied à terre.

Le 15, le 16 & le 17 mai étaient consacrés à la revue de la garnison de Potsdam. Le 18 il se reposait. Le 19 il allait dîner à Spandau, & y faisait la revue des régimens d'infanterie des princes Henri & Ferdinand de Prusse. De là, il venait passer la nuit à Charlottenbourg, & le lendemain, il faisait dans le parc la revue particulière des régimens de Bakhof cuirassiers & de Kavalski. Après cela, il entrait à Berlin, où il faisait passer en revue trois autres régimens qui se rendaient à cet effet dans cette ville de Francfort-sur-l'Oder, de Prentzlow & de Königsberg dans la nouvelle Marche. Autrefois la revue de ces régimens se faisait hors de la ville; mais sur les six ou huit dernières années de sa vie, il la fit dans

le jardin du roi , grande place qui est derrière le château. Après cette dernière revue , Frédéric se rendait au château de Berlin. Il y avait cour , & tous les officiers supérieurs & inférieurs des régimens s'assembaient sur la place du château , pour prendre le mot , que le roi donnait lui-même. Pendant toute cette journée , les soldats étaient obligés d'avoir leur uniforme neuf , les cheveux poudrés & le sabre au côté.

Après dîner , on distribuait la disposition des manœuvres qui devaient se faire le lendemain. Le roi se couchait à 9 heures ; à 4 heures du matin il était debout , & les manœuvres commençaient. Elles duraient trois jours , & le dernier était consacré à imiter quelque bataille.

Le soir , Frédéric retournait à Porzdam , & s'y reposait un jour. Le lendemain , il partait pour les revues de Magdebourg.

Lorsque le roi était dans les provinces pour faire les revues , il s'occupait en même tems , comme nous l'avons vu , de tous les autres objets de l'administration. Les conseillers provinciaux étaient obligés de se rendre à certains endroits qu'on leur indiquait , le roi les interrogeait sur les plus
petits

petits objets , les louait ou les blâmait , leur donnait des avis ou des ordres , & descendait dans les plus petits détails des affaires & de l'état des provinces.

Après la revue de Magdebourg , Frédéric retournait à Potzdam , où il se reposait quelques jours , & le premier de juin , il partait pour Custrin. Il y arrivait à dix heures du matin , faisait après dîner la revue des trois régimens de la nouvelle Marche , Lothum , Thun & Gœtze ; & le lendemain il faisait la revue générale. Du lieu de la revue , il partait , sans mettre pied à terre , pour Stargard , où il arrivait à une heure après midi.

Il restait plus long-tems dans la nouvelle Marche que dans les autres provinces , parce que ce pays avait beaucoup souffert dans la guerre de sept ans , & qu'il s'appliquait avec ardeur à tous les détails qui pouvaient réparer les dévastations.

La revue de Stargard durait trois jours. Autrefois il faisait cette revue à Stettin ; mais dans la suite il préféra Stargard , dont les environs étaient plus commodes pour les manœuvres.

De Stargard , Frédéric partait pour la
VIE DE F. *Tome IV.* D

Prusse , & faisait près de Mockerau la revue des troupes qui sont en garnison dans ce royaume. Il n'allait point dans la Prusse orientale , parce qu'il n'aimait pas de passer sur un territoire étranger. Toutes les fois qu'il était obligé d'entrer dans un autre état , il baissait les stores de sa voiture , afin de n'être point vu.

Lorsque les revues militaires étaient finies , il revenait à Potzdam , & faisait la revue des ministres dont nous avons parlé dans le troisième tome. Les chefs des départemens se rendaient auprès de lui , mettaient sous ses yeux le compte le plus exact de leur administration , & recevaient des ordres pour l'année suivante.

Lorsque toutes ces affaires étaient finies ; Frédéric prenait quelque repos , si l'on peut appeller repos des jours dont une grande partie se passait à expédier avec exactitude toutes les affaires journalières. Ce prétendu repos ne durait pas long-tems ; car vers la fin du mois d'août il repartait pour les revues de Silésie , qui occupaient en tout quinze jours , en comptant le voyage & le retour.

Aux premiers jours de septembre , il était

de retour à Potzdam , & le 20 de ce mois commençaient auprès de cette ville les grandes manœuvres d'automne , où il invitait un grand nombre d'officiers de toutes les provinces.

Aux dernières manœuvres de 1785 , où il ne put assister à cause de sa maladie , il avait le plan sur une table , & à chaque coup de canon il suivait sur le papier les marches que devaient faire les divers régimens.

Lorsque le roi recevait des visites de quelques princes ou princesses étrangères , il n'en interrompait pas un instant ses affaires ; & quand la visite durait trop à son gré , il disait ordinairement à table : *J'ai entendu dire que vous vouliez me quitter.* On comprenait ce langage , & on partait. Quelquefois aussi , il proposait de prendre de nouveaux divertissemens chez la reine ou chez les princes ses frères , & trouvait ainsi le moyen de rentrer dans la solitude qu'il aimait.

C'est pendant le séjour de Voltaire à Berlin que Frédéric fit à un prêtre la plaisanterie suivante. Ce prêtre , curé de village auprès de Stettin , avait osé , dans un sermon

sur Hérode , faire quelques allusions qui tombaient sur Frédéric. Le roi , sous le faux nom d'un prêtre , le cita au consistoire à Potzdam. Le pauvre homme fut amené par des gens apostés; Frédéric prit une robe & un rabat de prédicant ; le marquis d'Argens & le baron de Pœlnitz , qui avait changé deux ou trois fois de religion , se revêtirent d'un habit semblable ; on mit un tome du dictionnaire de Bayle sur une table , en guise d'évangile , & le coupable fut introduit par deux grenadiers devant ces trois ministres du seigneur. Mon frère , dit le roi , je vous demande , au nom de Dieu , sur quel Hérode vous avez prêché ? — Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans , répondit le bon homme. — Je vous demande si c'était Hérode premier du nom ; car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs. Le prêtre de village ne sut que répondre. — Comment , dit le roi , vous osez prêcher sur un Hérode , & vous ignorez quelle était sa famille ? vous êtes indigne du saint ministère. Nous vous pardonnons pour cette fois ; mais sachez que nous vous excommunierons , si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connaître. Alors on lui délivra sa sen-

tence & son pardon ; on signa trois noms ridicules , inventés à plaisir. — Nous allons demain à Berlin , ajouta le roi , nous demanderons grace pour vous à nos frères ; ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla à Berlin , chercher les trois ministres ; on se moqua de lui : & il en fut quitte pour cette plaisanterie & les frais de son voyage.

Quelque temps après le départ de Voltaire , Maupertuis fit un voyage en France pour rétablir sa santé & dissiper ses chagrins. Il se retira ensuite à Basle en Suisse , où il mourut. Alors les soupers philosophiques cessèrent entièrement à Potzdam ; & Frédéric , ennuyé de faire des plaisanteries sur les superstitions , s'amusait à tourner en ridicule les espèces de beaux-esprits qui lui restaient encore. Le baron de Pœlnitz était sur-tout le plastron continuel de ses railleries : *Quand changerez-vous pour la quatrième fois de religion ?* lui disait-il. *Eh ! mon dieu ! mon cher Pœlnitz ,* lui disait-il une autre fois , *j'ai oublié le nom de cet homme que vous volâtes à la Haie , en lui vendant de l'argent faux pour du fin. Aidez un peu ma mémoire , je vous*

prie (21). Il traitait à peu près de même le marquis d'Argens , qui souffrait tout , pourvu que sa pension lui fût payée.

Cependant on s'ennuie à la fin de plaisanter des gens qui n'ont pas l'esprit ou la hardiesse de répondre. Frédéric sentit souvent cet ennui , & il s'écria un jour en bâillant : *Est-ce qu'il n'y aura donc plus de querelle ?*

La guerre qui s'alluma en 1756 vint le tirer d'un état de repos , peu fait pour un esprit aussi actif que le sien ; elle fut pour lui la plus glorieuse du monde , puisqu'il est décidé qu'il y a de la gloire à la bien faire.

Dans le cours de cette guerre , il écrivit à la comtesse de Camas , grande-maitresse de la cour de la reine-mère , des lettres familières , comme peu de rois en écrivent. Il estimait beaucoup cette dame qui était en grande réputation de vertu , & qui avait plusieurs années de plus que lui. Ces lettres sont des preuves sensibles que Frédéric estimait les plaisirs de l'amitié , & qu'il savait se dépouiller de la majesté pour se les procurer (22).

En 1760, il fut en quartier d'hiver à Leip-

zick ; il y profita de ses momens de loisir pour s'entretenir avec des gens de lettres allemands. Cette ville célèbre , est pour les lettres en Allemagne , ce que Paris est en France. Il vit particulièrement Gottschéd , Gellert & Winkler. Le premier est regardé comme le créateur de l'allemand moderne ; il a fait sentir à ses compatriotes que leur langue pouvait être perfectionnée. Il ne plut point à Frédéric. Ce prince témoigna beaucoup plus d'estime pour Gellert dont les fables ont été traduites dans presque toutes les langues , & dont les Français , qui ont la Fontaine , n'ont jamais bien voulu sentir le mérite (23).

Après la paix d'Hubertsbourg le roi fut à Morizbourg , où il vit amicalement l'Electeur & l'Electrice de Saxe. Ce voyage est remarquable pour la vie privée de Frédéric. On a imprimé mille fois qu'il n'aimait point la magnificence , & qu'il n'avait jamais quitté ses bottes ni l'uniforme de son régiment des gardes. C'est à cette époque seulement qu'il faut placer l'usage du roi à cet égard. Ce fut pour ainsi dire ici la dernière fois qu'il porta un habit de couleur & des souliers. Depuis le commencement de son

règne jusqu'alors il donna quelquefois des fêtes & des carroufels , où il parut en habit de drap d'or avec des boutons de diamans ; il mangeait dans une vaisselle d'or de six à sept millions , & il ne négligeait rien alors pour donner à sa cour tout l'éclat de la magnificence. La guerre de sept ans lui fit sentir sans doute , que l'argent est le nerf d'un état & sur-tout d'un état comme le sien : c'est alors qu'il commença à augmenter son trésor , à étendre sur toutes les parties cette économie sévère que bien des gens ont traitée d'avarice , & qui n'était véritablement qu'une économie indispensable dans la situation où il se trouvait. Depuis ce tems là il porta toujours un surtout bleu , & dans les jours de grande cérémonie un uniforme de velours brodé.

Vers ce même tems son corps se courba un peu , & sa tête se pencha du côté droit : ce qui venait sans doute des fatigues de la guerre. Sa constitution était assez faible ; mais il s'était formé un tempérament robuste à force d'activité & de travaux. Sa taille était médiocre. Il avait de grands yeux bleus ; son regard était perçant. Il parlait l'allemand d'une manière rude & sans cor-

rection ; il parlait mieux le français , & alors sa voix était douce & agréable. Quand on l'approchait pour la première fois , & que l'idée d'un si grand homme inspirait quelque trouble , on était rassuré à la première question qu'il faisait. Il avait l'art de mettre tout le monde à son aise ; & il y a apparence qu'avant de voir quelque homme célèbre , il se préparait quelques instans auparavant sur ce qu'il voulait lui dire. Il parlait de guerre au militaire ; de vers , au poète ; d'agriculture , au cultivateur ; de jurisprudence , au jurisconsulte ; de commerce , au négociant ; de politique aux Anglais. S'il parla jamais à un cordonnier , ce qui ne serait pas extraordinaire , il s'entretint sans doute avec lui de la qualité des cuirs & de la meilleure manière de faire des souliers.

Il aimait à faire des questions , à instruire , & sur-tout à plaisanter (24). Les femmes étaient souvent l'objet de ses railleries ; & il se plaisait à lancer contre elles des traits assez semblables à ceux de Boileau & de Juvenal. Ses courtisans mariés devaient s'attendre à être souvent plaisantés sur les talens de leurs épouses ; & quand le pauvre

comte de S. . qui avait bien l'épouse la plus vertueuse de tout Berlin , se fâchait de ses sarcasmes , le roi s'amusait beaucoup & redoublait la dose. Il a demandé à des femmes des nouvelles de leurs bâtarde , & a parlé de leurs victoires à des princes qui n'avaient jamais vu tirer un coup de fusil.

Il n'estimait pas les médecins , & aimait beaucoup à faire le médecin lui-même. S'il causait avec quelqu'un qui fût attaqué de quelque maladie , il ne manquait jamais de lui conseiller un régime & des remèdes. Sa recette la plus ordinaire était l'exercice & la rhubarbe. Il envoyait des pilules à Voltaire , & toutes sortes de poudres & d'autres drogues à la princesse Amélie sa sœur , & à d'autres personnes qu'il aimait.

On a trouvé un peu dure la manière dont il reçut , en 1785 , quatre médecins qu'il fit venir , pour en choisir un , afin de remplacer son médecin qui venait de mourir. Après leur avoir demandé leur nom , il dit à l'un , *voire père était un prêtre ; à un second , voire père était un coquin ; à un autre , combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde ?* Cette dernière question était ordinairement celle qu'il faisait à un

médecin la première fois qu'il lui parlait. Il avait fait venir de Dresde un médecin anglais, nommé Baylies, pour mettre en vogue l'inoculation dans ses états. A son arrivée, il le fit venir, & lui fit la question favorite : *combien avez-vous envoyé de gens dans l'autre monde ?* Baylies, qui était aussi brusque que spirituel, lui répondit sur le champ : *pas tant que vous, sire !* Frédéric, qui aimait mieux plaisanter que d'être plaisanté, lui tourna le dos, & ne le vit plus depuis ce tems-là. Il fit, dit-on, la même question au docteur Zimmerman qu'il fit venir à Potsdam dans le tems de sa dernière maladie, mais celui-ci lui répondit : *pas tant que vous, sire, & avec moins de gloire.* C'est à tort que l'on a imprimé dans une feuille anglaise, que Baylies avait traité ce monarque & joui de sa confiance jusqu'au dernier moment de sa vie ; jamais ce médecin n'a prescrit pilules ni poudres à Frédéric ; & voilà comme on écrit les gazettes.

En 1763 Frédéric fit un voyage, où il vit d'Alembert, & le ramena avec lui à Berlin. Il l'avait déjà invité plusieurs fois à venir prendre la place de Maupertuis ; mais le savant, instruit par le naufrage de Vol-

taire, ne voulut pas s'exposer sur une météore orageuse. Pendant son séjour à Potzdam, Frédéric redoubla ses instances; & d'Alembert persista dans son refus. Frédéric, piqué, dit de lui: « Il met sa gloire à refuser les princes, & il espère que la postérité lui tiendra compte un jour de ce désintéressement; il la connaît mal; ou elle n'en dira rien, ou elle dira qu'il a fait une sottise. »

Frédéric se trompait: il valait mieux jouir dans sa patrie de la liberté, de la considération & du repos, que d'aller dans un pays éloigné se faire chef d'une société qu'il semblait ne pas estimer beaucoup lui-même, & qu'il prenait souvent plaisir à plaisanter.

En effet, Frédéric qui avait créé pour ainsi dire cette académie, qui faisait souvent lui-même lire des mémoires dans ses séances, ne laissait pas de lâcher souvent des sarcasmes contre elle. Voici à quoi on attribue la cause de son mécontentement. Un jour, dit-on, il voulut s'assurer si les louanges que les académiciens prodiguaient à ses mémoires, étaient bien sincères. Pour cet effet, il fit passer au secrétaire perpétuel un manuscrit de sa façon, en cachant soigneusement d'où il venait. Soit oubli ou négligence, il n'en

fut fait aucune mention. Au bout de quelque tems , le nom de l'auteur transpira , & les louanges commencèrent ; mais on prétend que Frédéric répondit : *Vous m'avez appris ce que je dois penser de vos suffrages.* Depuis ce tems il affecta souvent du mépris pour l'académie , quoiqu'il en distinguât plusieurs membres ; & il favorisa toutes les critiques que l'on écrivit contr'eux (a). Une lettre à d'Alembert , qui a été imprimée plusieurs fois en français & en allemand , nous donne une idée de la manière dont il s'exprimait sur ce sujet : « J'ai peu
» de nouvelles à vous apprendre , lui dit-il ;
» comme philosophe , vous ne vous embar-
» rassez guère des nouvelles politiques , &
» mon académie est trop bête pour vous four-

(a) Nous verrons dans la suite qu'il encouragea les plaisanteries que l'on fit contre eux , & qu'il donna même le plan d'un ouvrage critique sur leurs mémoires. Quand il les faisait venir ; c'était souvent pour se moquer d'eux. Il appelait l'un son Montesquieu , un autre son d'Alembert , un troisième son Fontenelle ; les bons académiciens faisaient de profondes révérences , & allaient conter ces beaux complimens à Berlin , pendant que Frédéric riait tout seul de leur crédulité & s'applaudissait de son persiflage.

n n'ir quelque chose d'intéressant. » Il leur avait défendu de nommer eux-mêmes leurs membres , & il s'était chargé de le faire. Parmi plusieurs gens de mérite , il s'y glissa souvent des personnes qui y figuraient assez mal , & c'est surtout aux dépens de celles-là qu'il s'amusait (*a*). Plusieurs savans de mérite furent sensibles à des plaisanteries qui rejaillissaient sur tout le corps , & s'empressèrent de quitter Berlin dès qu'ils en trouvèrent l'occasion. Euler , qui parut à l'académie au commencement du règne de Frédéric , retourna en Russie au bout de quelque tems. Bitaubé , à qui sa traduction d'Homère a acquis une réputation justement méritée , s'ennuyait à Berlin , & allait passer des années entières à Paris ,

(*a*) Frédéric savait tout ce qui se passait jusques chez les particuliers. Ses généraux lui rendaient compte de ce qui se passait parmi les officiers ; ses amis beaux-esprits le faisaient rire aux dépens des ministres , des conseillers & des académiciens ; ses laquais , ses valets-de-chambre & ses académiciens aux dépens des particuliers , & la plupart avaient des gens en sous-ordre , chargé de ramasser les anecdotes & les aventures dont ils voulaient amuser le roi.

sans la permission du roi , au risque d'être remercié. Prévôt , qui a traduit Euripide , ne resta qu'un an ou deux à Berlin , & quitta sa pension , quoiqu'il fût sans fortune. L'évêque *in partibus* , Perneti , remercia Frédéric de ses bontés , & se retira en France ; d'autres , qui n'avaient aucune espérance de trouver ailleurs ce qu'ils avaient à Berlin , partirent de même. Lorsque le savant Sulzer mourut , on chercha en vain quelqu'un qui voulût le remplacer. Depuis le commencement , le roi chargeait d'Alembert de lui envoyer de nouveaux sujets de Paris. Il n'en fut pas toujours content ; soit que d'Alembert eût été quelquefois négligent ou séduit par le plaisir d'obliger , soit que le roi considérât ces nouveaux sujets sous un autre point de vue que le philosophe. Sur la fin de sa vie , il ne voulait plus avoir que des Suisses , & M. Mérian que Frédéric affectionnait beaucoup , fut chargé de trouver dans sa patrie un homme propre à remplacer Sulzer. Il éprouva des refus. A la fin il trouva un jeune homme de Genève qui resta peu de tems ; & à la mort de Frédéric cette place était encore vacante.

L'exemple du roi encouragea quelques gens de lettres à tâcher de jeter du ridicule sur l'académie. Il y avait dans cette société un côté qui semblait y prêter beaucoup sans qu'il y eût de la faute des académiciens. Le roi les obligeait à faire imprimer tous leurs mémoires en français. Il est difficile sans doute d'écrire purement, même dans sa langue maternelle ; il l'est bien plus encore pour des étrangers , d'écrire purement le français , la plus difficile peut-être de toutes les langues , à cause de l'uniformité & de la monotonie de ses constructions , & de l'art qu'il faut pour les varier. Qu'on se figure donc l'embarras de plusieurs savans Allemands , Suisses & Italiens , obligés d'écrire & de prononcer publiquement leurs discours dans cette langue. Les dissertations les plus savantes , les mémoires les mieux pensés perdaient sans doute beaucoup , par la contrainte où ils se trouvaient pour exprimer convenablement leurs pensées ; & les Français , dont l'oreille est si délicate pour la prononciation de leur langue , dédaignaient souvent des productions estimables , parce qu'elles paraissaient sous une forme à laquelle leur goût ne pouvait s'accommoder.

Prémontval, membre de l'académie de Berlin, fut le premier qui attaqua publiquement le style des académiciens, dans un ouvrage périodique qu'il publia sous le nom de *Préservatif*. Le secrétaire perpétuel fut sur-tout l'objet de ses critiques. Ce dernier eut assez de pouvoir pour faire défendre l'impression de sa feuille, à l'insçu de Frédéric ; mais l'ordre ne portait point défense de les faire graver, & Prémontval eut recours à ce subterfuge. Comme le roi s'amusait de ces critiques, on fit plus de peur que de mal à l'auteur, & on plaignit ceux qu'il avait critiqués de ne pouvoir répondre que par des procès & des défenses.

Un autre grammairien, nommé Laveaux, les persifla en 1782 dans une brochure intitulée : *Leçons de langue française, données à quelques académiciens de Berlin* (a). Frédéric, qui lut cette brochure, crut que les négligences de style, qui se trouvaient dans les mémoires de quelques académiciens,

(a) Le secrétaire perpétuel, Monsieur W. . . que Frédéric appelait plaisamment le Montesquieu de l'Allemagne ; B. . . qui aurait mérité le plus d'indulgence, & quelques autres sont critiqués dans cette brochure.

venaient de ce qu'on ne relevait point assez leurs fautes ; il forma lui-même le plan d'un nouvel ouvrage périodique destiné à cet usage , & chargea Laveaux de l'exécution. Cet ouvrage parut bientôt après sous le titre de *cours de langue & de littérature française*. L'auteur y rendait compte des mémoires des académiciens , & tournait en ridicule tout ce qu'il croyait contre les règles de la grammaire & du goût. Quoique l'ouvrage fût ordonné par le roi , dédié au roi , approuvé par le roi (25), l'auteur eut beaucoup de persécutions à essuyer ; mais elles ne l'effrayèrent point , parce que le roi l'encourageait & le faisait encourager secrètement. Frédéric louait ces critiques à ses soupers en présence de gens qu'il savait être des amis de l'auteur ; il affectait de lui faire demander son avis sur quelques manuscrits , & chargeait des académiciens de cette commission (26). Quelques gazetiers allemands ont blâmé Laveaux d'avoir commencé ses critiques par le mémoire d'un ministre d'état qui a rendu des services à la Prusse ; mais ces gazetiers là ne savent pas que le roi lui avait ordonné expressément de ne faire aucune exception ; & puis tout

homme qui fait imprimer , quelque mérite qu'il ait d'ailleurs , s'expose au jugement du public. On peut être un ministre d'état fort respectable & faire des fautes dans une langue étrangère ; il n'y a pas grand mal à cela. L'académie elle-même a mieux jugé de ces critiques , & elle a cru donner un exemple de modération & de justice en faisant corriger , dans ses nouveaux mémoires , toutes les fautes que l'auteur avait relevées ; ce procédé suffit pour le justifier (27). Toutes ces critiques n'ôtent point le mérite intrinsèque des mémoires sur lesquels elles sont faites. Tout le monde fait que l'académie de Berlin a toujours eu & a encore des savans fort respectables. On connaît par-tout les noms de la Grange , Bernoulli , Mérian , Achard , Gleditsch , Walter , Gerard ; & les mémoires du comte de Herzberg , dont nous avons fait beaucoup d'usage en composant cette histoire , seront toujours très-utiles pour ceux qui voudront connaître à fond plusieurs détails relatifs à l'histoire de la Prusse pendant son administration.

Cependant les savans allemands que Frédéric n'avait jamais voulu admettre dans son académie , & qui pourtant auraient bien

mérité d'en être, ne furent pas fâchés de ces corrections; on riait par-tout du français de l'académie, depuis la table du roi jusques dans les plus petites cotteries littéraires; & en 1784 un académicien, qui était pourtant français de nation, ayant eu un procès d'injures avec un homme du peuple, fut condamné à réparation sur une décision tirée du *Dictionnaire de l'académie française* (28). Il était plaisant que les sentences d'un tribunal allemand devinssent des leçons de langue française pour des académiciens français.

Autant Frédéric était porté à mortifier son académie, autant il affectait de politesse pour les gens de lettres étrangers. On fait avec quelle familiarité il écrivait à d'Alembert & à Voltaire; il suffisait d'être persécuté par les gouvernemens ou les prêtres, pour être sûr de sa protection & trouver un asyle dans ses états. L'abbé de Prades put à Berlin braver le courroux de ses ennemis; & lorsque le sensible Jean-Jacques, pros crit en France, banni de sa patrie, persécuté jusques dans les campagnes de la Suisse, se trouva réduit à implorer comme une grace, de la république de Berne, la

triste faveur de finir ses jours dans une prison, Frédéric imposa silence au consistoire de Neuchâtel qui le persécutait, & offrit au philosophe un asyle, qu'il aurait accepté, s'il n'avait craint la rigueur du climat, & si des amis moins sincères ne l'eussent déterminé à passer en Angleterre.

Nous n'omettrons point ici de parler de deux entrevues que Frédéric eut avec l'empereur Joseph II. La première eut lieu le 25 août 1769. Frédéric avait appris que Joseph, à son retour d'Italie, avait dessein de se rendre au camp de Neisse pour le voir, & il avait fait faire des préparatifs pour le recevoir. Lorsque l'empereur arriva, le roi était déjà dans le palais épiscopal; il descendit l'escalier pour aller au-devant de lui. Joseph le voyant descendre, se hâta de monter, & aborda Frédéric en disant : *Enfin voilà mes vœux accomplis !* Le roi répondit : *Ce jour est un des plus beaux de ma vie.* On supprima tout cérémonial de cour, pour se conformer à celui du militaire; & Frédéric eut la droite comme le plus ancien général (a). Les deux monar-

(a) Il y eut entre l'empereur & le roi une con-

ques s'assirent sur un canapé & s'entretenrent pendant quelque tems , en présence du prince-royal de Prusse & du prince Henri ; ils passèrent ensuite tous deux dans un cabinet , où ils continuèrent la conversation pendant une heure ; & lorsqu'ils en sortirent , on remarqua que l'empereur embrassait le roi. Après cette entrevue , on dépêcha un courier à M. Benoît , envoyé du roi à Varsovie , & ils dînèrent ensemble avec les princes & quelques généraux de leur suite. Le général Laudon était invité à ce dîner. Il voulut se placer au bas de la table ; mais le roi le fit mettre de son côté , en disant : *Venez vous mettre ici , monsieur le général Laudon ; j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de moi , que vis-à-vis.* Après que le roi eut rendu visite à l'empereur , ce dernier alla voir le prince de Prusse , dans l'équipage du roi.

testation de civilité , à qui passerait le premier. L'empereur voulait faire passer Frédéric ; & celui-ci s'étant retourné pour faire les honneurs à l'empereur , Joseph passa , en disant : *O sire ! si vous commencez à manœuvrer , il faudra que je vous cède , & que je passe par-tout où vous voudrez.*

Le lendemain , il fut à cheval prendre le roi , pour aller aux exercices militaires. Il partit ensuite pour son camp de Collin , & Frédéric se rendit à Breslau.

L'année suivante , Frédéric rendit à l'Empereur dans son camp de Neustadt la visite qu'il en avait reçue à Neisse. Il fut reçu avec beaucoup de respect ; & on manœuvra en sa présence.

On a demandé plusieurs fois si la presse était libre dans les états de Frédéric & jusqu'à quel point elle l'était. Il est assez difficile de décider exactement cette question ; les mémoires que l'on trouve sur cette matière , se contredisent & se détruisent sans cesse les uns les autres. Nous avons vu Frédéric brûler l'*Akakia* de sa main royale , & faire brûler ce même *Akakia* & le *Tombeau de-la Sorbonne*. Il établit en 1772 une censure pour les livres qui s'imprimaient dans ses états , & cette ordonnance fut renouvelée plusieurs fois pendant le cours de son règne. Mais d'un autre côté , il permettait la libre entrée de tous les livres étrangers indistinctement ; il recevait tous les catalogues des libraires , chargés de toutes les satires , & de tous les libelles

que l'on écrivait contre lui & son gouvernement ; & il distribuait à plusieurs gens, connus même pour ne fabriquer que des libelles , des exemptions entières de censure. Il exemptait toujours de l'amende les imprimeurs & les libraires , qui avaient contrevenu à ces ordonnances ; il écrivait souvent , dans ces sortes de cas : *j'entends que la presse soit libre.* Un libraire étranger lui ayant envoyé un jour une satire contre lui , en manuscrit , se faisant un mérite de la supprimer , Frédéric envoya chercher un libraire de Porzdam ; & lui fit présent du manuscrit , en disant : *imprime cela ; il y a un bon coup à faire.* Sur la fin de son règne , on sentit le contraste de censure intérieure & de liberté de librairie étrangère , & on ordonna que tous les livres étrangers , que les libraires mettraient en vente , seraient examinés auparavant par le censeur. L'exécution de cette ordonnance était impossible. Car comment deux ou trois censeurs auraient-ils pu lire 8 à 10 mille ouvrages nouveaux qui entrent annuellement en Prusse ? & quelle patience n'auraient pas dû avoir les Prussiens pour attendre le jugement & la permission de ces censeurs ? Frédéric n'était pas d'humeur à

à établir des chambres syndicales ; & les libraires , qui avaient presque tous plusieurs lettres du roi où il les soutenait contre les prohibitions , en disant , *j'entends que la presse soit libre* , les libraires , dis-je , ne présentaient pas un seul livre étranger à la censure.

On trouve , je crois , l'explication de toutes ces contradictions dans le caractère de Frédéric , qui aimait à tout faire par lui-même , & qui se plaisait , lorsque les choses n'étaient pas de conséquence à ses yeux , tantôt à donner des ordonnances pour effrayer ceux qui étaient tentés de commettre des abus , tantôt à protéger ceux qui les commettaient pour arrêter les progrès de la tyrannie ministérielle , & ne pas mettre des entraves à la seule branche de commerce à laquelle il voulait décidément laisser une liberté entière. Cette liberté indéterminée de la presse , & le droit que Frédéric semblait se réserver par-là de décider arbitrairement dans ces sortes d'affaires , laissaient toujours les sujets dans une espèce de crainte ; & cette crainte arrêtait en effet l'impression , ou faisait cacher le débit des ouvrages qu'on savait qu'il ne tolérerait

point publiquement : & il n'en voulait pas davantage.

De ce nombre étaient sur-tout ceux qui pouvaient offenser quelque puissance étrangère. Le gouvernement fit mettre en prison un libraire soupçonné d'avoir fait & vendu un ouvrage contre la cour de Russie. On voulait lui faire son procès. Frédéric se contenta de lui en avoir donné la peur, & il en fut quitte pour une légère amende.

Les ordonnances que Frédéric fit publier contre la liberté de la presse furent toujours sollicitées dans des instans où il paraissait quelques ouvrages de cette espèce; & c'était plutôt une satisfaction donnée aux cours intéressées, qu'une véritable loi dont il voulait exiger l'exécution. On faisait beaucoup de bruit, on saisissait quelques exemplaires pour la forme; mais il n'y avait point de libraire qui, quinze jours après, n'en vendît même publiquement à tous ceux qui en voulaient avoir.

On a publié, dans des mémoires ramassés au hasard & sans discernement, quelques ordres du roi pour blâmer en apparence plusieurs ouvrages qu'il avait encouragés lui-même : mais le public, qui juge quel-

quelquefois d'après ces écrits , ne fait pas qu'ils n'étaient donnés que pour faire plaisir à des personnes dont Frédéric voulait ménager la sensibilité ; il ne fait pas que les ouvrages , qu'il semblait ainsi blâmer publiquement , étaient en même tems excités en secret ; que ces ordres , qui semblaient si sévères , n'ont jamais été suivis d'une défense réelle ; qu'en les signifiant aux auteurs , on avait soin de leur en insinuer le motif , & qu'une signification de cette nature fut même accompagnée d'une bouteille de vin de Champagne que le magistrat fit boire à l'auteur , pour lui faire mieux sentir les intentions du roi , & pour répondre aux vives objections qu'il avait présentées à ce Prince.

Frédéric n'a pas été ou du moins n'a pas paru constant dans ses goûts pour la littérature. Il y avait long-tems qu'il n'avait plus de gens de lettres français autour de lui : les tracasseries qu'il avait essuyées dans leur société , & l'ingratitude dont quelques-uns avaient payé ses bienfaits , lui avaient inspiré pour eux un éloignement secret ; & cet éloignement diminua bientôt son goût pour la littérature française , & son estime

pour les auteurs de cette nation. Peut-être aussi était-il un peu piqué que ses poésies n'eussent pas fait en France une fortune qui le payât assez des peines qu'il avait prises à les faire. Enfin, il affecta de moins estimer les Français. Les Allemands qui l'entouraient s'en apperçurent, & n'oublièrent rien pour le confirmer dans ces nouveaux sentimens.

Frédéric avait eu à Paris un correspondant littéraire, nommé Thiriot, homme fort instruit, qu'on appelait *la mémoire de Voltaire*, parce qu'il était fort attaché à ce grand homme, & que sa mémoire était un répertoire de toutes les anecdotes, bons mots, vers & choses piquantes qui se disaient ou s'imprimaient dans le monde. Ce Thiriot, occupé près de trente ans à la correspondance du roi de Prusse, serait mort de faim sans le secours de Voltaire. Il paraît par une lettre de Voltaire au roi, de l'an 1773 (29), qu'après la mort de ce correspondant, Frédéric n'en voulut point d'autre, & que les nouvelles littéraires de Paris ne l'amusaient plus. Il reçut encore pendant quelque tems celles que lui envoyait d'Alembert; mais on peut voir par

une lettre qu'il lui écrivit, après une maladie, le cas qu'il en faisait (30). Il appelle quelques pièces nouvelles qu'il lui avait envoyées, *un mauvais fatras qui l'a dégoûté de la lecture.*

On était parvenu à le dégoûter des Français; & on avait presque réussi à le tourner du côté des Allemands, comme on le voit par la même lettre. Il ne les avait jamais aimés, & cela n'est pas étonnant; car de son tems la littérature allemande était encore au berceau, sur-tout pour la partie des belles-lettres; & Voltaire avait mis l'Europe dans le goût de ce ton léger qu'il sut introduire dans tous les genres.

Lorsque Frédéric vit Wolf qu'il avait tant loué, il ne lui trouva point cette conversation aisée & brillante à laquelle l'avaient accoutumé ses autres amis, & encore moins ce ton de plaisanterie qu'il avait puisé chez les beaux-esprits français. Aussi se contenta-t-il de l'estimer, sans l'admettre dans sa familiarité. Frédéric ne trouva guère plus de plaisir à la conversation de Gottsched. En effet, Gottsched était un grammairien profond & un érudit fort exact; mais son style, plus pur que ceux de ses prédé-

cesseurs, n'en était pas plus élégant, ni sa conversation plus agréable.

Frédéric affectait sur-tout de ne faire aucun cas des juristes & des publicistes allemands, quoique les trois plus grands publicistes de l'Allemagne véussent alors dans ses états; je veux dire : Ludwig, Schmaus & Moser. Mais Frédéric pouvait-il lire les longs & érudits traités, les éternelles compilations de ces savans ? l'Allemagne n'avait pas encore Dohm, Pütter & tant d'autres, qui ont jetté un si grand ordre & tant de lumière sur le droit public d'Allemagne; & quand ils parurent, Frédéric avait contracté l'habitude de ne lire que des livres français.

« La langue allemande, écrivait-il, n'est qu'un jargon dépourvu d'agrément, que chacun manie selon son caprice. Ce sont des termes employés sans choix, les mots propres les plus expressifs négligés, & le sens des choses noyé dans des mers épisodiques. Cette langue à demi-barbare se divise en autant de dialectes différens que l'Allemagne contient de provinces. Chaque cercle se persuade que son patois est le meilleur; ce qu'on écrit en Souabe n'est pas intelligible à Hambourg; & le style

d'Autriche paraît obscur en Saxe. Melpomène n'a été courisée chez les Allemands que par des amans bourrus, les uns guindés sur des échasses, les autres rampans dans la boue, & qui tous, rebelles à ses loix, ne sachant ni intéresser ni toucher, ont été rejetés de ses autels. »

Il est certain que la langue allemande était telle que la peint Frédéric, lorsqu'il monta sur le trône; mais il parlait ainsi en 1780, tems où elle avait éprouvé les plus heureux changemens. Des écrivains de génie avaient dompté ou du moins adouci sa rudesse, & su l'écrire avec clarté, avec précision & même avec élégance; & si leurs efforts n'ont pas généralement réussi, ce n'est point leur faute; c'est celle de la nation, ou plutôt une suite de la constitution de l'empire.

La plupart des princes, ayant sans cesse des affaires à démêler, soit avec l'empereur, soit avec la diète, la chambre impériale ou le conseil anlique, ont besoin de gens instruits du droit public. Il arrive delà qu'ils sont obligés d'entretenir dans leurs états de savans publicistes. Ainsi cette science est devenue dans une grande partie de l'Allemagne, la plus considérée & la plus lucrative.

de toutes ; & les savans qui s'y appliquent ne sont pas à portée , par la nature de leurs études & des sujets qu'ils traitent , de répandre beaucoup d'élégance & de perfection dans leur langue. Delà le peu d'encouragement pour l'éloquence & la poésie ; delà la différence sensible qui se trouve entre le nord & le midi de l'Allemagne pour la culture & les progrès des belles-lettres.

Il n'est donc pas étonnant que Lessing , qui s'est formé sur les Français , & qui les a tant injuriés , que Mendelsohn , que Wieland , Weisse , Engel , Ramler , Gessner , Zolikofer , Sulzer , Kant , Garve , Wezel , Bürger , Claudius & autres , aient si peu influé sur la langue en général. Il n'est pas étonnant que si peu d'Allemands aient suivi & parcouru la même carrière que ces grands écrivains. Plusieurs de ces auteurs languissent ou ont languie dans l'obscurité d'un collège subalterne , & ont eu à peine de quoi fournir aux besoins les plus pressans , tandis que la fortune & la considération suivent , du moins dans le cercle qu'ils habitent , des juristes qui ne sont souvent que très-médiocrement instruits. Frédéric lui-même , qui a écrit sur les défauts

de la langue allemande , a contribué plus qu'aucun autre à retarder ses progrès par le mépris qu'il a fait de ceux qui la cultivaient avec succès. Sous son règne, jamais Ramler , Engel , Mendelsohn , Garve , Kant , n'ont pu être admis à l'académie de Berlin , tandis qu'il y admettait souvent des Français qui étaient bien éloignés du mérite de ces célèbres Allemands. Frédéric-Guillaume II a réparé cette faute ; tous les gens de lettres allemands dont le mérite était connu , ont été honorés , à son avènement au trône , d'une place à son académie ; & M. le comte de Hertzberg en a été nommé curateur.

C'est au comte de Hertzberg , ministre d'état , que l'Allemagne doit sur-tout le cas que Frédéric sembla faire , sur la fin de sa vie , des auteurs allemands & de leur langue. Ce sage ministre , dont la réputation est aussi bien établie dans le monde politique que dans le monde littéraire , se trouvant à Breslau en 1779 , pendant les négociations de la paix de Teschen , soutint l'honneur de la langue de sa nation dans des conversations familières qu'il eut avec Frédéric. Le roi prétendait que Tacite ne

pouvait être traduit en allemand. M. de Hertzberg lui envoya la traduction allemande de quelques morceaux de Tacite , & le roi lui répondit : *Voilà du bon allemand & un des meilleurs morceaux que j'aie lu*. Le ministre patriote ne s'en tint pas là. Quelque tems après , étant à Sans-Souci , il fit lire quelques livres allemands au roi , qui s'en moqua. C'est à cette occasion que Frédéric publia une dissertation *sur la littérature allemande , les défauts qu'on peut lui reprocher , les causes de ces défauts , & les moyens de les corriger*. -

M. de Hertzberg , qui est sans doute un excellent juge dans cette partie , ne put s'empêcher , malgré tout son patriotisme & son enthousiasme pour sa langue , d'avouer que *les remarques du roi étaient aussi judicieuses que savantes ; que cet imprimé , petit , mais riche en observations , avait été applaudi de la saine partie de la nation allemande* (a). Il écrivit à Frédéric après avoir lu son ouvrage : « je prévois que les

(a) C'est ce qu'on voit dans la lettre de M. de Hertzberg au roi , imprimée dans la feuille intitulée : *Histoire de la dissertation sur la littérature allemande , publiée à Berlin en 1780 , page 1.*

Allemands sensés & non prévenus seront enchantés de voir qu'un roi, qui a porté la gloire de sa nation au plus haut degré, par la sagesse de son gouvernement, par l'épée & par la plume, mais qui a passé jusqu'ici pour n'avoir pas fait grand cas de la langue allemande, est pourtant celui qui en approfondit le mieux le fort & le faible, & donne *les meilleures règles pour la perfectionner*. » Un des moyens que Frédéric proposait, pour perfectionner la langue allemande, c'était d'ajouter des voyelles aux mots qui finissent par des consonnes. « Les voyelles, dit-il, plaisent aux oreilles ; trop de consonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles coûtent à prononcer & n'ont rien de sonore. Nous avons de plus, quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières syllabes sont sourdes & désagréables, comme *sagen*, *geben*, *nehmen* : mettez un *a* au bout de ces terminaisons, & faites-en *sagena*, *gebena*, *nehmena*, & ces sons flatent l'oreille. » Un autre moyen que propose Frédéric, c'est de traduire Tacite & quelques autres, dont le *style sentencieux*, dit-il, obligera ceux qui les traduiront à fuir les termes oiseux & les paroles inutiles (3) ~

Frédéric cite dans cet ouvrage ce passage du professeur Heineccius dans une épître dédicatoire à une reine : *Ihro majestat glanzzen wie ein Karfunkel am Finger der jetzigen Zeit* ; c'est-à-dire : « votre majesté brille comme une escarboucle au doigt du tems présent ; » & cet autre d'un poète qui disait à son protecteur ; *Schiefs , großer Ganner , schiefs deine Strahlen , Armdick auf deinen Knecht hernieder* ; c'est-à-dire : « répands , grand protecteur , répands tes rayons , gros comme le bras , sur ton serviteur. » Mais il n'y a plus personne en Allemagne qui osât faire imprimer des passages de cette nature ; & si cela arrivait , les journalistes les feraient bientôt repentir d'être restés en arrière de leur siècle. Il faut avouer aussi que Frédéric vit quelquefois , même sur la fin de sa vie , des gens bien propres à lui faire croire que les savans de sa nation n'avaient pas encore entièrement secoué cette poussière de pédanterie , dont ils étaient couverts au commencement de son règne. Dans ses voyages de Silésie , il s'était souvent amusé aux dépens du recteur du collège de Breslau , nommé Arletius , qu'il faisait appeler pour se divertir. Cet

homme , qui est un répertoire vivant de titres , de livres rares , d'éditions , de dates , de faits & de noms de l'histoire ancienne & moderne , n'a d'ailleurs ni goût , ni connaissance du monde. La première fois que Frédéric le fit venir , il lui cita quelques noms de l'histoire obscure des anciens Slaves & Bohémiens ; le roi ayant avoué qu'il ne les connaissait pas : « cela m'étonne , répondit le savant , car votre majesté a pourtant écrit les mémoires de Brandebourg. » C'est une grande faute , disait-il une autre fois au roi , que depuis le commencement du règne de votre majesté on ne mette plus sur les monnaies D. G. (Dei Gratia) : le roi lui répondit , que ces deux lettres ne se trouvaient pas non plus sur les monnaies des anciens empereurs. Je le crois bien , répliqua Arletius , *tous ces empereurs-là étaient des payens*. Il soutenait aussi que le grec devait être l'étude principale des jeunes princes , & il était très-surpris qu'on la négligeât (32).

Il s'agissait de détruire peu à peu les préjugés que les gens de cette espèce avaient fait naître dans l'esprit de Frédéric , & on lui fit voir des gens de lettres alle-

mands , qu'on erut moins pédans. Il vit Garve , savant de Breslau , qui , après Mendelsohn , passe pour un des plus grands philosophes de l'Allemagne. A Berlin , on lui fit voir Nicolai , libraire & auteur , qui a fait un joli roman , qui fait faire un journal sous le titre de *Bibliothèque allemande* , où les Français sont souvent maltraités , & qui a écrit des voyages qui ne sont pas dans le style de Tacite ; Meierotto , recteur d'un collège de Berlin , auteur de quelques bons livres élémentaires , & sur la fin de sa vie , Gleim , poète agréable.

Les Italiens qui étaient auprès du roi favorisaient les vues des Allemands , & on ne cessait de parler des progrès de la littérature allemande & de la décadence des lettres en France. *A force de répéter une chose* , disait Voltaire , *fût-elle fausse , on parvient à la faire croire*. Frédéric crut donc , ou feignit de croire , que les Français n'écrivaient plus que des fadaïses , & qu'il n'y avait plus que les Allemands & les Anglais qui eussent le sens commun. C'est dans ce tems-là qu'il écrivit à d'Alembert : *Si je pouvais rajouter , je ferais divorce avec les Français* ,

pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands. Toutes les choses étaient préparées, lorsqu'un Italien que les favoris du roi avaient fait venir à Berlin, pour être agrégé à l'académie, crut pouvoir frapper le dernier coup.

Cet homme, l'abbé Denina, connu par un ouvrage italien sur *les révolutions d'Italie*, que l'on dit être d'un savant prélat de ce pays, qui l'a fait publier sous le nom de l'abbé; cet homme, piqué contre les Français de ce que Voltaire l'avait autrefois traité de pédant dans *L'homme aux quarante écus* (a), de ce que les Français n'avaient pas parlé assez tôt de ses ouvrages & que sa réputation n'égalait pas celle de Raynal (33), exhala sa haine dans un discours qui serait vraiment injurieux contre cette nation, si

(a) Voyez dans *l'Homme aux quarante écus*, sous le titre d'un bon souper chez M. André. Il paraît, par ce passage, que M. Denina, qui devait être fort jeune encore, s'étoit avisé de critiquer l'Esprit des loix, & de laisser éclater beaucoup de haine & de préjugés contre la nation française. Il y a apparence que ce passage mordant de Voltaire aura rendu sa haine implacable, & il l'a bien fait voir dans sa brochure.

la partialité la plus outrée n'en avait évidemment inspiré toutes les lignes. L'article *Espagne* de la nouvelle Encyclopédie par ordre de matières, fut le prétexte de cette singulière production (a). M. Masson de Morvilliers, auteur de cet article, avait dit : *Que doit-on à l'Espagne ? Et depuis deux siècles, depuis quatre, depuis dix, qu'a-t-elle fait pour l'Europe ?* L'abbé Italien crut faire une réponse à cette question, dans un discours qu'il lut le 26 janvier 1786, dans une séance publique de l'académie (34). Le bon abbé prétend qu'on pourrait demander au contraire, *qu'a fait la France pour le genre humain depuis qu'elle existe ?* Et c'est à peu-près sur cette belle thèse que roule son éloquent discours. La manière dont il la prouve est encore plus ridicule que la thèse même. Il prétend que la France le cède beaucoup à l'Espagne dans la théolo-

(a) M. l'abbé dit, dans un avertissement : « Si quelque circonstance a pu concourir à me faire naître la pensée de traiter ce sujet, j'ose dire que c'est l'entretien d'un monarque philosophe qui m'a paru avoir la même idée de l'Espagne que celle que je m'en étais faite en composant mon ouvrage sur les vicissitudes de la littérature, &c. »

gie, parce que les Espagnols furent les inventeurs de la théologie scolastique ; il prétend que l'inquisition espagnole a contracté en Provence & en Languedoc la férociété qu'on lui reproche , & il compare les lettres de cachet aux *Auto-da-fé*. Il étale avec emphase les services que l'Espagne a rendus à l'univers , en établissant les ordres religieux ; & il se moque cruellement de la France , de ce qu'elle n'a fondé que les chartreux. Selon lui, l'Europe doit beaucoup à l'Espagne , parce que Ferdinand le catholique établit le système de milice permanente. Il insinue que Montesquieu s'est formé sur les ouvrages des révérends pères Suarez, Vasquez, &c. que sans les écrits d'un certain Espagnol, nommé *Couvarruvias* , les Français n'auraient jamais eu l'esprit des loix ; & il trouve plus d'érudition dans les actes des conciles d'Espagne que dans les ouvrages des immortels Pithous. Nous devons, dit-il, la médecine à l'Espagne ; car la médecine vient des Arabes , & les Arabes ont habité l'Espagne. Il oublie que les Espagnols nous ont apporté les maladies vénériennes , pour nous exciter à la reconnaissance de ce qu'ils ont les premiers découvert l'efficacité du mercure

dans cette maladie. Il dit que les Espagnols sont les restaurateurs de l'anatomie , & ne songe pas que sous le règne de Charles V l'université de Salamanque délibérait *si l'on pouvait disséquer des cadavres sans blesser sa conscience*, & que l'inquisition voulut faire brûler le Flamand Vesale , parce qu'il en avait disséqué. Qu'un savant ait fait un voyage en Espagne avant de publier un ouvrage ou de faire une découverte ; c'est une raison suffisante pour notre abbé, de croire que l'ouvrage ou la découverte ont été puisés chez les Espagnols. A l'entendre, Descartes a pris toutes ses idées chez les Espagnols ; c'est à eux que nous devons la musique , la peinture , l'architecture , la sculpture , la poésie , l'histoire , les romans & jusqu'au jeu de l'homme. Il prétend que les premiers Troubadours étaient Espagnols , parce qu'ils fleurirent en Provence ; que les Espagnols ont trois ou quatre bons poèmes épiques , & que les Français n'en ont pas un. Il assure que l'Art Poétique de Boileau n'est qu'un recueil rimé ; la Henriade , le Lutrin , &c. des ouvrages détestables , en comparaison de ces trois ou quatre poèmes espagnols qu'il ne nomme pas , & que personne

ne saurait deviner. Selon lui, les Français n'auraient jamais eu les *Horaces*, *Cinna*, *Rodogune*, *Polieucte*, *Iphigénie*, *Athalie*, *Zaïre*, *Mahomet*, le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Avare*, en un mot, pas même le *mariage de Figaro*, sans le *festin de Pierre*, *Jodelet* & *Don Japhet d'Arménie*.

Voilà une esquisse des paradoxes littéraires dont ce discours est rempli. L'abbé dit dans un avertissement, que Frédéric était du même avis ; & dans une épître dédicatoire à M. de Hertzberg, il annonce qu'il se propose *par là d'empêcher que les Français ne prétendent au droit exclusif d'influer sur les études, les ouvrages, les goûts de toutes les autres nations*.

Quelques personnes de mérite, telles que le duc de Brunswic, le comte de Mirabeau, & d'autres qui étaient à cette séance, ne purent retenir leur indignation ; & les sarcasmes roulaient dans toute la salle. On s'imagina bien qu'un discours de cette espèce n'est pas resté sans critique. Il a été livré au ridicule par les Allemands même, qui n'aiment pas la littérature française. L'abbé Denina, ne sachant que répondre à ses adversaires, leur dit des injures dans une bro-

chure intitulée : *Lettres critiques*, &c. Cet ouvrage, que ses amis voudraient bien qu'il n'eût pas fait, ferma la bouche à tous ses adversaires ; car aucun d'eux ne crut qu'il était décent d'y répondre ; & la plupart de ceux qui étaient nommés dans ces lettres, ou auxquels elles étaient adressées, s'empressèrent de les désavouer (a).

Denina était membre de l'académie de Berlin ; & l'abbé Raynal, qui passa près de deux ans à Berlin, & qui s'y serait fixé si le roi eût fait mine de le désirer dans son académie, ne fut point invité à rester (35) : tant il y avait de différence entre le Frédéric de 1750 & le Frédéric de 1784. Cette brochure d'un membre de l'académie de Berlin

(a) Nous n'oserions cependant assurer cela du comte d'Hertzberg, à qui les brochures de l'abbé sont dédiées ; ni de M. Dohm, juriste Allemand ; ni de M. le marquis de Lucchesini, Italien, favori de Frédéric sur la fin de sa vie, ni de quelques autres Italiens auxquels il a adressé de ces lettres ; mais nous pouvons l'assurer de M. le comte d'Esterno ; de M. le comte de Mirabeau, de M. de Launai, & de quelques autres qui ont témoigné leur mécontentement de voir leurs noms mêlés dans cette brochure.

ne fit pas honneur à cette société ; ceux d'entre les confrères de l'abbé qui avaient le plus de bon sens & de lumières , le blâmèrent hautement.

Tandis que les Italiens & quelques Allemands travaillaient à dégouter entièrement Frédéric de la littérature française , ce qu'il y avait encore de Français à l'académie crurent avoir trouvé une excellente occasion de renverser tous les argumens de leurs adversaires de la manière la plus victorieuse , & de parer le coup qu'on voulait lui porter.

L'académie avait proposé un prix sur l'universalité de la langue française , & parmi les mémoires envoyés, les membres Français en trouvèrent un qui leur parut un chef-d'œuvre d'érudition & de goût. Dans les circonstances où ils se trouvaient , ils ne purent cacher le plaisir de se voir enfin en état de venger leur nation des injures que l'on ne cessait de lancer contre elle , & de triompher de la cabale qui voulait anéantir sa littérature en Prusse. Ils parlèrent donc avec enthousiasme de ce mémoire. Leurs discours firent naître la curiosité , & la curiosité l'impatience. On ne pouvait attendre le jour où le mémoire devait être couronné & lu ; on

pria les académiciens d'en faire des lectures particulières ; ils se prêtèrent aux desirs de quelques personnes de distinction , & bientôt le mémoire fut connu de tous ceux qui se piquaient à Berlin de littérature française. Les esprits étaient animés par le desir de soutenir la littérature française , & ce mémoire était plein de ces tournures extraordinaires qui paraissent charmantes à bien des gens , parce qu'elles sont nouvelles , de ces bluettes à la mode formées par de jolies antithèses de mots , qui flattent à la première lecture , & dont on ne s'avise pas toujours de chercher le sens , sur tout lorsqu'on est prévenu par des gens que l'on croit bons juges. Enfin ce mémoire fut célébré par-tout comme un chef - d'œuvre admirable. On cherchait avec effort quel pouvait être l'homme extraordinaire qui l'avait pu produire , & les académiciens français disaient hautement que nul homme connu en France , pas même l'immortel Buffon , le meilleur écrivain que cette nation ait jamais eu , n'était capable de cet effort de génie.

Cependant les Allemands opposèrent à ce mémoire un mémoire allemand qu'ils prétendaient beaucoup meilleur que le français ;

& comme le roi ne lisait point d'allemand , on en fit un extrait pour lui être présenté. Les membres français ne savaient point l'allemand ; les membres allemands savaient le français : il était difficile d'en venir à un jugement unanime. On termina les contestations en convenant qu'on partagerait le prix. Enfin le jour de la distribution des prix arriva ; on ouvrit les billets , & celui du mémoire français offrit à l'assemblée impatientée le nom du comte de Rivarol.

Malheureusement le public ne jugea pas de ce mémoire , comme en avaient jugé les académiciens français de Berlin. Il fut critiqué à Paris , il le fut à Berlin , & on lui reprocha presque par-tout une affectation de phrases & d'expressions , qui n'offraient pas toujours un sens bien clair ; on trouva son plan mal conçu , & ses preuves insuffisantes & superficielles (36) : de sorte que loin de produire l'effet que s'en étaient promis les Français , il sembla propre , au contraire , à confirmer le roi dans les sentimens que les Allemands & les Italiens voulaient lui inspirer. Par malheur encore le comte de Rivarol , qui ne connaissait peut-être pas la situation de ses juges , ne ménagea point

la littérature italienne dans son mémoire ; l'abbé Denina en fut irrité ; & c'est peut-être ce qui acheva de le déterminer à faire le mémoire paradoxal dont nous avons parlé, qui est postérieur à ce jugement.

Tels sont les efforts qu'on fit pour dégoûter Frédéric des Français, auxquels il doit une partie de sa gloire. En effet, sans la langue française, sans les chefs-d'œuvres de cette nation, sans les leçons de Voltaire, sans le commerce intime & familier des gens de lettres français, sans les louanges qu'on lui a prodiguées dans les ouvrages français qui volent d'un pôle à l'autre, Frédéric n'aurait guère été connu dans le monde que comme un conquérant heureux, dont la plus grande partie de l'histoire aurait été écrite en traits de sang. Sa gloire littéraire, s'il en eût acquis une dans sa langue, aurait expiré tristement, comme celle de la plupart des Allemands de son tems, sur les bords de l'Oder ou du Rhin ; l'Europe ne le connaîtrait pas comme un poète agréable, comme un historien élégant, comme un philosophe aimable ; ou du moins ses ouvrages ne seraient pas lus comme ils le sont, dans tous les pays où il y a de la littérature

littérature & du goût. Voilà sûrement ce que Frédéric sentit dès qu'il forma le projet de se faire un nom ; voilà ce qui lui fit rechercher avec tant d'ardeur les hommes célèbres qui pouvaient graver son nom au temple de mémoire.

Frédéric eut tort sur la fin de ses jours ; de paraître dédaigner les productions littéraires d'une nation qui avait encore un Raynal, un Buffon, un Marmontel, un Delille, un Diderot, un Necker. Si ce fut faiblesse, il faut s'en prendre à son âge qui influait sur son jugement : si ce fut politique, comme quelques-uns l'ont prétendu, il se trompa ; la gloire n'avait pas besoin de contraste. Ceux qui ont conduit sa vieillesse à ce changement ont satisfait peut-être leur jalousie contre la nation française ; ils ont été séduits par les lueurs d'un patriotisme mal entendu : l'événement prouvera s'ils ont vraiment travaillé pour la gloire du souverain & de la patrie. Elisabeth, digne fille de Pierre I, crut que Voltaire était plus que tout autre propre à faire connaître dans l'univers tout le mérite du fondateur de la Russie ; & quoique cet illustre écrivain ne s'en soit peut-être pas acquitté au gré de

cette princesse , Catherine II se fit gloire d'être son amie , & fut flattée des éloges qu'il fit de ses grandes qualités.

Il paraît difficile sans doute de porter un jugement sur les ouvrages de Frédéric. Voltaire a débité qu'il les avait corrigés ; d'autres se sont vantés après sa mort , de lui avoir fourni les matériaux de son histoire : si on lui ôte les matériaux & le style , que lui restera-t-il ? Disons-le , des matériaux rassemblés par un étudiant d'université , ou les corrections d'un homme habile , ne suffisent point pour faire un bon ouvrage. A des extraits secs , décharnés & confus , il faut donner de la consistance , des couleurs , de l'ordre ; il faut dessiner un plan , en proportionner les parties , les étendre , leur donner des formes agréables , les lier , les rendre propres à former un tout. Voilà l'ouvrage de Frédéric. Quant au style , ce qui est mauvais ne se corrige point. Un bon ouvrage doit être fait d'un seul jet , & il n'y a que le génie qui puisse le faire ainsi : l'ouvrier peut , lorsqu'il sort du moule , y trouver quelques parties à polir , quelques légers défauts à corriger ; mais c'est à l'artiste que l'on doit le chef-d'œuvre. Si une statue n'a

point de graces , si elle n'a point de proportion , quel est le Phydias qui pourra la corriger , au point d'en faire un chef-d'œuvre ? Il faut la briser & en faire une autre. Et s'il n'y a que quelques défauts aux parties accessoi res , celui qui les corrige peut-il s'attribuer la gloire de l'ouvrage ? *Les mémoires de Brandebourg* tiendront toujours un rang distingué parmi les bons ouvrages historiques ; on aime à y voir un roi se dépouiller de sa qualité , pour se revêtir de celle d'historien , & parler de sa maison & de ses ancêtres avec une noblesse , une modestie , une sagesse , où l'on voit toujours le philosophe sans jamais appercevoir l'homme. *L'art de la guerre* est un poëme , où l'on trouve , je ne dis pas des vers , mais des tirades entières que Voltaire n'aurait pas désavouées , & qu'il n'aurait jamais pu , par ses corrections , porter au point de perfection où elles sont , si elles eussent été composées par un génie médiocre. Ces deux morceaux & son *Anti-Machiavel* auraient suffi pour immortaliser un Français , & ils sont l'ouvrage d'un Allemand & d'un Roi. Les éloges qu'il fit de quelques-uns de ses amis font honneur à son cœur ; & quoi qu'en puissent dire ses

détracteurs , ils ne pourront nous empêcher de les regarder comme des hommages publics rendus par un roi à l'amitié & à la reconnoissance ; & c'est beaucoup que cela. Quelques-unes de ces épîtres familières ne dépareraient point les œuvres de la Fare & de Chaulieu ; & il a écrit à la comtesse de Camas , à d'Alembert , & à plusieurs autres , des lettres où l'on trouve autant de naïveté , de facilité & de graces que dans plusieurs de celles de madame de Sévigné , sans y trouver ces détails fades & ennuyans , qui rebutent si souvent dans cette dernière. Et quel est le Français qui écrit comme lui sur l'art militaire ? La plaisanterie est le seul genre où Frédéric n'ait pas toujours réussi. Ce genre , le plus difficile de tous peut-être , & que la nature semble avoir particulièrement affecté aux Français , ne peut , je crois , jamais être bien saisi dans une langue étrangère. Il n'en est point qui exige une connoissance plus parfaite des tours , des expressions , des allusions , des métaphores , & l'habitude de ce *je ne fais quoi* , qui échappe presque toujours à des étrangers , quelqu'étude qu'ils aient pu faire d'une langue. Son conte intitulé le *Miracle manqué* ,

n'a pas assurément la naïveté & les graces de la Fontaine. En 1753, il voulut plaisanter le public & les gazetiers par trois lettres en prose qu'on ne lit pas sans plaisir, parce qu'il est plus aisé de plaisanter en prose qu'en vers. C'est au sujet de ces lettres que Voltaire écrivit dans un moment d'humeur :

Second Julien, grand Frédéric,

Vous, fait pour éclairer & gouverner le monde,

Vous écrivez donc au public ;

Prenez garde qu'il ne réponde.

En effet, il était singulier que Frédéric, après avoir fait ces lettres & un poëme héroï comique sur la Pologne, dont quelques gens de lettres ont vu des morceaux piquans, & qu'on doit trouver dans ses œuvres posthumes, si on ne les supprime pas ; il est singulier, dis-je, que Frédéric ait fait, au sujet de la brochure de Voltaire contre Mau-pertuis, le ridicule éclat dont nous avons parlé (37). Personne n'aimait plus que lui à faire des satires, & Voltaire lui-même n'a pas été épargné. On sait que cet homme célèbre avait osé faire une déclaration d'amour à une sœur du roi dans le joli madrigal que voici :

Souvent un air de vérité

Se mêle au plus grossier mensonge :

F 3

Cette nuit , dans l'erreur d'un songe ,
 Au rang des rois j'étais monté.
 Je vous aimais alors , & j'osais vous le dire.
 Les dieux à mon réveil , ne m'ont pas tout ôté ;
 Je n'ai perdu que mon empire.

Frédéric fit la réponse suivante au nom
 de la princesse :

On remarque pour l'ordinaire ,
 Qu'un songe est analogue à notre caractère ;
 Un héros peut rêver qu'il a passé le Rhin ,
 Un marchand qu'il a fait fortune ,
 Un chien qu'il aboie à la lune.
 Mais que Voltaire en Prusse , à l'aide d'un men-
 songe ,
 S' imagine être roi , pour faire le faquin ?
 Ma foi , c'est abuser du songe.

Il fit sur Candide d'autres vers que nous
 rapporterons aussi , parce qu'ils sont peu
 connus.

Candide est un petit vaurien ,
 Qui n'a ni pudeur ni cervelle ;
 A ces traits on le connaît bien
 Frère cadet de la pucelle.
 Leur vieux papa pour rajeunir
 Donnerait une belle somme ;
 Sa jeunesse va revenir ,
 Il fait des œuvres de jeune homme.
 Tout n'est pas bien : lisez l'écrit ,

La preuve en est à chaque page ;
Vous verrez même en cet ouvrage
Que tous est mal, comme il le dit.

On connaît pareillement les vers satiriques qu'il fit contre la nation française & Louis XV, qui la gouvernait alors. Ils ont été imprimés dans les mémoires pour servir à la vie de Voltaire ; & nous nous dispenserons de les rapporter, ainsi que la réponse plus mordante encore que lui fit faire le duc de Choiseul.

On a reproché à Frédéric de mettre quelquefois les bons poètes à contribution, & de copier sans façon des hémistiches de Boileau, de Rousseau, de Voltaire & de quelques autres. Il faut avouer qu'on ne saurait tout-à-fait le disculper de ce reproche. On a publié après sa mort une pièce de vers qu'il avait composée depuis quelques années seulement. Elle annonce le couchant du poète, & fait oublier l'élève de Voltaire (38). Ces vers n'ont sûrement été corrigés par personne ; car aucun de ceux qui étaient autour de lui dans ce tems là, n'étaient capables de corriger des vers français. S'ils n'eussent pas été composés dans un âge si avancé, ils pourraient nous faire juger de

son vrai talent poétique. Il y a apparence qu'on en trouvera plusieurs dans ses œuvres posthumes, où le poète paraîtra vraiment tel qu'il était.

Nous aurions encore beaucoup de choses à dire sur sa vie privée ; nous pourrions parler de sa mémoire prodigieuse, de son amour pour la solitude, pour les jardins, de son goût pour les fruits, de son attachement pour les animaux qui sont le symbole de la fidélité, de sa familiarité avec ceux qu'il voyait ordinairement & avec ses domestiques : mais nous avons rejeté à la fin de ce volume un grand nombre d'anecdotes qui suppléeront à ce que nous ne disons pas ici ; ces faits peignent mieux que les raisonnemens. Passons aux détails de sa maladie & de sa mort.

Depuis quelques années le roi était fort infirme ; la goutte le tourmentait, il avait de fréquentes indigestions, & ses forces diminuaient de jour en jour. Cependant jusqu'en 1786 où il mourut, jamais ces infirmités ne l'avaient empêché de faire les revues comme à son ordinaire, & de parcourir les différentes provinces de ses états. On l'a vu faire une revue avec un abcès qu'il portait sur la selle & qui approchait de sa ma-

turité , & courir au galop dans tous les rangs , comme s'il n'eût senti aucune douleur. Il en fit une en Silésie au mois d'août 1785 , par un tems très-mauvais ; une pluie continuelle qu'il reçut le 24 sur le corps pendant quatre ou cinq heures , sans vouloir même se couvrir d'un manteau , ne l'empêcha pas de continuer , & quand il en revint il était tout trempé jusqu'à la chemise , on versa l'eau de ses bottes comme d'un vase. Ce voyage fit beaucoup de tort à sa santé. A son retour à Potzdam la fièvre le prit , & pour la première fois il manqua d'assister aux manœuvres de Potzdam. Il chargea le général de Rohdich de faire la revue des régimens étrangers , & le prince-royal , actuellement régnant , de commander les manœuvres : mais sa maladie ne l'empêcha pas d'en faire lui-même la disposition pour les trois jours qu'elles durent ; & il donna toujours le mot en présence de ses généraux & des étrangers de distinction qui se trouvaient à Potzdam.

Vers la fin de l'automne , la fièvre le quitta ; elle fut remplacée par une toux violente , & la goutte qui l'attaquait ordinairement dans cette saison , ne parut point cette année. La

toix augmentait toujours & l'empêchait de dormir. Cet état qui l'affaiblit beaucoup , n'influa point sur son activité dans les affaires ; il ne discontinua pas un seul jour de lire toutes les dépêches de ses ministres étrangers , les rapports des différens chefs de ses départemens & la quantité immense de lettres & requêtes des particuliers qu'il recevait continuellement. Tous les matins à 4 ou 5 heures , il faisait entrer , à son ordinaire , les trois secrétaires du cabinet l'un après l'autre , & leur dictait les réponses à tous ces papiers , depuis la dépêche la plus importante jusqu'à la lettre la plus inconsiderée & la demande la plus futile du dernier de ses sujets. Ce travail durait ordinairement jusqu'à 7 ou 8 heures. C'est dans ce tems qu'un de ses secrétaires du cabinet tomba un matin mort à ses pieds en lui présentant un papier : Frédéric , qui se sentait si près de la tombe , ne parut point affecté de cet accident ; il dit froidement : *Qu'on ôte le corps* , fit venir un autre secrétaire , & continua son travail. Après ce travail , entrait le général Rohdich , commandant de Potzdam , puis ses aides de camp ; & il leur donnait ses ordres pour la garnison. Ce n'est qu'après avoir

expédié ainsi toutes les affaires qu'il voyait un chirurgien, & quelquefois un médecin, pour les consulter sur sa maladie. Vers les 11 heures, il faisait appeler quelques-unes des personnes qu'il avait toujours à Portzdam, ou qu'il faisait venir de Berlin pour lui tenir compagnie, & il s'entretenait avec elles jusqu'à midi. Il dînait seul, & signait après toutes les lettres ou autres réponses qu'il avait dictées le matin. A 5 heures, il faisait rappeler quelques personnes de sa société, & s'entretenait avec elles jusqu'à 8 heures. Il se retirait ensuite, & passait le reste de la soirée à se faire lire quelques auteurs anciens ; & quelquefois aussi, lorsque les lettres qu'il recevait étaient en trop grande quantité, il en lisait quelques-unes avant de se mettre au lit. Telles furent ses occupations jusqu'à la veille de sa mort.

Depuis plusieurs années il suait beaucoup la nuit, & il regardait cette sueur comme une des choses qui contribuait le plus à conserver sa santé. Au mois de décembre, cette sueur commença à diminuer sensiblement, & cessa même tout-à-fait. Le roi, qui se piquait de connaître son tempérament, & qui mesurait sa santé sur la quan-

tité de sueur qu'il rendait pendant la nuit ; commença à douter de sa guérison. Il y a déjà plus de dix ans que Muzel , son médecin , avait dit que dès qu'elle s'arrêterait , le roi serait dans le plus grand danger. Aussi Frédéric s'écriait souvent : *Si ma sueur pouvait revenir !* Tout l'art des médecins ne put la rappeler ; ce qui le confirma de plus en plus dans la mauvaise opinion qu'il avait conçue depuis long-tems de leur science.

Il survint une oppression qui alla toujours en augmentant , & il ne se rendit point à Berlin pendant le carnaval , comme il l'avait toujours fait. Cet état dura tout l'hiver , & on croyait que le printems contribuerait plus que tous les remèdes à lui rendre la santé. Il comprait lui-même sur ce changement , & attendait la belle saison. Aux premiers beaux jours du mois d'avril , il se faisait mettre un fauteuil sur l'escalier (*l'escalier verd*) , & y passait une partie de l'après-midi au soleil. Lorsque le tems fut entièrement au beau , il prit la résolution de se faire transporter à Sans-Souci. Le 15 de ce mois , à 6 heures du matin , il monta en voiture , fit une promenade de quelques lieues , & se rendit le soir

à Sans-Souci. Ce petit voyage lui fit du bien ; il se trouva beaucoup mieux.

Cet état ne fut pas de longue durée ; l'oppression augmenta , les forces diminuèrent tous les jours , & il ne parlait plus qu'avec beaucoup de peine. Il ne put assister aux revues ordinaires du 17 au 18 mai , cependant il espérait encore pouvoir aller faire celles de Silésie. Plusieurs fois il essaya de monter à cheval pour aller à la parade de Porzdam ; mais il sentait que les forces lui manquaient , & il retournait après avoir fait quelques pas. Il avança cependant une fois jusqu'au château-neuf de Porzdam , pour voir les vignes qu'il y avait fait planter l'année précédente. Une autre fois il vint jusqu'à la porte de la ville ; mais la poussière qui s'élevait du chemin & des bâtimens que l'on construisait , l'incommoda au point qu'il prit le parti de tourner bride. Pour éviter ce dernier inconvénient , il ordonnait que l'on jettât deux fois par jour de l'eau dans toutes les rues de Porzdam. Cependant le tems se refroidit & son état empira.

Dans ces circonstances , le roi ne se ménageait point assez sur la nourriture ; il aimait les fruits & la pâtisserie , & en mangeait

souvent. Un jour qu'il se trouvait un peu mieux, il voulut manger un ragoût italien nommé *pollenta*, fait avec de la farine de bled de Turquie, du parmesan & de l'huile. Un tel ragoût pouvait incommoder un homme en bonne santé; le roi s'en trouva très-mal; il lui prit une colique violente qui pensa lui coûter la vie.

Enfin, il fut attaqué de l'hydropisie. Bientôt il ne lui fut plus possible de se coucher sur un lit. Il restait jour & nuit dans un fauteuil à ressorts que l'on tournait à sa volonté. Peu à peu ses jambes s'enflèrent & se roidirent au point qu'il ne pouvait plus les remuer. L'enflure monta toujours. L'appétit était bon, mais le sommeil très-irrégulier. Quelquefois il s'endormait en mangeant & en buvant. Un jour ayant appelé son coureur pour lui demander un verre d'eau, celui ci le souleva de son bras gauche pour le mettre dans une attitude propre à lui porter le verre à la bouche; mais au moment où ses lèvres en approchaient, le roi s'endormit; & le coureur, qui n'osait pas le reposer sur son fauteuil, le soutint ainsi pendant deux heures. A la fin il s'éveilla & demanda s'il avait bien dormi un quart-d'heure.

Environ un mois avant sa mort , l'enflure de ses pieds lui causa une douleur violente. Il demanda un chirurgien , & lui ordonna de faire des incisions dans la peau des jambes , croyant par-là diminuer la douleur. Le chirurgien refusa , parce qu'il croyait que cette opération hâterait la mort du roi. La nature seconda les desirs du malade , la jambe droite s'ouvrit , & il en sortit une grande quantité de matières. Cet évènement fit plaisir au roi , & donna quelques espérances à ceux qui s'intéressaient à sa santé. Les médecins ne furent pas du même avis , & ils jugèrent dès-lors qu'il n'y avait plus de ressource. En effet , la faiblesse devenait extrême , & le malade , qui avait eu jusques-là un très-grand appétit , le perdit entièrement.

Il resta pendant trois semaines dans cet état ; pendant lesquelles il eut l'œil à ses affaires , & s'occupa comme s'il eût joui d'une santé parfaite. Quelques jours avant sa mort , il dicta à ses aides-de-camp le plan des manœuvres qu'ils devaient faire exécuter aux revues de Silésie ; & il y entra dans tous les détails des mouvemens & des lieux. Il s'occupait encore avec le général d'Anhalt , de nouveaux arrangemens militaires , de la

levée de quelques bataillons francs , & de plusieurs autres choses de cette espèce. Il dictait à son ministre Hertzberg ses volontés pour les affaires du dehors ; il arrangeait avec les ministres de Hoym , de Werder , & le conseiller privé Schurtz de Poméranie , de nouveaux projets de défrichement , d'améliorations & de fabriques ; il songeait à faire bâtir un grand nombre de nouveaux villages & attendait 300 moutons d'Espagne , qu'il faisait venir pour améliorer les races des moutons de ses états. Quelques jours avant sa mort , ces moutons devaient passer à Potzdam ; il les attendait avec impatience , & avait ordonné qu'on lui en amenât quelques-uns à Sans-Souci , *pour s'en faire rendre visite* , comme il disait. Le 15 du mois d'août , veille de sa mort , il donna encore des ordres pour faire exercer la garnison de Potzdam hors de la ville.

Le 16 , la faiblesse était si grande qu'il ne put se livrer à ses occupations ordinaires. Dès le matin , il commença à râler fortieusement , & on s'attendait à chaque instant à lui voir rendre le dernier soupir : il était dans cet état lorsque ses trois secrétaires du cabinet se présentèrent pour le

travail de l'expédition. En les voyant, l'habitude de ses devoirs & le desir de les remplir sembla lui faire recueillir tout ce qui lui restait de forces, & il leur fit signe d'attendre, comme s'il eût voulu les faire appeler bientôt. Cet effort fut le dernier ; il perdit connaissance quelque tems après. A dix heures, le général de Rohdich vint pour chercher le mot ; le roi était encore dans cet état, & il y resta jusqu'au soir. Vers ce tems, Engel, chirurgien-major du premier bataillon des gardes, toucha les jambes du malade ; elles étaient froides jusqu'aux genoux. Pendant cette opération, il poussa un soupir, & porta le doigt à la bouche. Ceux, qui étaient accoutumés à le servir, comprirent qu'il voulait de l'eau de fenouil dont il avait coutume de faire usage quand il se trouvait faible. On lui en présenta ; il avança en tremblant ses deux mains & prit le verre. Engel s'étant retiré derrière le roi, vers la porte de l'antichambre, le malade dit d'une voix entrecoupée, *qu'est-ce qu'Engel pense de mes jambes ?* On lui répondit qu'il les avait trouvées comme auparavant. A cette réponse, le roi secoua la tête, comme pour dire qu'il n'irait pas

loin ; & en même tems il murmura quelques mots que l'on ne put comprendre. Quelques momens après il demanda *quelle heure il était* ; quand on lui eut répondu qu'il était 9 heures , il dit : *eh bien , je vais me reposer*. Sa voix & sa respiration s'affaiblirent peu à peu , comme il arrive ordinairement dans le marasme froid ou *senium Philippi* ; & le jeudi 17 août , à 2 heures 19 minutes du matin , sa tête tomba sur l'estomac du sieur Strizky , son laquais ; il rendit ainsi le dernier soupir , sans aucune convulsion ni autre signe de douleur.

Lorsque ce grand prince mourut , il n'y avait auprès de lui que deux hofards de sa chambre , Neumann & Schœning , & quelques laquais. Dans l'antichambre étaient le baron de Hertzberg , ministre du cabinet (39) , le lieutenant-général de Gœrtz , le comte de Schwérin , grand écuyer. Pendant toute sa maladie , jamais aucun médecin ne veilla auprès de lui ; deux laquais seulement passaient la nuit dans sa chambre. Il les traitait avec la plus grande douceur , craignait de les fatiguer ; & jamais il ne lui échappa le moindre mot d'humeur ou d'impatience. Lorsque son oppression était

trop forte , il appelait celui qui veillait auprès de lui , à voix basse , de peur de réveiller ceux qui dormaient dans la chambre voisine , & le priait de lui lever un peu la tête.

Frédéric mourut dans les sentimens de religion qu'il avait professés pendant toute sa vie ; il resta fidèle à ses principes jusqu'à son dernier soupir , & ne fit appercevoir aucun mouvement de crainte ou d'inquiétude. Quelques jours avant sa mort , il reçut une lettre allemande fort singulière , dont voici la traduction :

» SIRE !

» Plein de tremblement & de crainte pour l'Être suprême , je ne puis m'empêcher de présenter humblement à Votre Majesté le plus grand & le plus nécessaire des trésors , qui peut seul vous rendre heureux : ce trésor , c'est la foi qui vient de Dieu. Le plus sage lui-même ne saurait se la donner , Dieu seul le peut. Mais le grand esprit de Votre Majesté sentira bien que s'il s'agissait d'avoir une chose de cette importance , & qu'elle pût conduire avec certi-

tude à la vie éternelle, il serait nécessaire de la demander à Dieu par la prière, les bonnes œuvres & la méditation de la parole de Dieu. Oh ! cette certitude, Dieu le père des miséricordes la donnera à Votre Majesté, si elle veut reconnaître la médiation de son fils Jésus-Christ, cette médiation d'amour & de charité ; & si elle veut adopter les sentimens qu'elle inspire, & desirer sincèrement d'avoir son saint esprit pour guide. Une éternité entière ! la chose mérite bien qu'on y pense. On l'obtient de la grace de Dieu en s'humiliant comme les petits. Si vous ne vous convertissez, dit Jésus, & ne devenez semblables à des petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Alors, quelle lumière céleste Votre Majesté ne verrait-elle pas briller dans les paroles de Jésus & de ses apôtres, & dans l'avenir qui l'attend ! La chose serait-elle donc si difficile ! Mais à Dieu tout est possible. *Jésus ayez pitié de nous !* Je suis avec le plus profond respect & une charité chrétienne, &c.

Le chrétien simple & fidèle, O. F. »

Lorsque Frédéric eut lu cette lettre , il la rendit , en disant , *qu'on réponde poliment à ces gens , leur intention est bonne.*

Telle fut la fin de ce grand roi dont la vie eut tant d'influence sur ses états , sur l'Allemagne , sur l'Europe entière.

Frédéric aimait à'être le maître en tout , & ne pouvait souffrir qu'on lui résistât ; delà le gouvernement militaire qu'il travailla à établir dans ses états , depuis le commencement de son règne. Son père avait jetté les fondemens de ce gouvernement : Frédéric l'établit sur une base solide , sur une armée immense pour ses états , dont la présence semblait être pour le peuple une menace continuelle ; sur la médiocrité dans laquelle il sut tenir tous les ordres de ses sujets , & le soin qu'il eut que tout leur bien être dépendît de lui. Les impôts étaient très-considérables. Une partie de l'argent qu'ils rapportaient entraît dans le trésor du roi , pour n'en ressortir jamais , & était par conséquent perdue pour la circulation & le commerce : mais le roi répandait une quantité de pensions & d'autres bienfaits sur de vieux soldats , sur des pauvres , sur des gens de lettres , sur des artistes ; il

réparait toutes les pertes causées par des malheurs ; il faisait bâtir des maisons aux particuliers, & s'attachait par-là la partie la plus laborieuse & la plus nombreuse du peuple ; il élevait gratis les fils des nobles dans son école des cadets ou son école militaire. La noblesse, qui était pauvre, & que les impôts empêchaient de devenir jamais fort riche, n'avait d'autre parti que le métier des armes ; & les gentilshommes végétaient paisiblement pendant dix à quinze ans dans le grade de lieutenant, qui leur rapportait 27 à 28 livres par mois, pour attendre ce qu'ils appellaient leur fortune, c'est-à-dire, une compagnie qui leur valait dix à douze mille francs, en tems de paix.

Frédéric, en ôtant d'une main à ses sujets, versait de l'autre sur eux une partie de ce qu'il en avait tiré, & renouvelait ainsi la source où il devait puiser encore. Par là, il voilait la grandeur des impôts, se donnait une réputation de bienfaisance, & la sage distribution de ces bienfaits lui préparait des bénédictions & l'amour de toutes les provinces de ses états, & de tout son peuple. Tout ce qui respirait en Prusse dépendait pour ainsi dire immédiatement

de lui : le gentilhomme , par sa subsistance qu'il tirait de l'armée , & la fortune qu'il en espérait ; par les secours qu'il attendait du prince pour ses terres dans des tems de disette ou de calamités : le paysan , par l'obligation de porter les armes , dont l'habitude lui avait dérobé la rigueur ; par les ressources qu'il attendait dans ses malheurs ; par la protection que le roi lui accordait contre les seigneurs , les ministres & les tribunaux , qu'il se plaisait à abaisser dans ces occasions : le soldat , qui ne recevait qu'une paie modique & qui était traité rudement , trouvait cependant dans la liberté d'exercer toute sorte de profession , de métier & de commerce , mille motifs d'aimer le roi & de lui être attaché : le peuple trouvait sans cesse de nouvelles ressources dans les fabriques nouvelles que Frédéric établissait & soutenait par ses bienfaits , dans les édifices qu'il faisait construire ; si Frédéric était obligé de lui faire une plaie , il savait lui fermer la bouche par quelques avantages & étouffer ses plaintes.

Cette soif d'être le maître en tout contribuait beaucoup à le faire entrer lui-même dans

tous les détails de l'administration. Il craignait de dépendre d'un ministre ; & ses ministres furent souvent des gens médiocres , dont il ne fit que ses commis. Persuadé que la routine des affaires suffisait pour les former , il ne les changeait guère que lorsqu'il s'y croyait obligé. On l'a vu choisir des gens qui lui avouèrent qu'ils n'avaient aucun talent pour la place à laquelle on les destinait ; *il suffit de savoir obéir* , leur répondait-il ; & ce mot peint parfaitement bien ses rapports avec eux. L'usage de lire toutes les lettres de ses sujets devait lui causer une peine & un dégoût infini ; mais par-là il s'instruisait de tout ce qui se passait , il contenait tous ses ministres & autres gens en place dans une crainte plus forte que celle qu'inspire le despotisme aveugle qui fait sauter les têtes par pur caprice ; il se ménageait mille occasions de les punir par humeur , en paraissant ne les punir que par justice. Aucun homme en place n'osait faire la moindre démarche , dire le moindre mot , sans la permission , sans le consentement , sans l'ordre du roi. Lorsqu'on jugeait une cause dans un tribunal , on songeait que le roi pourrait être instruit du jugement ; & cette

cette idée faisait trembler & influait sur la sentence. Lorsqu'un ministre parlait trop haut à un paysan , le paysan mettait son chapeau sur sa tête & disait fièrement , *je vais le dire au roi ;* & cette liberté , de tout dire au roi , semblait alléger le fardeau que l'on portait pour le roi.

Afin d'entretenir la crainte dans tous les tribunaux & les collèges , Frédéric cassait de tems en tems des gens en place , sans examen , sans donner raison de sa conduite , sans qu'il y eût aucune apparence de faute. Dans l'affaire du meunier Arnold il cassa le chancelier Fürst sans forme de procès ; le baron de Borck , homme plein de mérite , qui était à la tête du département du commerce , reçut un beau matin son congé , sans qu'on ait pu savoir la cause de cette disgrâce. En 1785 , le roi se trouvant à Magdebourg , demanda au président de la chambre quelques détails relatifs à l'agriculture. Un certain Putkammer , qui était présent , prit la parole , & parla avec beaucoup d'effronterie de ce qu'il savait & de ce qu'il ne savait pas. Le roi , charmé de ce babil , cassa le président , qui était un honnête vieillard , chargé d'une grande fa-

mille , & mit à sa place ce Putkammer , bâtard du général de ce nom , & qui avait été laquais du chancelier Jarriges. On pourrait citer plusieurs autres traits de cette espèce. Frédéric savait bien que cette conduite devait le faire accuser de despotisme ; mais il avait l'art de couvrir tout cela. Quand il avait cassé un homme de cette manière , l'affaire s'éteignait bientôt dans la province , & on n'osait guère la critiquer dans les papiers publics. Pour détruire l'impression que cela pouvait faire , Frédéric saisissait ordinairement la première occasion favorable de faire parade de modération & de justice. C'est ainsi qu'après avoir cassé le chancelier Fürst & envoyé sur le champ à la forteresse les autres conseillers compliqués dans cette affaire , il fit seulement arrêter dans sa maison , Gœrn , son ministre d'état , accusé d'avoir détourné les deniers de son département ; & voulut qu'on observât rigoureusement toutes les formes avant que de l'envoyer à Spandau. Cette conduite fut louée dans toutes les gazettes ; & c'est d'après les gazettes que plusieurs écrivent l'histoire.

C'est ainsi que Frédéric tenait dans une

crainte continuelle tous les gens qui étaient à son service ; c'est ainsi qu'il les humiliait à propos les uns par les autres , & qu'il restait seul maître. Il arrivait de là que le peuple jouissait , à certains égards , d'une liberté inconnue dans plusieurs autres états dont la constitution est moins despotique. Dans des pays où on parle encore de liberté , il faut craindre les ministres , les commis , les valets , les maîtresses & leurs femmes-de chambre. A Berlin , le peuple ne craignait que le roi , & il regardait les ministres comme ses gens d'affaire. Le plus honteux des esclavages , c'est celui où l'on a des esclaves pour maîtres. Si cette conduite satisfaisait la passion du roi , & favorisait une espèce de liberté , inconnue ailleurs , elle avait d'un autre côté des inconvéniens inévitables. Les gens en place , la plupart sans fortune , craignant continuellement d'être renvoyés ignominieusement , quelque fût leur attachement à leur devoir , quelque fût leur âge & leurs années de service ; les gens en place , dis-je , n'avaient qu'un but , c'était de s'enrichir , ou du moins d'amasser de quoi vivre en cas d'accident ; ils prenaient toutes sortes de moyens pour parvenir à ce but ;

& il en est tant qui échappent aux yeux du prince le plus vigilant ! D'ailleurs , les appointemens de la plupart d'entr'eux n'étaient pas suffisans pour les nourrir , & la nécessité les obligeait à bien des choses. De cette manière , il y avait toujours une espèce de guerre entre ces gens & le peuple ; non une guerre ouverte , comme dans les pays où ils sont despotes & les peuples leurs esclaves , mais guerre de ruse & de friponnerie , comme à Sparte , où il était permis de voler , pourvu que le vol restât caché. Ce mal en produisait d'autres plus pernicious encore ; il corrompait les corps des tribunaux & des collèges , avilissait les membres (40) , & préparait des désordres irréparables , pour des tems où la Prusse ne serait plus gouvernée par un souverain aussi philosophe que Frédéric. Heureusement Frédéric-Guillaume II a senti ce vice fondamental , & il a travaillé à le déraciner en donnant plus de considération & d'aisance aux officiers de justice. Puissent ses nobles intentions avoir des suites heureuses !

Cette conduite de Frédéric mettait entre tous les habitans de Berlin une égalité civile qui rendait le commerce de la vie très-agréa-

ble. On ne trouvait point dans cette ville cette morgue des places qui est si ridicule aux yeux de l'homme de bon sens. Les ministres , qui sentaient dans le fond le peu de pouvoir dont ils jouissaient , tâchaient d'augmenter leur considération , en se rendant affables & populaires ; & s'il s'en trouvait quelques-uns qui se donnassent des airs d'importance , le ridicule , & quelquefois le mépris les rendaient bien-tôt plus raisonnables. Les femmes , qui ne gouvernaient point , n'affectaient pas ce ton d'empire & de dédain qui enlaidit la beauté la plus parfaite. Elles cherchaient à plaire & ne se mélaient ni d'intriguer , ni de commander. Le ton militaire régnait jusque dans l'amour ; & la facilité de rejeter une épouse aigre , coupable ou acariâtre , les rendait douces , affables , complaisantes. Enfin il n'y a peut-être pas de pays au monde où les femmes soient plus propres à faire le bonheur d'un honnête homme. Tout ce qu'on a dit du dérèglement des femmes de Berlin ne doit s'entendre , comme dans presque toutes les grandes villes , que de la première & de la dernière classe , & avec beaucoup d'exceptions. Il y a des mœurs

à Berlin autant & plus que dans toute autre grande ville ; la bonne bourgeoisie offre rarement des scènes de scandale , & elles sont rares dans la colonie française , qui est composée de plus de dix mille âmes. Il y a apparence que la publicité , que l'on permettrait aux filles de mauvaise vie , a induit bien des étrangers en erreur à cet égard ; mais c'est cette publicité même qui était la sauve-garde des mœurs des honnêtes femmes. Un officier , qui avait la permission d'entretenir une ou plusieurs maîtresses , pourvu qu'il ne demeurât pas avec elles , & qui d'ailleurs était obligé d'employer plusieurs heures de la journée à ses devoirs militaires , n'avait guère envie d'aller filer le parfait amour dans les maisons particulières ; & le conseiller , qui allait gravement en plein jour dans une maison de nymphes , aimait mieux jouir de ces plaisirs faciles , que de perdre un tems indispensable à ses devoirs dans des assiduités gênantes & souvent dangereuses. En général , on ne file point l'amour à Berlin ; les filles & femmes d'un certain état fournissent tant de moyens divers , agréables & peu coûteux de satisfaire cette passion , que l'on

ferait vraiment dupe de se charger d'un figisbéat que les mœurs du pays ont rendu ridicule, & qui ne peut dédommager que bien faiblement des peines qu'il coûte & des gênes qu'il impose. Aussi ne trouve-t-on point à Berlin ces différences inventées dans les autres villes, pour colorer des déréglemens réels; il n'y a que deux classes, les honnêtes femmes & les prostituées : mais ces dernières n'y sont pas si méprisées que par-tout ailleurs; la noblesse ne rougit point de se trouver avec elles au spectacle dans le même rang de loges; & le gouvernement les protégeait ouvertement (a).

Frédéric s'entretenait familièrement avec des hommes de tous les états, & admettait

(a) Le roi protégeait ouvertement ces maisons publiques, & rejetait presque toujours les plaintes qu'on lui faisait contre elles. Formey, secrétaire perpétuel de l'académie, avait, vis-à-vis de sa maison, un de ces lieux de débauche. Il écrivit au roi pour le prier de le faire transporter ailleurs, disant pour exemple que c'était un spectacle indécent & dangereux pour ses filles. Frédéric lui répondit : « Mon cher Formey, à votre âge & au mien, on ne peut plus rien faire; laissons faire ceux qui peuvent ».

des gens de lettres à sa table sans s'informer de leur naissance. La noblesse du Brandebourg a imité cet usage ; elle a déposé cette fierté & cet orgueil qui la rendait inabordable , comme celle de tant d'autres contrées d'Allemagne ; elle a oublié ses quartiers , elle s'est rapprochée des gens de mérite ; ne pouvant en faire ses protégés , elle en a fait ses amis ; elle les a admis à sa familiarité & à ses plaisirs : & elle y a gagné de l'instruction , de l'esprit , du goût , des connaissances , de l'amabilité. On peut dire que la noblesse du Brandebourg est la plus aimable & la plus affable de l'Allemagne. La reine douairière , le prince Henri , le prince Ferdinand , le prince Frédéric de Brunswic , & la plupart des ministres & seigneurs de la cour , admettent à leur table des gens de lettres & d'autres gens de mérite , non comme des protégés dont ils veulent faire ostentation , mais comme des convives agréables & utiles dont ils savent apprécier la société & les lumières. L'abbé Raynal a passé plusieurs mois chez les princes du sang , & les princesses elles-mêmes ont accepté des déjeûners dans sa chambre. C'est ainsi que le goût des sciences & des

arts a passé dans la première classe de la société, d'où il s'est bientôt répandu dans celles qui se font gloire de l'imiter.

L'amour de Frédéric pour l'étude, & ses principes sur la tolérance ont étendu les lumières dans ses états. L'habitude d'être contraint dans quelque objet accoutume l'esprit à se retenir dans des bornes étroites, & à rester attaché à ses anciennes opinions, sans examiner si elles sont utiles ou nuisibles, raisonnables ou fanatiques; & c'est un des plus grands obstacles aux progrès des lumières. Les changemens, que fit à cet égard Frédéric au commencement de son règne, levèrent puissamment ces obstacles. Il donna à ses sujets la liberté de penser, de parler, de lire & d'écrire tout ce qu'ils voudraient: & les esprits osèrent essayer leurs forces, & on comença à lever le bandeau de la superstition.

Quand on parle des progrès des lumières dans un pays, on demande si les habitants ont des idées plus justes, plus claires, plus développées, de plusieurs objets importans pour la vie, & si ces idées sont répandues dans un plus grand nombre d'individus qu'auparavant, à proportion de la popula-

tion. Des lumières de cette espèce ne sont pas ce qu'on appelle érudition proprement dite ; il y a des érudits & des savans qui ne sont point éclairés , & dont la science est en pure perte pour la société. La science occupe plus la mémoire que l'esprit , & telle qu'elle s'apprend dans les universités d'Allemagne , elle ne consiste guère que dans une certaine quantité d'idées , soumises à certaines formes. Elle remplit la tête de notions spéculatives , mais elle forme peu le jugement ; elle rend paresseux & inhabile aux affaires de la vie civile. Les universités , qui furent établies dans des tems où la barbarie régnait encore , conservent toujours en Allemagne des traces de leur origine ; elles ont à peu près la même constitution que les communautés des métiers ; on y trouve des apprentifs sous le nom d'écoliers , des compagnons sous celui d'étudiants , des maîtres sous celui de *Magister* , de licenciés , de docteurs , &c. Dans tous ces grades , comme dans les communautés de cordonniers ou de tailleurs , on observe des statuts & des formes : on est reçu maître chez les uns , lorsque la main a acquis une certaine faci-

lité à tailler un habit ou monter un talon ; on est reçu docteur dans une université lorsque la mémoire s'est remplie d'une certaine quantité d'idées dogmatiques, systématiques & académiques. Ainsi se font les docteurs en théologie, en droit, en médecine, & même ce qu'on appelle philosophes dans l'école. Mais toutes ces sciences, telles qu'on les enseigne dans les universités, n'ont presque point d'influence sur les lumières d'une nation, & on semble les détacher exprès de tous les objets de la vie commune. Les hommes, pour se conduire dans les affaires importantes de la vie, ont moins besoin d'idées spéculatives que de ce bon sens exercé, qui fait prendre toujours le parti le meilleur & le plus sûr.

Quand je dis donc que les lumières ont fait de grands progrès dans les états prussiens sous le règne de Frédéric, je ne dis pas qu'il y a eu un plus grand nombre d'universités ; car le progrès des lumières date presque toujours des époques où l'on a secoué le joug qu'elles imposent & les formes qu'elles prescrivent ; je ne dis pas qu'il a paru dans le pays un plus grand nombre d'ouvrages scholastiques, sur la théologie,

sur la jurisprudence, sur la médecine, sur la métaphysique : je dis au contraire que la preuve du progrès des lumières dans ces états, c'est que ces universités sont tombées, que leurs formes sont devenues ridicules, que les ouvrages de scholastique ont été méprisés ainsi que les auteurs. Les hommes ont fait de grands progrès dans la raison & les lumières, lorsqu'ils ont senti que la différence d'usages & d'opinions religieuses ne doit point rompre les liens de la société, & nous faire haïr nos semblables que la nature nous commande d'aimer. Avant Frédéric II, les prêtres de différentes croyances formaient des partis, multipliaient les disputes, & avec elles l'aigreur & les haines, qui en sont les suites inévitables. Frédéric a permis toutes les sectes, toutes les opinions; & on ne pense plus à se disputer, à se haïr, à se persécuter. Pendant que dans d'autres pays on était obligé d'imposer par des loix un silence rigoureux aux théologiens, ce silence s'observait naturellement dans les états de ce roi philosophe, qui avait eu la prudence de ne jamais se mêler de dispute de religion. La théologie polémique est tombée d'elle-même en Prusse dans un mépris

d'où il est difficile qu'elle se relève jamais ; & , ce qui peut passer pour une chose extraordinaire , ce roi philosophe est parvenu à rendre raisonnable la plus grande partie des prêtres de sa nation.

Les efforts de Frédéric pour réformer les tribunaux , quelque peu de succès qu'ils aient eu , n'ont pas laissé de donner dans cette partie une nouvelle direction aux esprits : on a cessé d'estimer & de cultiver cet art odieux de la chicane , un des fléaux les plus funestes qui aient jamais affligé le genre humain ; on a fait moins de cas des formes , pour s'attacher davantage au fond ; les esprits se sont portés généralement sur la route de la vérité ; on est devenu moins érudit & plus raisonnable ; il y a eu moins de juristes pédans , & plus de jurisconsultes philosophes , moins de commentaires & de traités scholastiques , & plus d'ouvrages dictés par l'amour de l'humanité & de la justice. On a perdu sur-tout cet usage barbare qui règne encore dans les autres contrées d'Allemagne , d'écrire en latin sur des objets que le peuple a le plus grand intérêt de connaître , & d'où dépendent la vie , la liberté & la sûreté des citoyens.

Il en a été de même dans la médecine : l'érudition systématique a été bannie de cette science ; & on s'est plus attaché à l'observation , à l'étude du corps humain , à la pratique , à l'anatomie. C'est dans ce dessein que Frédéric avait fondé à Berlin , à Breslau & ailleurs , des collèges de médecine , destinés particulièrement à faire des démonstrations anatomiques , & à donner des instructions à toutes les sages-femmes ; & afin de répandre davantage les nouvelles lumières qui naîtraient de ces établissemens , on faisait publier dans les gazettes du pays toutes les observations , tous les remèdes , toutes les méthodes dont on avait prouvé l'efficacité. Toutes ces publications se faisaient en allemand ; & l'art de guérir , enveloppé auparavant dans le voile mystérieux de la langue grecque , s'en est dépouillé insensiblement , & n'a plus présenté d'énigmes aux gens obligés par état de l'exercer sans avoir appris cette langue. On ne saurait nier cependant qu'il ne paraisse encore quelquefois à Berlin des empiriques qui se vantent de guérir avec des secrets. Mais ces gens ne s'enrichissent pas comme dans d'autres pays qui passent pour plus éclairés ;

ils n'ont qu'une réputation momentanée parmi quelques gens de la populace : & si les femmes, qui ont été consulter celui qui prétendait guérir par l'inspection de la lune, voulaient nous dire la vérité, on verrait que le plaisir de faire une promenade agréable & de voir leurs amans chez le prétendu docteur, les a plus excitées à ces démarches, que la confiance qu'elles avaient dans ce charlatan. Tandis que le magnétisme, le somnambulisme & d'autres nouvelles inventions de cette espèce, circulent dans toutes les autres contrées de l'Allemagne, elles sont à peine connues à Berlin, parce que les lumières y mettent en garde contre toute nouveauté extraordinaire dont l'utilité n'est pas bien constatée. Mais on a aussi opposé une digue à la crédulité de la populace & aux friponneries de ces charlatans ; il leur est défendu maintenant de distribuer leurs médicamens sans les avoir fait examiner & approuver par les collèges de médecine, qui leur laissent un libre cours quand ils ne peuvent pas faire de mal.

Cette direction des esprits vers les vérités d'expérience & d'utilité réelle s'est communiquée à toutes les classes des citoyens,

à tous les états & métiers. On a moins écrit dans les états prussiens sur des matières abstraites & spéculatives ; mais on a plus écrit sur l'économie politique , sur la police , sur l'agriculture , sur les métiers & les fabriques , sur l'éducation , sur la tolérance civile & religieuse : en un mot , les Prussiens imitent maintenant les Anglais , qui ont su répandre les lumières de la philosophie sur toutes les choses nécessaires au commerce de la vie (a).

Le gentilhomme de campagne , le curé , le bailli , le payfan , le moine , tout étudie l'agriculture , fait des expériences ; tous s'empresaient d'attirer sur leurs champs les regards du roi , & de mériter ses éloges & ses récompenses.

Le goût de Frédéric pour la poésie & la littérature française a fait naître , à la vérité , dans ses états , une foule de misérables productions françaises ; mais aussi il a attiré , parmi les gens aisés , les bons livres que les

(a) Dans les mémoires de la société des sciences de Londres , le jardinier Miller , le brasseur Michel Combrune , auteur de l'ouvrage intitulé : *Theory & Practice of brewing* , & plusieurs mécaniciens & artisans de génie , ont trouvé des places parmi les Priestley , les Newton , les Clarke , &c.

Français ont produits dans tous les genres. La noblesse & les gens de lettres allemands ont pris l'habitude de cette pureté & de cette élégance qui fait un des principaux mérites des chef-d'œuvres français ; ces qualités ont influé sur la langue nationale ; & les Allemands de bonne foi avouent eux-mêmes que c'est aux ouvrages français que leurs auteurs doivent en grande partie cette bonne manière d'écrire , adoptée sur les bords de l'Elbe , de l'Oder & de la Sprée , & entièrement ignorée encore dans les contrées du Danube , du Necker & du Rhin , dont quelques-unes touchent à des provinces de France.

La simplicité régnait autour de Frédéric dans les mœurs , dans la société , dans les repas , dans les habillemens ; cette simplicité passait de son palais à la ville , de la ville dans les provinces. On voit peu à Berlin de ces petits hommes chamarrés , dont l'accoutrement change tous les jours , comme les poupées des marchandes de mode ; on y voit peu de ces femmes chargées de pompons , dont la parure empêche de remarquer la beauté. Les hommes ne s'y parent point ; & les femmes , qui savent

donner des tournures élégantes à l'étoffe la plus simple, saisissent ce vrai point d'ajustement qui relève les attraits, sans les étouffer ou les détruire. On est estimé non par ses habits, mais par son mérite; & un honnête homme en fraque uni n'a point à craindre le dédain d'un fat brodé. Les repas n'y sont point somptueux, la société en fait le principal agrément; & à Berlin la société est d'une douceur & d'une facilité délicieuse. Tout le monde, à l'exemple de Frédéric, s'occupait d'une manière utile, & les plaisirs n'étaient que des récréations & des délassemens. Quoique Frédéric aimât les arts & les belles-lettres, il ne croyait pas qu'il fût à propos de leur laisser faire trop de progrès dans un état nouveau, fondé par les armes & la discipline militaire, & qui pendant long-tems ne peut se soutenir que par les mêmes moyens.

L'amour des arts d'agrément ne peut régner utilement dans un état, que lorsqu'il a acquis ce degré de consistance & de stabilité, qui le soutient par lui-même & le rend redoutable à ses voisins, loin d'avoir rien à craindre d'eux. Dans un gouvernement militaire, où l'état penche vers la

ruine, si le citoyen perd le goût des armes, il faut fermer tous les passages au luxe & à la mollesse, qui énervent le courage & amollissent le corps. De-là le soin de Frédéric à inspirer l'amour de l'activité, de la sobriété, du travail; de là son attention à ne point mettre dans son académie des gens d'un esprit trop brillant : de-là son indifférence affectée dans ses états, pour ceux qui ne cultivaient que les belles-lettres ou les arts d'agrément. Jamais l'académie de Berlin n'a produit un poëme supportable; on y compte plusieurs grands hommes dans la classe de physique & de mathématique, mais aucun dans celle des belles-lettres, depuis que Frédéric s'était chargé de nommer lui-même les membres. S'il plaça des Allemands de mérite à l'académie, ce furent des physiciens, des naturalistes, des astronomes, des anatomistes, des botanistes, parce que ces sciences ont des rapports avec les choses utiles, & se lient à l'activité & à l'industrie générale des citoyens; tels furent Bode, Gleditsch, Walter, Schultze, Gerhard: mais il ne voulut jamais y recevoir Mendelsohn, dont les ouvrages ne consistaient qu'en spéculations métaphysiques; ni Ramler, qui

ne faisoit que des odes & d'autres ouvrages d'agrément ; ni Engel, qui s'efforçoit de perfectionner la langue & le théâtre national.

Il y eut à Berlin de bons artistes ; mais ils ne jouirent jamais que médiocrement des bienfaits du roi. Rode , dont les morceaux d'histoire offrent des compositions pleines de noblesse & d'agrément ; Madame Theerbofch , dont les tableaux ont tant de vérité ; Frisch , qui joint le brillant du coloris à la grace du dessin & de l'ordonnance , ont été peu occupés par Frédéric : & si le dernier jouit d'une pension modique de 600 écus , il la dut moins à ses talens qu'à l'amitié du marquis d'Argens. Frédéric sembla faire plus de cas de la sculpture , parce qu'il voulait décorer ses châteaux & ses jardins , & récompenser ses guerriers célèbres par des statues , qui coûtent moins que d'autres récompenses , & qui flattent davantage. Cependant Balthazar Adam , qu'il fit venir de Paris , se retira mécontent avant d'avoir achevé la statue du maréchal de Schwérin ; & Tassaert , sculpteur plein de talens , qui vit encore actuellement à Berlin , n'a fait que deux statues pendant dix à douze ans , quoique le roi lui eût promis

de lui en faire faire une chaque année. Si la nature a produit quelques bons artistes dans les états de Frédéric, ils ont été obligés d'aller chercher, dans les pays étrangers, une considération & une fortune qu'ils ne pouvaient trouver dans leur patrie. Madame Casc, qui peignait bien le portrait, & Thienpondt, élève de Pesne, se sont retirés à la cour de Dresde; les deux célèbres Hækert ont été vivre en Italie; Harper, bon peintre de paysages, est au service du duc de Wirtemberg, & le graveur Laurenz a préféré Vienne à Berlin. Depuis le célèbre Schmidt, on n'a pas vu à Berlin un graveur du premier mérite. Chodowiecki, né avec un talent extraordinaire pour l'expression de certains caractères, s'est formé de lui-même & sans encouragement. Forcé par sa situation & ses vertus à travailler sans relâche pour soutenir une famille nombreuse, il n'a eu ni le tems ni les occasions d'étudier ces belles formes, cette élégance, cette pureté, cette correction qui font le premier mérite des ouvrages de l'art. Meil, avec beaucoup de talens, a été borné à des vignettes; Berger, dont le burin pouvait devenir propre à de grands morceaux, n'a

guère fait que des petits portraits ; & un artiste Anglais , qui a peint un magnifique tableau des revues de Frédéric II , où toutes les figures sont portraits , a été obligé de faire venir des artistes d'Angleterre & d'Italie pour le faire graver sous ses yeux.

L'exemple de Frédéric influa bientôt aussi sur les autres états d'Allemagne. La renommée faisait retentir les louanges d'un bout de l'Europe à l'autre ; ses voisins voyaient comment , avec de l'activité , du courage & de la constance , on pouvait porter au plus haut degré de gloire & de puissance un état que la nature semblait avoir destiné à la médiocrité : & on s'efforça à l'envi de l'imiter. Alors la plupart des cours d'Allemagne ne connaissaient d'autre manière de se distinguer que de couvrir d'or des courtisans & des valets , d'entretenir des troupes de baladins & des meutes , de donner des spectacles pompeux , des fêtes ruineuses , & d'épuiser le cultivateur pour enrichir des ministres fripons & insolens. Le faste de Louis XIV , reste de la barbarie dont l'Espagne avait infecté l'Europe , exaltait les têtes de la plupart des souverains de l'Empire. L'exemple de Frédéric leur apprit que

la véritable grandeur consiste à remplir ses devoirs ; à travailler avec une ardeur infatigable au bonheur de ses sujets ; à porter l'œil de la vigilance & l'activité du travail dans toutes les parties de l'administration. Bientôt on rejetta la vaine pompe qui détruit sans rien produire ; on s'occupa de soldats , de population , de législation , de finances , d'agriculture ; la tolérance , qui unit les hommes , s'insinua peu à peu dans des cœurs que le fanatisme voulait corrompre ; on préféra cette bonté , cette affabilité , qui fait adorer les princes , à cet orgueil monstrueux qui produit la haine des sujets , le mépris des étrangers & la pitié des philosophes. Depuis ce tems , les Allemands voient de tous côtés des princes sans cesse occupés des grands objets de l'administration. En Autriche , les troupes ont profité des grandes leçons qu'elles reçurent de Frédéric : elles se formèrent , s'exercèrent & devinrent dignes de leurs rivaux. Par les soins d'un prince infatigable , les finances sortent de leurs ruines , la population augmente , l'agriculture est encouragée , le fanatisme rend à la raison ce qu'il avait ravi à la stupidité. La Saxe rou-

git des vaines profusions de ses souverains & de leurs ministres, & fait des efforts pour réparer les maux où l'ont plongé ces désordres. A Brunswick, un prince plein de talens & de vertus semble perpétuer parmi les Allemands l'image du grand Frédéric. A Dessau, un digne successeur du héros qui forma la cavalerie prussienne, devient le modèle de tous les bons souverains; il aurait des autels, si la philosophie n'avait substitué des récompenses plus flatteuses, à ces vaines démonstrations que l'esclavage prodigua si souvent à des tyrans. Il a plus, il a l'amour & l'admiration de tout ce qui respire dans sa patrie, de tous les étrangers qui ont entendu raconter ses vertus. Dans le Wirtemberg, le luxe fait place au goût de la simplicité, de l'agriculture, des établissemens utiles : une académie, unique peut-être dans son genre, réunit, à grands frais & de la manière la plus brillante, toutes les parties de l'éducation & de l'instruction; & le digne fondateur de cet établissement prend sur ses propres revenus de quoi former des citoyens éclairés & des hommes vraiment utiles.

Et de quelle influence n'a pas été le règne
de

de Frédéric sur la constitution du corps germanique ; & par-là sur la balance de toute l'Europe ? La conquête de la Silésie fut inspirée sans doute par le desir ardent de se faire un grand nom , & par l'image trop vive des torts de la maison d'Autriche envers celle de Brandebourg ; le pas une fois fait , il fallait le soutenir ; & Frédéric le soutint en héros. Le partage de la Pologne ne fut point un projet de son ambition : il ne put voir tranquillement des voisins puissans se partager les provinces de ce royaume ; la politique l'obligeait à se joindre à eux. Mais par-tout ailleurs il travailla sans cesse à maintenir l'équilibre & la constitution de l'Empire. Il eut la plus grande influence dans les diètes , dans le collège des électeurs , dans le corps des protestans ; & loin d'en profiter pour s'agrandir aux dépens de quelques faibles états , il ne dirigea les délibérations qu'au bien commun ; il parut toujours l'ami de la patrie , le protecteur de la constitution , le défenseur de la liberté des princes. La politique semble excuser le desir de s'agrandir ; & les talens de Joseph II , joints aux anciennes idées de l'ambition de la maison d'Autriche ,

furent trembler tous les états de l'Empire, lorsqu'ils virent ce prince prêt à joindre à ses possessions le vaste électorat de Bavière. Frédéric, sans autres vues que le bien de la patrie, sans autre intérêt que celui de la justice, opposa son bouclier invincible à cette entreprise effrayante; & les craintes de l'Allemagne s'évanouirent. Les batailles de Chotusitz, de Friedberg, de Rosbach, de Leuthen, sont plus brillantes; mais la campagne de 1778 lui a acquis l'amour & la reconnaissance de toute l'Allemagne. Elle a tremblé pour ses jours à l'approche de sa mort, elle a versé sur sa perte des larmes sincères. Les articles de la paix de Teschen, qui assurent la liberté de l'Allemagne, sont devenus par ses soins une loi de l'Empire; & la succession de Bavière fondée sur l'ancien droit féodal, sur les pactes de famille, confirmée par la bulle d'or, assurée par la paix de Westphalie, se trouve établie par cette dernière paix sur des fondemens si inébranlables, qu'on ne saurait maintenant y rien changer sans le consentement général des états, sans celui de la France & de la Russie; de même que par d'autres traités, les Pays-bas ne

fauraient passer à un autre maître , sans celui de la Hollande & de l'Angleterre.

Le projet de l'échange de la Bavière contre les Pays-bas avait été conçu cent ans auparavant & proposé à la cour de Madrid , par l'empereur Léopold. Frédéric n'existait pas encore. Heureusement pour l'Allemagne , une puissance étrangère s'y opposa ; Louis XIV sentit tous les dangers d'un tel arrondissement , & le projet n'eut pas lieu. Sous le règne de Frédéric , l'Allemagne trouva dans son propre sein un défenseur de sa sûreté , & l'Europe le trouve aujourd'hui dans l'Allemagne même. En effet , la Bavière est un mur de séparation entre la France & l'Autriche ; c'est un rempart qui défend toute la haute Allemagne contre les projets ambitieux de la maison d'Autriche. S'il tombe , la France voit s'étendre vers ses frontières le voisin le plus dangereux , & les cercles antérieurs de l'Empire se trouvent à la merci de la maison d'Autriche. Lorsque dans ces derniers tems il fut question de ce projet , les puissances , qui en étaient soupçonnées , nièrent qu'elles y eussent jamais pensé. Frédéric ne pouvait prendre les armes avec quelque apparence de

justice ; il songea à un autre moyen , & il forma la confédération germanique , dont nous avons parlé. Cette ligue n'est dirigée contre personne ; son unique but est la conservation légitime de la constitution de l'Empire ; elle n'est relative à aucune entreprise déterminée , mais à tous les cas où cette constitution pourrait se trouver en danger. L'Autriche a tâché de peindre cette association des couleurs les plus noires & les plus odieuses ; mais elle est assez justifiée par les loix sacrées de l'Empire , & sur-tout par la paix de Westphalie & la capitulation impériale : elle l'est assez par l'usage constant de l'Empire dont l'histoire offre un grand nombre de confédérations de cette espèce , & d'une espèce bien différente encore ; car il est arrivé 47 fois que les princes d'Allemagne se sont ligüés avec la France contre des entreprises ambitieuses , qui faisaient craindre pour la constitution de l'Empire. Ce dernier ouvrage de Frédéric, opéré sur la fin de ses jours , lui vaudra sans doute la reconnaissance de la postérité , comme il lui mérita l'amour de ses contemporains. Puissent seulement les membres de cette ligue ne pas se reposer entièrement

sur la sûreté qu'elle leur procure , & longer en même tems , qu'il faut , pour la soutenir , de l'activité & de la vigilance ! Puissent-ils se convaincre par la multitude d'exemples que leur offre l'histoire , que la force des armes peut rarement rompre une telle union ; mais que la négligence & l'inactivité en ont bientôt affaibli les ressorts !

Ce ne fut pas la seule influence que Frédéric eut sur l'Europe. La modicité de ses moyens & l'audace de ses entreprises , l'extrémité où il se vit quelquefois réduit , & le prodige de ses ressources , apprirent aux souverains que nul ennemi n'est méprisable lorsqu'il joint l'intrépidité aux lumières ; lorsqu'il fait , pendant la paix , refluer toutes les parties de ses moyens dans la masse de ses forces militaires. Les sommes immenses , les fleuves de sang qu'il en coûta pour s'opposer aux entreprises de ce prince , dont les premières propositions avaient été rejetées avec mépris & arrogance , apprirent à calculer , avant que d'entreprendre des guerres ; les maux désastreux qu'elles causent , apprirent à prévoir l'énormité des

plaies qu'elles font aux états mêmes qui se réjouissent de quelques succès. Cette armée immense qu'il fut entretenir en tems de paix , dans un pays qu'elle semblait devoir absorber , fit naître chez les autres puissances d'autres armées immenses. Les moyens d'attaque & de défense se sont augmentés. Ces masses de forces qui s'observent & se redoutent mutuellement , en présentant de toutes parts des moyens égaux de choc & de résistance , se contiennent réciproquement dans le repos , & semblent conduire l'Europe à cet état de paix si désiré , qui effacerait enfin la honte que la fureur des guerres répand sur l'humanité depuis tant de siècles. Les états qui n'ont pas su se former les mêmes moyens, par faiblesse ou par négligence , seront sans doute engloutis un jour par ces premières puissances , ou plutôt ; ils passeront paisiblement sous leur domination ; l'Europe ne sera qu'une république composée de quelques grands états, dont les haines & les jalousies ne pourront plus produire que des chocs légers & momentanés , & les nations commenceront enfin à respirer.

On a dit que les armées immenses tendaient à détruire la liberté des peuples : mais Frédéric a fait sentir qu'on ne saurait les entretenir sans protéger les cultivateurs & les ouvriers, qui sont la partie la plus précieuse du peuple ; sans travailler sans cesse à augmenter tous les moyens d'industrie & de subsistance. D'ailleurs la paix tourne les esprits à des idées de réforme ; les lumières, qui se répandent de plus en plus, éclairent les souverains sur leurs véritables intérêts ; & les opinions, plus fortes que les armes, ruinent insensiblement l'édifice monstrueux que le despotisme s'était élevé au milieu des ténèbres.

C'est encore à Frédéric que l'on doit une partie des progrès heureux que les lumières ont faits dans notre siècle. La philosophie, forcée souvent de ramper dans l'obscurité, porta enfin ses opinions bienfaisantes jusque sur un trône ; & de là on a vu paraître le règne le plus brillant & le plus glorieux. On a senti que certaines opinions auxquelles il semblait dangereux de toucher ; quoiqu'elles fissent le malheur du genre humain, pouvaient céder à des

moyens simples & naturels ; le sceptre du fanatisme s'est brisé sans efforts dans des contrées où il s'était le plus appesanti depuis plusieurs siècles ; & des nations entières ont brisé du moins les plus honteux de leurs fers.

Les efforts de Frédéric , pour donner à ses peuples une jurisprudence dictée par l'humanité & la raison , ont porté leurs influences heureuses jusques dans les climats du midi. Par tout on travaille avec ardeur à réformer des codes , les loix & les constitutions odieuses & barbares ; la torture disparaît de tous les tribunaux , le sang coule moins sur les échafauds ; dans quelques contrées il ne coule plus. On travaille plus à corriger , à réformer , qu'à punir & à venger. On connaît mieux le prix des hommes , on sent que l'avilissement & l'abandon produisent la plus grande partie des crimes , & on veille davantage à l'éducation , à la subsistance , au bien-être des citoyens. Ces efforts , à la vérité , n'ont point produit encore l'heureuse révolution qu'on pouvait en attendre : mais ils ont donné l'essor aux esprits ; on cherche la vérité ,

la droiture , la justice ; & à force de tâtonner il y a tout lieu de croire qu'on viendra à bout de les trouver.

Telle fut l'influence heureuse de Frédéric II sur ses états, sur l'Allemagne, sur l'Europe entière ; telle est l'impulsion que son exemple a donnée à toutes les sociétés politiques. Après sa mort ces exemples vivent encore ; la gloire de sa nation nous rappelle sans cesse ses succès & ses talens ; & en parcourant la liste des différens états de l'Europe , on s'arrête au nom de la Prusse , pour remarquer que celui que créa Frédéric est le seul où il n'existe point de dette nationale ; & où , au contraire , un trésor immense offre des moyens toujours présens de résister à des ennemis jaloux , & de tenter les entreprises les plus brillantes. L'Europe , qui a retenti des actions éclatantes de Frédéric , lui a donné le surnom de GRAND ; les Allemands , plus à portée d'apprécier toutes ses qualités , & d'en sentir immédiatement les influences heureuses , lui ont décerné celui d'UNIQUE ; & il mérite l'un & l'autre.

Je n'ajouterai à ces réflexions qu'une

H 5

178 *Vie privée de Frédéric II.*

seule idée qui doit être comme le résultat de toute cette histoire : Frédéric vécut & mourut le plus heureux & le plus glorieux des rois. En faut-il davantage pour engager tous les souverains à l'imiter ?

REMARQUES,
ANECDOTES,
PIÈCES JUSTIFICATIVES
ET
AUTRES PARTICULARITÉS.

H 6



REMARQUES,
ANECDOTES,
PIÈCES JUSTIFICATIVES
ET AUTRES PARTICULARITÉS.

NOTE I. page 8.

*Première lettre du Prince royal de Prusse
à Voltaire*

Du 8 Août 1736.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, & des pièces travaillées avec tant de goût, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur, qui fait honneur à notre siècle & à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, & à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui d'eux ou des anciens

la préférence est due , vienne à naître ; que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète , une infinité d'autres connaissances ; qui , à la vérité , ont quelque affinité avec la poésie ; mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques ; l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie , qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation & de la justification du sieur Wolf , le plus célèbre philosophe de nos jours , qui , pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique , & pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière également relevée , que précise & nette , est cruellement accusé d'irréligion & d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes ; leur génie supérieur les expose toujours en butte aux traits envenimés de la calomnie & de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *traité de Dieu , de l'ame & du monde* , émané de la plume du même auteur. Je vous l'enverrai

monſieur, dès qu'il ſera achevé ; & je ſuis ſûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes ſes propoſitions , qui ſe ſuivent géométriquement , & connectent les unes avec les autres , comme les anneaux d'une chaîne.

La douceur & le ſupport, que vous marquez pour tous ceux qui ſe vouent aux arts & aux ſciences , me fait eſpérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos inſtructions. Je nomme ainſi votre commerce de lettres , qui ne peut être que profitable à tout être penſant. J'oſe même avancer , ſans détourner au mérite d'autrui , que dans l'univers entier il n'y aurait guère d'exception à faire de ceux dont vous pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert , je peux vous dire que je trouve des beautés ſans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme , & triomphe heureuſement de la critique peu judicieuſe que l'on a fait d'elle. La tragédie de *Céſar* nous fait voir des caractères ſoutenus. Les ſentimens y ſont tous magnifiques & grands , & l'on ſent que Brutus eſt ou Romain ou Anglois ,

Alzire ajoute aux graces de la nouveauté cet heureux contraste des mœurs des Sauvages & des Européens. Vous faites voir , par le caractère de Gusman , qu'un christianisme mal-entendu , & guidé par le faux zèle , rend plus barbare & plus cruel que le paganisme même.

Corneille , le grand Corneille , lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle ; s'il ressuscitait de nos jours , il verrait avec étonnement , & peut-être avec envie , que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les graces dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chef-d'œuvres ? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement & si élégamment le *Temple du goût* ?

C'est ce qui me fait desirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie , monsieur , de me les envoyer , & de me les communiquer tous sans réserve. Si parmi les manuscrits , il y en a quelqu'un que , par une circonspection nécessaire , vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public je vous promets de les conserver dans le

sein du secret , & de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je sais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours ; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux , & que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages , que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers & méprisables de la fortune qu'un même hasard fait acquérir & perdre. L'on peut se rendre propres les premiers , s'entend vos ouvrages , moyennant le secours de la mémoire , & ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne , je balance long-tems avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois , savoir que les poètes ne savaient frédonner que des idylles ennuyeux , des églogues faites sur un même moule , des stances insipides , ou que tout au plus , ils savaient monter leur lyre sur le ton d'élegie , j'y renoncerais à jamais : mais vous

ennoblissez cet art ; vous nous montrez des chemins nouveaux & des routes inconnues aux * * & aux * *.

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables & dignes de l'admiration & de l'étude des honnêtes gens. Elles sont un cours de morale, où l'on apprend à penser & à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée, & nous insinue le goût des sciences d'une manière si fine & si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois ne me suis-je pas dit : « malheureux ! laisse là un fardeau dont le poids surpasse tes forces ; l'on ne peut imiter Voltaire , à moins que d'être Voltaire même. » C'est dans ces momens que j'ai senti que les avantages de la naissance servent à peu de choses , ou pour mieux dire , à rien. Ce sont des distinctions étrangères de nous-mêmes , & qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables !

Que ne doit on pas aux gens que la nature a distingués parce qu'elle les a fait naître ? Elle se plaît à former des sujets

quelle douc de toute capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts & dans les sciences ; & c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès ? Je ne craindrais autre chose, sinon que le pays, peu fertile en lauriers, n'en fournirait pas autant que vos ouvrages en méritent. Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, au moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis long-tems j'admire de loin, & de vous assurer, de vive voix, que je suis avec toute l'estime & la considération due à ceux qui, suivant pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au bien public.

MONSIEUR,

Votre affectionné ami

FRÉDÉRIC, P. R. de Prusse.

NOTE II. page 11.

Frédéric, dans ses poésies, se propose souvent pour modèle Titus, Marc-Antoine, & tous les autres souverains qui ont fait le bonheur du genre humain. Il peint

avec chaleur , dans une de ses Odes sur la guerre , les devoirs des rois envers leurs sujets ; en voici quelques strophes :

Vous , juges des humains , vous nés dieux de la terre ,

Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers ,
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre ,
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers ;
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire.
Ces humains sont vos fils & vous êtes leurs pères :
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc ,
Sont teints de votre sang.

Tel qu'un pasteur prudent , à son devoir fidèle ,
Défend & garantit son troupeau bien aimé
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé ;
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite ,
Son troupeau se repose & pâit sous sa conduite :
Et s'il trait ses brebis , s'il les tond dans ses bras ,
Sa main ne les égorge pas.

Tel est pour ses sujets un tendre & bon monarque ;
Humain dans ses conseils , humain dans ses projets ,
Il alonge pour eux la trame de la Parque ;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.
Ce n'est point de leur sang qu'il achète la gloire ;
Il laisse à ses vertus à faire son histoire.
Et tels furent jadis Titus , Marc-Antonin ,

Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines ;
L'ambition fatale allume leur flambeau ;

De l'univers entier vous faites des ruines ,
Et la terre se change en un vaste tombeau.
Quelle scène tragique étale ce théâtre ?
L'Europe à ses enfans trop cruelle marâtre ,
Arme de l'étranger le sanguinaire bras ,
Pour les dévouer au trépas.

N O T E III. pag. 11.

En 1723 , lorsque Frédéric fit avec son père un voyage à Hanovre & Herrenhausen , où se trouvait le roi d'Angleterre George I , il vit la princesse Anne , sa petite-fille , & fille aînée du prince de Galles qui fut depuis roi d'Angleterre sous le nom de George II. Cette princesse était belle & aimait les sciences ; elle avait de l'esprit , de la vivacité , du jugement & des connaissances. Le jeune Frédéric fut sensible à ses charmes : les premières impressions de l'enfance s'effacent difficilement ; il avait juré dans son jeune cœur qu'il n'aurait jamais d'autre épouse , & il a tenu parole en tout ce qui a dépendu de lui.

Peut-être que ce mariage aurait eu lieu sans quelques différends qui s'élevèrent bientôt après entre les cours de Prusse & de Hanovre , au sujet de quelques arpens de prés ,

& de deux ou trois payfans hanovriens que les enrôleurs prussiens avaient engagés.

On avait voulu aussi , dit-on , le marier avec Marie-Thérèse d'Autriche ; mais il fallait changer de religion , & Frédéric ne manqua pas de fonder ses refus sur ce prétexte.

N O T E I V. page 14.

Voici comme Frédéric peint la reine sa mère dans une épître qu'il lui a adressée.

O reine ! que mon cœur révère ,
Femme héroïque , & tendre mère ,
Ta bonté , toutes tes vertus ,
Les faibles par toi défendus ,
Ta grande ame comparissante ,
Et secourable & bienfaisante ;
Ta douceur , ta fermeté ,
Et cette magnanimité ,
Qui te fait pardonner l'offense ;
Ta justice & ton équité ,
Ces limites de ta puissance ;
Tes vertus , dont l'éclat divin
A les imiter nous invite ,
Et qui font , lorsqu'on les médite ,
Mieux présumer du genre humain ;
Ce sont elles qui du silence ,
Auquel je m'étais condamné ,
Ayant rompu la violence ,
A se chanter m'ont destiné.

Veuille le Ciel que ta carrière ,
Brillante & couverte de fleurs ,
N'offre jamais à ta paupière
Que des jours remplis de douceurs ;
Que la trame trop peu durable
De jours si beaux , si précieux ,
Par Atropos inexorable ,
Jamais ne soit tranchée en deux.

Plutôt tranchez mes destinées ,
Dieu du Styx , Dieu de l'Achéron ;
Nœuez-les au fil des années ,
Dont vos mains lui feront le don.
Heureuse , mille fois heureuse ,
L'ame bien née & généreuse ,
Qui , dans les ombres du trépas ,
Pousse & précipite ses pas ,
Pour conserver les jours insignes
Des héros , de nos vœux seuls dignes ,
Et qui méritent nos amours !

• Plus noble , & plus digne d'envie
Est l'homme qui donne ses jours ,
Afin de conserver le cours
De ceux des auteurs de sa vie.

Ces vers sont bien mauvais ; mais il faut
leur faire grace en faveur du sentiment ou du
motif qui les a inspirés.

N O T E V. pag: 14.

*Premiers vers de Voltaire au roi de Prusse ,
à son avènement au trône (*)*.

Enfin voici le jour le plus beau de ma vie ,
Que le monde attendait , & que vous seul craignez ;
Le grand jour où la terre est pour vous embellie ,
Le jour où vous régnerez.

Fuyez, disparaîssiez , révérends fanatiques ,
Sous le nom de dévôts , lâches persécuteurs ,
Séducteurs insolens , dont les mains frénétiques
Ont tramé tant d'horreurs.

J'entends , je vois trembler la sombre hypocrisie ,
C'est toi , monstre inhumain , c'est toi qui poursuivis
Et Descartes & Bayle , & ce puissant génie
Successeur de Leibnitz.

Tu prenais sur l'autel un glaive qu'on révère
Pour frapper sainement les plus sages humains.
Mon roi va te percer du fer que le vulgaire
Adorait dans tes mains.

Il te frappe , tu meurs , il venge notre injure ,
La vérité renaît , l'erreur s'évanouit ;
La terre élève au ciel une voix libre & pure ,
Et le ciel applaudit.

(*) Ces vers ont été changés & corrigés dans quelques éditions des œuvres de Voltaire, nous les donnons ici tels qu'ils ont été envoyés au roi.

Et vous, de Borgia, détestables maximes,
Science d'être injuste à la faveur des loix,
Art d'opprimer la terre, art malheureux des crimes

Qui faïsiez l'art des rois.

Politique imprudente, autant que tyrannique
De votre faux éclat, cachez le jour affreux,
Redoutez un héros, de qui la politique
Est d'être vertueux.

Ouvrons du monde entier les annales fidèles,
Voyons-y les tyrans, ils sont tous malheureux,
Les foudres qu'ils portaient en leurs mains criminelles,
Ont retombé sur eux.

Ils sont morts dans l'opprobre, ils sont morts dans
la rage,

Mais Antonin, Trajan, Marc-Aurèle & Titus;
Ont eu des jours sereins sans nuit & sans orages
Purs comme leurs vertus.

Ils renaissent en vous, ces vrais héros de Rome
A les remplacer tous vous êtes destiné,
Régnez, vivez heureux, que le plus honnête
homme
Soit le plus fortuné !

Un philosophe règne. Ah ! le siècle où nous sommes,

Le désirait sans doute, & n'osait l'espérer.

VIE DE F. Tome IV.

Mon prince a mérité de gouverner les hommes
Il fait les éclairer.

Laiſſons tant d'autres rois croupir dans l'ignoran-
ce ,
Idoles ſans vertus , ſans oreilles , ſans yeux ,
Que ſur l'autel du vice un flatteur les encenſe
Image des faux dieux.

Quelle eſt du Dieu vivant la véritable image ?
Vous , des talens , des arts & des vertus l'appui ;
Vous , Salomon du Nord , plus ſavant & plus ſage
Et moins faible que lui.

N O T E V I. page 24.

Voici comme la choſe eſt racontée dans
la vie de Voltaire qui a paru depuis peu :

» La cour de Verſailles envoya le mar-
quis de Beauvau pour complimenter Frédéric II ſur ſon avènement au trône ; mais
il ſ'agiſſoit d'avoir ſon ſecret ſur ſon armée en Siléſie. Voltaire fut chargé de
cette négociation. Le moment où il parut
en Pruſſe étoit favorable. Le jeune monarque
négociant lui-même ſecrètement avec
la cour de Vienne , offrant , ſi on vouloit
lui céder la Siléſie , ſon armée & de l'argent
pour faire couronner Marie-Thérèſe.
Cette jeune ſouveraine , qui n'avoit enco-

ni trésor, ni troupes, rejette une amitié qui lui est offerte les armes à la main. Le roi de Prusse, piqué de ce refus, se décide à la guerre. *Voltaire ne reste que trois jours auprès de lui ; & dès qu'il fut assuré du parti qu'il prenait, il le quitta aussi-tôt & vint en donner la nouvelle à Versailles.*

» Valori, chargé des affaires de France en Prusse, qui n'était point encore dans le secret, crut que Voltaire se retirait mécontent, quoiqu'il emportât un petit sac de médailles d'or, dont Frédéric II lui avait fait présent. Il en écrivit en conséquence à Versailles, pour donner avis de l'apparition de Voltaire en Prusse, & de sa prétendue disgrâce.

» La lettre de Valori, dont la minute nous a été communiquée, est encore au dépôt des affaires étrangères ; & le silence de Voltaire trompèrent le public à son sujet ; c'est-là la source des bruits qui coururent alors, qu'il n'avait paru en Prusse que pour y essuyer les froideurs du jeune monarque. Ses ennemis saisirent cette occasion pour envoyer des vers &

des épîtres dédicatoires à ce roi , qui ne répondit ni aux vers ni aux dédicaces.

NOTE VII. page 14.

Voici ce qu'il dit à ce sujet dans une épître à Stil :

Illustres fils d'Albert ! l'ennemi de son foudre ,
Tous les deux , juste ciel ! vous a réduit en pou-
dre ;

Mais si vous périssez , c'est sur le champ d'hon-
neur ,

Trop dignes rejettons de ce grand Elesteur ,
Qui jadis , comme vous , risqua cent fois sa vie
En vengeant son état , ou sauvant la patrie !
Cher Finck ! Ah ! Schoulembourg , que je plains
votre fort !

Toi , brave Fitzgherold , tu te livres à la mort !
Tous ces vaillans guerriers au trépas se dévouent ,
Les Anglais sont surpris , & les Hongrois les
louent ,

Dans ce fameux combat , si long-tems disputé ,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
Les firent triompher à force de vaillance ,
Des vieilles légions pleines d'expérience ,
Qu'Eugene avait su rendre invincibles sous lui
Et l'Autriche contre eux en vain cherche un
appui.

.....

Hélas ! cher Rotenbourg , est-ce vous que je
vois ?

Victime de la mort ! Dieu , quel sanglant spectacle !
Esculape à mes vœux opérant un miracle ,
Ou Mars vous rappella des rives du trépas ,
L'Autrichien sentit le poids de votre bras ,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite ,
Werdeck & Buddenbrock ardens à la poursuite ,
Dans ces funèbres champs terminèrent leurs jours.

Schwérin , Truchses , Doring , vous perdîtes la vie !
Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.

O Wédel ! notre Achille ; & vous Goltz , notre
Ulyssé ,

A vos bras généreux nous dûmes nos succès ,
Oui , des larmes de sang arrosent vos cyprès.

La mort fond sur Bredow , par des coups impré-
vus ,

Tu le blesses , cruelle ! épargne ses vertus.

Ah Polentz , Kleist , Rindorf ! quels coups vous ont
percés ?

Vous nous rendez vainqueurs , & vous seuls pé-
rissiez , &c.

ici que vous avez faits dans Neifs tout aussi aisément que vous avez pris cette ville. Cette petite anecdote, jointe aux vers que votre humanité m'envoya immédiatement après la victoire de Molwitz, fournit de bien singuliers mémoires pour servir un jour à l'histoire. Louis XIV prit en hiver la Franche-Comté ; mais il ne donna point de bataille, & ne fit point de vers au camp devant Dole, ou devant Besançon ; aussi j'ai pris la liberté de mander à V. M. que l'histoire de Louis XIV me paraissait un cercle trop étroit, je trouve que Frédéric élargit la sphère de mes idées. Les vers que V. M. a fait dans Neifs ressemblent à ceux que Salomon faisait dans sa gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout, *tout n'est que vanité*. Il est vrai que le bon homme parlait ainsi au milieu de trois cents femmes & de sept cents concubines ; le tout sans avoir donné de bataille, ni fait de siège. Mais n'en déplaise, Sire, à Salomon & à vous, ou bien à vous & à Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réalité dans ce monde.

Conquérir cette Silésie

Revenir couvert de lauriers,
Dans les bras de la poésie,
Donner aux belles , aux guerriers ,
Opéra , bal & comédie ;
Se voir craint , chéri , respecté
Et connaître au sein de la gloire
L'esprit de la société,
Bonheur si rarement goûté
Des favoris de la victoire ;
Savourer avec volupté ,
Dans des momens libres d'affaire ,
Les bons vers de l'antiquité ,
Et quelquefois en daigner faire
Dignes de la postérité ,
Semblable vie a de quoi plaire ;
Elle a de la réalité ,
Et le plaisir n'est point chimère.

V. M. a fait bien des choses en peu de
temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne
sur la terre plus occupé qu'elle , & plus
entraîné dans la variété des affaires de
toute espèce. Mais avec ce génie dévorant,
qui met tant de choses dans sa sphère
d'activité , vous conservez toujours cette
supériorité de raison qui vous élève au-
dessus de ce que vous êtes & de ce que
vous faites.

Tout ce que je crains , c'est que vous
ne veniez à trop mépriser les hommes. Des

millions d'animaux sans plumes, à deux pieds, qui peuplent la terre, sont à une distance immense de votre personne par leur ame comme par leur état. Il y a un beau vers de Milton :

Amongst unequals no society.

Il y a encore un autre malheur, c'est que V. M. peint si bien les nobles friponneries des politiques, les soins intéressés des courtisans, &c., qu'elle finira par se défier de l'affection des hommes de toute espèce, & qu'elle croira, qu'il est démontré en morale, qu'on n'aime point un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, qui a bien de talens, & qui joint à tous ces talens-là, celui de plaire ? Or, s'il arrive, que par malheur, ce génie supérieur soit roi, son état en doit-il empiéter ? Et l'aimerait-on moins parce qu'il porte une couronne ? Pour moi je sens que la couronne ne me refroidit point du tout. Je suis, &c.

NOTE IX. page 25.

Épître de Voltaire au roi de Prusse.

Du 20 avril 1741.

Eh bien ! mauvais plaisans , critiques obstinés ,
 Prétendus beaux-esprits à médire acharnés ,
 Qui parlant sans penser , fiers avec ignorance ,
 Mettez légèrement les rois dans la balance ;
 Qui d'un ton décisif , aussi hardi que faux ,
 Affurez qu'un savant ne peut être un héros ;
 Ennemis de la gloire & de la poésie ,
 Grands critiques des rois , allez en Silésie :
 Voyez cent bataillons près de Neiss écrasés :
 C'est-là qu'est mon héros , venez , si vous l'osez.
 Le voilà ce savant que la gloire environne ,
 Qui préside aux combats , qui commande à Bel-
 lone ,

Qui du fier Charles XII égalant le grand cœur ,
 Le surpasse en prudence , en esprit , en douceur.
 C'est lui-même , c'est lui , dont l'ame universelle
 Courut de tous les arts la carrière immortelle ;
 Lui qui de la nature a vu les profondeurs ,
 Des charlatans dévôts confondit les erreurs ;
 Lui qui dans un repas , sans soins & sans affaire ,
 Passait les ignorans dans l'art heureux de plaire ;
 Qui fait tout , qui fait tout , qui s'élance à grande
 pas ,

Du Parnasse à l'Olympe , & des jeux aux com-
 bats ,

Je fais que Charles XII & Gustave & Turenne,
N'ont point bu dans les eaux qu'épanche l'Hypocrène :

Mais enfin, ces guerriers, illustres ignorans,
En étant moins polis, n'en étaient pas moins
grands.

Mon prince est au-dessus de leur gloire vulgaire ;
Quand il n'est point Achille, il fait être un Homère.

Tout à tour la terreur de l'Autriche & des sots,
Fertile en grands projets, aussi bien qu'en bons
mots,

Et riant à la fois de Genève & de Rome,
Il parle, agit, combat, écrit, règne en grand
homme.

O vous qui prodiguez l'esprit & les vertus !
Reposez-vous mon prince & ne m'effrayez plus ;
Et quoique vous sachiez tout penser & tout faire,
Songez que les boulets ne vous respectent guère,
Et qu'un plomb dans un tube encaissé par des sots,
Peut casser d'un seul coup, la tête d'un héros,
Lorsque multipliant son poids par sa vitesse,
Il fend l'air qui résiste & pousse autant qu'il presse.
Alors privé de vie & chargé d'un grand nom,
Sur un lit de parade étendu tout du long,
Vous irez tristement revoir votre patrie.
O ciel ! que ferait-on dans votre académie ?
Un dur anatomiste, élève d'Atropos,
Viendrait, scalpel en main, disséquer mon héros ;
La voilà, dirait-il, cette cervelle unique,
Si belle, si féconde & si philosophique.

Il montrerait aux yeux les fibres de ce cœur
 Généreux , bienfaisant , juste , plein de grandeur.
 Il couperait . . . Mais non , ces horribles images
 Ne doivent point souiller les lignes de nos pages.
 Conservez , ô mes dieux ! l'aimable Frédéric ,
 Pour son bonheur , pour moi , pour le bien du
 public.
 Vivez , prince , & passez dans la paix , dans la
 guerre ,
 Sur-tout dans les plaisirs , tous les *ics* de la terre ;
Théodoric , Ulric , Jenserie , Alarie ,
 Dont aucun ne vous vaut , selon mon pronostic.
 Mais lorsque vous aurez de victoire en victoire
 Arrondi vos états , ainsi que votre gloire ,
 Daignez vous souvenir que ma tremblante voix ,
 En chantant vos vertus , présagea vos exploits.
 Songez bien qu'en dépit de la grandeur suprême ,
 Votre main mille fois m'écrivait je vous aime.
 Adieu , grand politique , & rapide vainqueur ,
 Trente états subjugués ne valent point un cœur.

NOTE X. page 29.

Lettre de Voltaire au roi de Prusse en 1742.

S I R E ,

Pendant que j'étais malade , Votre Ma-
 jesté a fait plus de belles actions que je
 n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvais
 répondre aux dernières bontés de Votre
 Majesté. Où aurais-je d'ailleurs adressé ma

lettre ? à Vienne ? à Presbourg ? à Temeswar ? Vous pouviez être dans quelque-une de ces villes ; & même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois , c'est assurément votre personne en qualité d'image de la divinité , ainsi que le sont tous les princes , & d'image très-pensante & agissante. Enfin , Sire , je n'ai point écrit , parce que j'étais dans mon lit quand Votre Majesté courait à cheval au milieu des neiges & des succès.

D'Esculape les favoris
Semblaient même me faire accroire
Que j'irais dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire ;
Dans ce pays dont par malheur
On ne voit point de voyageur
Venir nous dire des nouvelles ;
Dans ce pays , où tous les jours
Les ames lourdes & cruelles ,
Et des hongrois & des pandours ,
Vont au diable au son des tambours ,
Par votre ordre & pour vos querelles ;
Dans ce pays dont tout chrétien ,
Tout juif , tout musulman raisonne ;
Dont on parle en chaire , en Sorbonne ,
Sans jamais en deviner rien ;
Ainsi que le Parisien ,
Badaut crédule & satyrique

Fait des romans de politique ;
Parle tantôt mal , tantôt bien ,
De Belle-Isle & de vous peut-être ;
Et dans son léger entretien ,
Vous juge à fond sans vous connaître.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx ; mais je suis très-fâché , Sire , du nombre des pauvres malheureux que j'ai vu passer. Les uns arrivaient de Schar-ding , les autres de Prague ou d'Iglau. Ne cesserez-vous point , vous & les rois vos confrères , de ravager cette terre , que vous avez , dites-vous , tant d'envie de rendre heureuse ?

Au lieu de cette horrible guerre ,
Dont chacun sent les contre-coups ,
Que ne vous en rapportez-vous
A ce bon abbé de Saint-Pierre ?

Il vous accorderait tout aussi aisément , que Lycurgue partagea les terres de Sparte , & qu'on donne des portions égales aux moines. Il établirait les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli , qui ont fait des mémoires , en ont parlé ; mais

le secrétaire d'état Villeroi , ministre des affaires étrangères , n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à Henri IV. le projet de déranger tant de trônes , quand il venait à peine de s'affermir sur le sien. En attendant , Sire , que la diète européenne , ou européenne , s'assemble pour rendre tous les monarques modérés & contents , Votre Majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du Siècle de Louis XIV ; car elle a le tems de lire quand les autres hommes n'ont point de tems. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire pour obéir aux ordres de Votre Majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain ; mais je travaillais principalement pour elle , & j'ai jugé que la sphère du monde n'était pas trop grande. J'aurai donc l'honneur , Sire , d'envoyer dans un mois , à Votre Majesté , un énorme paquet , qui la trouvera au milieu de quelque bataille , ou dans une tranchée. Je ne fais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire , que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand Roi, je vous aime,
 Tout autant que je vous aimai,
 Lorsque vous étiez renfermé
 Dans Remusberg & dans vous-même ;
 Lorsque vous borniez vos exploits,
 A combattre avec éloquence
 L'erreur, les vices, l'ignorance
 Avant de combattre des rois.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, & l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, & de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

NOTE XI. page 30.

Épître de Voltaire au roi de Prusse.

Du 15 mai 1742.

Quand vous aviez un père, & dans ce père un maître,
 Vous étiez philosophe, & viviez sous vos loix.
 Aujourd'hui mis au rang des rois,
 Et plus qu'eux tous digne de l'être ;
 Vous servez cependant vingt maîtres à la fois.
 Ces maîtres sont tyrans. Le premier c'est la gloire,
 Tyran dont vous aimez les fers,
 Et qui met au bout de vos vers,
 Ainsi qu'en vos exploits la brillante victoire
 La politique à son côté
 Moins éblouissante, aussi forte,

Méditant , rédigeant , ou rompant un traité,
Vient mesurer vos pas que cette gloire emporte.

L'intérêt, la fidélité

Quelquefois s'unissant , & trop souvent contrai-
res,

Des amis dangereux , de secrets adversaires :

Chaque jour des desseins & des dangers nouveaux :

Tout écouter , tout voir , & tout faire à propos :

Payer les uns en espérance ,

Les autres en raisons , quelques-uns en bons mots :

Aux peuples subjugués faire aimer sa puissance :

Que d'embarras ! que de travaux !

Régner n'est pas un sort aussi doux qu'on le pense :

Qu'il en coûte d'être un héros !

Il ne vous en coûte rien , à vous , Sire ,
tout cela vous est naturel ; vous faites de
grandes, de sages actions , avec cette même
facilité , que vous faites de la musique &
des vers , & que vous écrivez de ces let-
tres , qui donneraient à un bel-esprit de
France une place distinguée parmi les
beaux-esprits jaloux de lui.

Je conçois quelque espérance , que Votre
Majesté raffermira l'Europe comme elle
l'a ébranlée ; & que mes confrères les hu-
mains vous béniront , après vous avoir
admiré. Mon espoir n'est pas uniquement
fondé sur le projet que l'abbé de Saint-

Pierre (a) a envoyé à Votre Majesté ; je présume qu'elle voit les choses que veut voir le pacificateur trop mal écouté de ce monde, & que le roi philosophe fait parfaitement ce que le philosophe qui n'est pas roi s'efforce en vain de deviner. Je présume encore beaucoup de vos charitables intentions. Mais ce qui me donne une sécurité parfaite, c'est une douzaine de faiseurs & de faiseuses de cabrioles, que Votre Majesté fait venir de France dans ses états. On ne danse guères que dans la paix. Il est vrai que vous avez fait payer les violons à quelques puissances voisines ; mais c'est pour le bien commun, & pour le vôtre. Vous avez rétabli la dignité & les prérogatives des électeurs. Vous êtes devenu tout d'un coup l'arbitre de l'Allemagne ; & quand vous avez fait un empereur, il ne vous en

(a) L'abbé de Saint-Pierre a écrit une vingtaine de volumes sur la politique. Il envoyait souvent au roi de Prusse, & à d'autres princes, des projets d'une pacification générale. Le cardinal Dubois appelait ses ouvrages, les rêves d'un homme de bien.

manque que le titre. Vous avez avec cela cent vingt mille hommes bien faits, bien armés, bien vêtus, bien nourris, bien affectionnés. Vous avez gagné des batailles & des villes à leur tête : c'est à vous à danser, Sire ! Voiture vous auroit dit, que vous avez l'air à la danse, mais je ne suis pas aussi familier que lui avec les grands hommes & avec les rois ; & il ne m'appartient pas de jouer aux proverbes avec eux.

Au lieu de douze bons académiciens ; vous avez donc, Sire, douze bons danseurs. Cela est plus aisé à trouver, & beaucoup plus gai. On a vu quelquefois des académiciens ennuyer un héros & des acteurs de l'Opéra le divertir.

Cet opéra, dont Votre Majesté décore Berlin, ne l'empêche pas de songer aux belles-lettres. Chez vous un goût ne fait pas tort à l'autre. Il y a des ames qui n'ont pas un seul goût, votre ame les a tous ; & si Dieu aimait un peu le genre humain, il accorderait cette universalité à tous les princes, afin qu'ils puissent discerner le bon en tout genre, & le

protéger. C'est pour cela que je m'imagine qu'ils sont faits originairement.

Je connais quelques acteurs pour la tragédie qui ne sont pas sans talens, & qui pourraient convenir à Votre Majesté ; car je me flatte qu'elle ne se bornera pas à des galimathias italiens & à des gambades françaises. Le héros aimera toujours le théâtre qui représente les héros. Puissiez-vous, Sire, jouir bientôt de toutes sortes de plaisirs, comme vous avez acquis toute sorte de gloire ! C'est le vœu sincère de votre admirateur, de votre sujet, par le cœur, qui, malheureusement, ne vit point dans vos états, d'un esprit pénétré de la grandeur du vôtre, & d'un cœur qui s'intéresse à votre bonheur autant que vous-même.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, mes très-profonds respects.

NOTE XII. page 34.

Lettre du Roi de Prusse à Voltaire.

Si les histoires de l'univers avaient été écrites comme celle que vous m'avez con-

fiée, nous serions plus instruits des mœurs de tous les siècles, & moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, & plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau stile que celui de l'histoire de Louis XIV. Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant je suis enchanté : toutes les lignes portent coup ; tout est nourri de réflexions excellentes : aucune fausse pensée, rien de puéril, & avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands qui sont un peu mal-traités ; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits, & qui peuvent être de quelque instruction. Ce serait le moyen de profiter, & de tirer utilité de la lecture.

Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la sécheresse qui règnent dans de certains livres.

C'est au lecteur à diriger de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages : il ne lui faut que de la mémoire.

Je vous conjure, mon cher ami, de me mander tout ce que vous faites à Cirey que j'envie.

NOTE XIII. page 42.

Voici les vers de Frédéric à d'Arnaud,

D'Arnaud, par votre beau génie,
Venez réchauffer nos cantons ;
Par les sons de votre harmonie,
Réveiller ma Muse assoupie,
Et diviniser nos *Manons*,
L'amour préside à vos chansons ;
Et dans vos hymnes que j'admire,
La tendre volupté respire,
Et semble dicter ses leçons.
Déjà sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux cieux,
Vous pouvez égaler Voltaire,
Et près de Virgile & d'Homère
Jouer de vos succès heureux.
Déjà l'Apollon de la France
S'achemine à sa décadence ;

Venez briller à votre tour.
Elevez-vous , s'il brille encore ,
Ainsi le couchant d'un beau jour
Promet une plus belle Aurore.

NOTE XIV. page 44.

Lorsque Frédéric priait Voltaire d'examiner ses manuscrits, ce dernier se défendait quelquefois agréablement , pour avoir occasion de flatter son royal élève. Il lui dit un jour en cédant à ses instances : *Sire , je vais prendre le manteau & le rabat de l'abbé d'Olivet , & j'examinerai ensuite le devoir de mon maître.*

Quelquefois le Roi disputait ; mais enfin il avouait ses fautes , & adoptait les corrections. Le poème de la guerre occasionna une discussion entre ces deux grands hommes. Voltaire pensait qu'un ouvrage didactique dont l'uniformité produit ordinairement l'ennui , devait contenir peu d'exemples , parce que les exemples sont toujours froids. Il voulait qu'il fût orné d'épisodes agréables , qui , en variant la marche du poème , réveillent l'imagination du lecteur. Frédéric prétendait au

contraire qu'un poème de la nature du sien, devait avoir moins d'épisodes que d'exemples ; parce que les exemples font naître l'enthousiasme & le courage.

NOTE XV. page 45.

En 1736 , M. de Maupertuis avait été envoyé par le gouvernement au cercle polaire avec M. Clairaut , Camus , le Monnier & Cuthier , pour mesurer un degré , & vérifier la véritable figure de la terre. Les mesures qu'ils prirent & les conséquences qu'on en tira , prouvèrent que la terre était telle que Newton l'avait deviné dans son cabinet. Voltaire & tous les Newtoniens célébrèrent le retour des académiciens. Maupertuis se fit peindre en habit de Lapon , occupé à aplatisir la terre. Ce tableau fut gravé , & Voltaire fit ces vers pour mettre au bas de l'estampe.

Ce globe mal connu qu'il a su mesurer ,
Devient un monument où sa gloire se fonde ,
Son sort est de fixer la figure du monde ,
De lui plaire & de l'éclairer.

Pendant dix ans, Voltaire avoit été en
commerce

commerce de lettres avec Maupertuis. Il l'avait toujours flatté parce qu'il connaissait son faible ; & il le ménageait comme on ménage une maîtresse haute & bizarre. Lorsqu'en 1733 , Maupertuis donna son Essai sur la figure des astres , Voltaire lui écrivit : *Je l'ai lu avec autant de plaisir qu'une jeune demoiselle lit un roman , & qu'un dévot lit l'évangile.*

Presque toutes les lettres de Voltaire à Maupertuis étaient de ce style. Il avait été de la société de Madame du Chatelet & s'était brouillé avec elle. On voulait les réconcilier , mais les hauteurs de Maupertuis rendirent inutiles toutes les démarches que l'on fit à ce sujet.

Cette brouillerie durait encore lorsque Voltaire fut reçu à l'académie française. Il ne le cita point dans son discours au nombre des grands-hommes vivans. L'esprit de Maupertuis en resta long-tems ulcéré.

Voltaire rachetait les torts de la faveur où il était auprès de Frédéric II , en redoublant d'attention & de politesse à son égard , ainsi qu'à l'égard des autres Français. Il ne leur parlait que pour leur dire

des choses honnêtes & flatteuses. Il les avait souvent à dîner avec lui, & les invitations étaient toujours faites *pour manger le rôti du Roi* ; c'est ainsi qu'il appelait la table que le roi lui donnait.

NOTE XVI. page 49.

A la suite d'une visite à Maupertuis, le Roi furieux contre Voltaire, dit à d'Arget son secrétaire : *Ecrivez à Voltaire que je veux qu'il sorte dans vingt-quatre heures de mes états.*

D'Arget tremblant se fit répéter l'ordre deux fois. Le Roi se calme un peu & lui demande ce qu'il en pense. Le secrétaire répond : « Sire, vous l'avez appelé auprès de vous, la commission est sur le point de le juger : si elle le trouve coupable, vous serez à tems de le renvoyer. » Le Roi garde le silence un moment, *Vous avez raison*, dit-il ensuite à d'Arget, *vous êtes un honnête-homme.*

On dit que ce qui avait si fort irrité Frédéric contre Voltaire, c'est que Maupertuis lui avait raconté l'anecdote suivante. Un jour que le général Manstein était

dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en français les mémoires de la Russie, composés par cet officier, le Roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner. Voltaire renvoya Manstein en lui disant : *Mon ami, à une autrefois ; voilà le Roi qui m'envoie son linge sale à blanchir ; je blanchirai le vôtre après.*

En rendant ces plaisanteries au Roi, on l'excitait à en faire aussi contre le poète, & dès qu'il en parlait quelqueune de la bouche de Frédéric, on s'empresait d'aller la rendre à Voltaire. La Métrie ayant dit au Roi qu'on était bien jaloux de la faveur & de la fortune de Voltaire, il répondit : *Laissez faire ; on presse l'orange, & on la jette quand on a avalé le jus.* Cette anecdote peint assez bien, je crois, les desseins de Frédéric sur Voltaire. Il n'en eut jamais d'autres que de faire corriger & publier ses ouvrages, par cet auteur à la mode. Il n'était guère possible que deux esprits de cette trempe & deux hommes de cet état s'aimassent de bonne foi, & véussent long-tems ensemble.

NOTE XVII. page 66.

On s' imagine bien comment tant d'affaires devaient être expédiées en si peu de tems. Mettons deux heures pour répondre à toutes ces lettres ; il paraîtrait encore impossible que l'on pût en venir à bout. Qu'on songe aussi que la plupart des secrétaires du cabinet furent des gens qui avaient été laquais de Frédéric. Aussi excepté les affaires de politique, auxquelles le Roi répondait lui-même ou faisait répondre par un secrétaire particulier, & quelques réponses à des gens de lettres étrangers ; le reste offrait souvent des bévues & des contradictions inconcevables. Ce serait une chose plaisante qu'une collection des réponses les plus bisarres de ses secrétaires. Quand on demandait quelque grace ou faveur, le Roi disait souvent : *refusez poliment*, ou *accordez*, ou bien il témoignait de l'humeur ; alors le secrétaire retournait les propres paroles de la lettre qu'on avait écrite, & y ajoutait quelques expressions de sa façon, selon qu'il était ami ou ennemi de celui auquel il répon-

dait, selon qu'il était bien ou mal payé de lui ou de ses ennemis. J'ai connu un homme qui, lorsqu'il écrivait au Roi, se divertissait à faire la réponse d'avance, & il se trompait rarement. Le Roi qui en signant ces lettres, ne relisait point, à moins qu'il ne s'agit d'affaires importantes, laissait par-là un libre cours à la sottise ou à la méchanceté des secrétaires; & de-là tant de réponses ridicules que l'on a mises sur le compte de Frédéric, & qu'on ne devait mettre que sur celui de ces espèces de secrétaires.

Il est arrivé souvent dans des contestations ou des plaintes, que les réponses du Roi, semblables aux oracles de Delphes, étaient tellement équivoques que chaque partie les interprétait en sa faveur, & que le magistrat chargé d'exécuter les ordres du cabinet, ne savait quel parti prendre, ou opprimait selon son caprice ou ses passions. Le Roi avait coutume d'appeller ses conseillers du cabinet *mes scribes*, & il les nommait bien.

NOTE XVIII. page 67.

Il faut que les choses aient changé depuis ce tems là ; car les frères du Roi n'allaient presque jamais à Potsdam , & ne mangeaient guère avec lui qu'à Berlin pendant le carnaval. Il admettait ordinairement à sa table ses généraux , & les officiers de son premier bataillon. Elle était au commencement de vingt-quatre couverts , & couverte de seize plats , y compris potage , hors d'œuvres , entrées , rôtis , entremêts , tout était servi à la fois. Il donnait à son maître d'hôtel un écu par tête , & c'était assez ; car il payait à part la marée , le gibier & tous les mets extraordinaires qu'il faisait venir de pays étrangers. Il aimait beaucoup les pâtés d'Amiens , & en faisait venir souvent. Chaque pâté lui coûtait ordinairement quarante ou cinquante écus de port. Il aimait beaucoup les fruits , & il dépensait 200,000 écus par an , pour en avoir de beaux en hiver comme en été. Sur la fin de sa vie , sa table n'était plus que de huit couverts , il ne soupait plus ; mais

il invitait ordinairement à souper quand il était à Berlin , le baron de Prittwitz , général du corps des gens-d'armes ; l'abbé Bastiani , italien ; le marquis de Lucchesini , & le comte de Schwerin , son grand écuyer. Le Roi assistait à leur souper & causait avec eux. Ce souper ne devait coûter en tout qu'un écu de pays , c'est-à-dire , quatre livres dix sous environ. On ne leur servait qu'un plat de poisson. Le Roi disait en badinant , que rien n'était si mauvais pour la santé que de trop souper ; & ces messieurs , en quittant la table royale , allaient ordinairement faire chez eux un souper plus réel. On ne sait ce que veut dire Voltaire avec ces chambellans ; il n'admettait point à sa table ceux que l'on connaît dans les autres cours sous ce nom , & jamais ils n'en faisaient les fonctions auprès de lui , mais il donnait ce titre à quelques-uns de ceux qu'il aimait à voir familièrement ; & les chambellans avec lesquels il mangeait étaient de l'espèce de Voltaire , du marquis d'Argens , & dans la suite du marquis de Lucchesini.

NOTE XIX. page 67.

Lorsque le Roi était à Berlin , il se faisait ordinairement venir dans sa chambre quelques académiciens ou autres gens de lettres ou soi-disant tels , & causait familièrement avec eux. Un homme célèbre disait à ce sujet , le Roi fait venir auprès de lui tant de gens de mérite & de gens sans mérite , qu'on ne sait si l'on doit s'en trouver honoré , parce qu'on risque d'être confondu avec la dernière classe.

Sur les dernières années de sa vie , ceux qui l'entouraient , l'avaient tourné du côté de la littérature allemande , qu'il ne connaissait pas ; ou plutôt , on prétend qu'il fit semblant de s'y tourner par politique , & que desirant que le règne de son successeur ne ressemblât point au sien , il voulait inspirer l'idée de substituer à Berlin les Muses allemandes aux Muses françaises. Si cela est , ses desirs ont été remplis.

A d'Arget a succédé Catt , que le Roi avait connu & pris à son service dans un voyage de Hollande ; ce dernier ayant

été disgracié après avoir servi pendant une vingtaine d'années, on mit à sa place l'abbé Duval-Pirau, qui ne fut pas longtemps en faveur ; il fut renvoyé, & Frédéric demanda un nouveau lecteur à d'Alembert. Il en vint un qui réussit plus mal encore, on raconte que les premiers jours qu'il fut à Potzdam, le Roi lui fit voir quelques-uns de ses appartemens, dans lesquels étaient plusieurs portraits de Joseph II. Le lecteur témoigna sa surprise de voir si souvent l'image de cet antagoniste de Frédéric ; celui-ci lui répondit : *C'est un jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue.* Le lecteur rendit, à ce qu'on prétend, ce propos dans quelques compagnies de Berlin. Le Roi l'apprit & transféra l'indiscret de son cabinet dans un bureau de la régie. Frédéric dégoûté des Français que les Italiens lui peignaient tous semblables à ce dernier, ne voulut point en faire venir un autre. Le fils d'un pauvre tailleur de la colonie française de Berlin, donnait alors des leçons de latin à Potzdam, pour vivre & soulager son père ; Frédéric le fit venir pour en essayer.

Dans une des premières lectures , il se rencontra un mot grec , dont le Roi lui demanda l'explication , & le jeune homme la lui donna. Le Roi qui n'avait point encore eu de lecteur qui sût le grec , fut enchanté de son érudition , & le prit à son service. Il y est resté jusqu'à sa mort.

NOTE XX. page 68.

Depuis huit à dix ans , il n'avait plus de concert & ne jouait plus de la flûte. Ce concert était presque tout composé d'instrumens à vent. Il fallait être dans la plus grande faveur pour y être admis.

Le Roi aimait passionnément la musique , payait magnifiquement tous ses chanteurs & ceux qui excellaient dans quelque instrument , excepté ceux qui jouaient de la flûte ; de même qu'il ne pouvait souffrir long-tems ceux qui faisaient de bons vers. Il estimait une belle voix & un bon violon , par la même raison qu'il estima toujours plus Maupertuis & d'Alembert , que Voltaire & l'abbé Delisle. Un virtuose qui passait pour une des meilleurs flûtes de l'Europe , se présenta un jour

à Potzdam , dans l'espérance d'être accueilli du Roi , & demande à jouer en sa présence. Frédéric le reçut dans son cabinet , lui fit jouer un concert de sa composition très-difficile , que le virtuose ne pouvait connaître ; & lorsqu'il l'eut joué , avec tout le goût possible ; vous jouez fort bien , lui dit le Roi , je suis bien aise d'avoir entendu un virtuose comme vous , il faut que je vous en témoigne ma satisfaction. Le musicien s'attendait à un présent considérable. Frédéric va chercher sa flûte , & lui dit : il faut aussi que vous m'entendiez. Il joue le concert , puis congédie le joueur de flûte , avec son petit salut ordinaire.

NOTE XXI. page 78.

Ce baron de Pœlnitz avait changé deux ou trois fois de religion. S'étant fait une fois catholique , & ayant demandé son congé au Roi pour épouser une femme riche , il se trouva trompé dans ses espérances , & le mariage n'eut pas lieu. Alors se voyant sans argent , sans place & accablé de dettes , il écrivit au Roi , de Nu-

remberg où il se trouvait, & lui proposa de rentrer dans l'église réformée s'il voulait le reprendre à son service. Frédéric lui répondit :

« Que vous soyez réformé, catholique ou luthérien, cela m'est égal. Mais si vous voulez vous faire circoncire je vous reprendrai à mon service. »

Voici encore quelques pièces originales, qui donneront une idée du personnage & de la manière dont le Roi le traitait.

Lettre de Frédéric II au Baron de Pœlnitz, sans date, de la propre main du Roi. (a)

« J'ai lu votre ouvrage, cher baron, avec beaucoup d'attention ; & comme je fais que vous ne voulez point être flatté, je vous dirai mon sentiment avec beaucoup de franchise. Il me semble que vous n'avez pas été d'accord avec vous-même lorsque vous avez commencé à écrire ; car

(a) Le baron de Pœlnitz a écrit des mémoires & quelques autres ouvrages.

vous devez observer que ce que vous m'envoyez est l'histoire de la vie de mon grand-père, où il n'y a jamais eu d'histoire écrite en style épistolaire, & même vous ne le suivez pas tout-à-fait. Les lettres doivent avoir des libertés & des réflexions plus familières que le style de l'histoire qui demande de la gravité. Si donc vous voulez écrire l'histoire des deux derniers règnes, réduisez tout en chapitres, tirez plus de lumières des archives. Pour ce qui regarde les négociations, abrégez les descriptions, les cérémonies qui sentent la gazette; ne parlez tout au plus qu'une fois de vingt-quatre trompettes & de deux timballiers; étendez-vous plus sur les grandes affaires, & rejetez toutes les puérilités; ne mettez d'anecdotes que l'espèce qui caractérise la façon de penser de la cour & du souverain, & ajoutez-y de tems en tems des réflexions courtes & en style d'épigramme. Si vous voulez écrire des lettres, prenez un style moins grave, parlez-y davantage vous-même, & suivez le style de vos anciens mémoires qui me paraît plus aisé

& plus divertissant que ceux-ci. Il me semble , quant au gros de l'ouvrage , que vous ne devriez pas toujours comparer les ministres de mon grand-père avec ceux de Louis XIV , & principalement Dankelmann à Colbert ; il y a une espèce d'affectation à ces comparaisons toutes prises de la cour de France , qui ne feraient pas un bon effet. Ensuite vous dites de Meinders qu'il avait de la finesse , ce qui serait extraordinaire chez un Allemand ; & par-ci , par-là , vous donnez dans le diffus sur les matières des cérémonies & sur des détails de petits particuliers qui n'intéressent personne , comme j'ai aussi pris la liberté de le marquer en marginale avec du crayon , pour que vous puissiez l'effacer. En un mot , ou écrivez gravement , & mettez plus d'étoffe dans votre ouvrage , ou tenez-vous-en aux anecdotes que vous ornerez par votre style qui est badin & enjoué. Toutes fois ne vous en tenez point à mon jugement , & consultez vos amis qui pourront vous dire leurs sentimens.

Adieu , baron , je vous souhaite santé

& vie , & tout le reste sera facile à redresser & à faire.

FRÉDÉRIC.

Autre lettre de Frédéric II au baron de Pœlnitz.

Du 14 Juillet 1744.

» Pour répondre à votre lettre du 11 de ce mois , remplie des marques de votre repentir , je vous dirai , que vous avouerez vous-même , que votre conduite envers moi a été ridicule , irrégulière & même indigne. Après vous avoir fait sentir à diverses reprises mes bontés & ma protection , vous ayant entre autres bienfaits donné la valeur de 6000 écus pour vous tirer de l'abîme de vos dettes , vous vous êtes avisé légèrement de quitter mon service sans rime & sans raison , & avec une imprudence dont il y a peu d'exemples.

» Une ingratitude si marquée ne devait empêcher de faire grace à un homme qui a assez fait connaître que ses prétendues lumières ne sauraient jamais être accompagnées de droiture , de fidélité & de re-

connaissance ; ce qui me rapelle le souvenir d'une certaine lettre que j'ai trouvée parmi les papiers de feu mon père de glorieuse mémoire , où l'épiphonème était conçu en ces termes : *Quand deviendrez-vous sage.... mon Dieu !*

» On doit conclure de tout cela , que si je voulais agir selon les règles ordinaires de la justice & de la raison , je ferais obligé de vous abandonner entièrement , en vous laissant vous tirer vous-même des tristes suites de votre sottise. Mais comme je veux bien prendre en considération , que nonobstant votre esprit , la nature vous a refusé le jugement requis pour mener une vie sans reproche ; ce qu'elle ne vous accordera peut-être jamais ; j'ai pris la résolution de vous accorder encore une fois votre grace , le pardon & l'oubli de tout ce que vous avez commis , pourvu que vous vous soumettiez cordialement aux conditions suivantes :

1°. Que je prétends faire publier par toute la ville de Berlin , que personne ne doit s'émanciper de vous prêter , quoique

se soit, ni en argent, ni en marchandises, sous peine de 100 ducats.

2°. Que je vous défends absolument de mettre le pied dans la maison d'aucun ministre étranger, ou d'avoir un commerce avec eux dans les autres maisons, ou de leur faire des rapports de ce qui pourra être dit à la table ou dans la conversation.

3°. Que toutes les fois que vous serez admis à ma table, trouvant les autres convives en belle humeur, vous éviterez avec soin de prendre mal à propos le visage d'un cocu, & que vous chercherez plutôt de contribuer à soutenir & à augmenter leur joie.

« Voilà les points essentiels que j'ai à vous prescrire. Si vous êtes assez sage de vouloir & pouvoir remplir ces conditions, je suis prêt à vous accorder une amnistie entière, & un oubli de vos fautes. Sur ce, je prie Dieu, qu'il vous ait en sa sainte garde. Fait à Berlin le 24 juillet 1744 ».

Au-dessous il y avait de la propre main du roi.

» Si vous aimez mieux servir les cochons que les grands princes, comme vous l'avez dit, vous ne pouvez manquer de condition, & vous trouverez en Westphalie de l'emploi, sans que vous ayez besoin de moi ».

» Allez, vous êtes un indigne ; & si je vous tire de la misère, où vos folies & vos impertinences vous ont réduit, ce n'est que par pitié ; car votre conduite mériterait que l'on vous enferme entre quatre murailles à jamais.

FRÉDÉRIC.

*Lettre au Ministre d'état comte de Podewils ;
au sujet du baron de Pœlnitz.*

» J'ai reçu avec votre billet du 28 de ce mois la lettre apologétique, par laquelle le baron de Pœlnitz tâche à donner quelque tour à la vilaine pièce qu'il a jouée au marchand Martini à Paris. Je fais ce que j'en dois croire. Mais ayant pardonné audit Pœlnitz les sottises passées qu'il a faites, je lui passerai encore celle-là, à condition qu'il tâche de satisfaire ce marchand, & qu'il se garde bien de commettre plus de

pareils forfaits & avances, que je ne lui pardonnerai plus, si jamais il y revient, & dont il sentira alors tout le poids de mon indignation. Et sur cela, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde ».

A Berlin, ce 30 de janvier 1745-

FRÉDÉRIC.

Après la guerre de sept ans, le baron de Pœlnitz fut fait directeur des spectacles de la cour. Le roi le voyait encore souvent, & aimait à s'entretenir avec lui, parce qu'il était bouffon. Un jour le baron ayant demandé une augmentation d'appointemens, le roi lui envoya un boisseau d'avoine qu'il fit répandre dans sa chambre.

Congé expédié au baron de Pœlnitz à sa retraite de Berlin.

» Nous.... savoir, faisons par les présentes, que le baron de Pœlnitz, natif de Berlin, & autant qu'il nous est connu né de parens honnêtes, gentilhomme de la chambre de feu notre grand-père, de glorieuse mémoire; comme aussi au service

de la duchesse d'Orléans dans la même qualité, colonel à celui d'Espagne, capitaine de cavalerie dans l'armée du feu Empereur, camérier du pape, chambellan du duc de Brunswik, enseigne au service du due Weimar, chambellan à celui de feu notre père, de bienheureuse mémoire ; & en dernier lieu, grand-maître de cérémonies au nôtre ; se voyant comme inondé & emporté par le torrent des emplois militaires les plus honorables, & des plus éminentes charges de la cour, qui, successivement, ont plu sur sa personne ; las du monde & entraîné par les mauvais exemples du nouveau chambellan Montaulieu, qui peu de tems avant lui, a déserté de la cour ; ledit baron de Pœlnitz nous a recherché & très-humblement supplié de lui accorder en grace un congé honnête pour le maintien de sa bonne réputation & renommée.

Déférant donc à sa demande & ne jugeant pas à propos de refuser à sa bonne conduite, le témoignage dont il nous a requis, vu les importans services qu'il a rendus à notre cour royale par ses plai-

fanteries, & les amusemens qu'il a procurés à notre père défunt l'espace de neuf ans. Nous n'avons pu nous empêcher de déclarer à la gloire du dit baron, & déclarons que pendant tout le tems qu'il a passé à notre service, il n'a été *ni voleur de grand chemin, ni coupeur de bourse, ni empoisonneur, qu'il n'a point ravi & violé de jeunes filles, calomnié grossièrement*, ou porté la moindre atteinte à l'honneur de qui que ce soit à notre cour; mais qu'il s'est toujours conduit en galant homme & convenablement à son origine; n'ayant jamais fait qu'un usage honnête des talens que le ciel lui a accordés pour atteindre au but du théâtre, qui est de représenter agréablement & plaisamment le ridicule des hommes, afin de les en corriger par-là.

De même, il a toujours suivi très-sincèrement le conseil de Bacchus, quant à la modération & à la sobriété, & poussé la charité chrétienne jusqu'à faire pratiquer aux paysans cette maxime de l'évangile : *mieux vaut donner que recevoir*. Il possédait encore parfaitement les anecdotes de nos

châteaux & maisons de plaisance , & particulièrement les listes de nos vieux meubles ; & savoit du reste , par ses mérites , se rendre utile & serviable , auprès de ceux qui *connoissoient la méchanceté de son esprit , & le peu de bonté de son cœur.*

Nous rendons de plus témoignage audit baron , qu'il ne nous a jamais fait mettre en colère , si ce n'est lorsque son importunité passant toutes les bornes du respect , essayoit de profaner & de déshonorer les cendres de nos glorieux ancêtres d'une manière indigne & insupportable.

Mais comme dans les plus belles contrées , on rencontre des lieux incultes & stériles , que les plus beaux corps ont leurs difformités , & les tableaux des plus grands peintres leurs défauts ; nous voulons bien aussi pardonner audit baron , ses fautes & défauts ; & nous lui accordons , par la présente , quoiqu'à regret , le congé qu'il a sollicité ; voulons au surplus abolir & abolissons entièrement la charge qui lui avait été confiée , afin que la mémoire en soit pour jamais effacée parmi les hommes , ne croyant pas que personne soit digne de

remplir ladite charge après le susdit baron.

Donné à Potsdam le 1 avril 1744.

NOTE XXII. page 78.

Lettres de Frédéric II à Madame la comtesse de Camas, ancienne grande-maitresse de la cour de la seue reine douairière.

A Neustadt le 11 novembre 1760.

Je suis exact à vous répondre, & empressé à vous satisfaire. Il est singulier, comme l'âge se rencontre. Depuis 4 ans, j'ai renoncé aux soupers, comme incompatibles avec le métier que je suis obligé de faire; & les jours de marche, mon dîné consiste dans une tasse de chocolat. Nous avons couru, comme des fous, tous enflés de notre victoire, essayant, si nous pouvions, chasser les Autrichiens de Dresde; ils se sont moqués de nous du haut de leurs montagnes; je suis revenu sur mes pas comme un petit garçon, me cacher, de dépit dans un des plus maudits-villages de la Saxe. A présent, il faut chasser de Freyberg & de Chemnitz messieurs les

sercles , pour avoir de quoi vivre & nous placer.

C'est , je vous jure , une chienne de vie , qu'excepté Don Quichotte , personne n'a menée que moi. Tout ce train , tout ce désordre qui ne finit point , m'a si fort vieilli , que vous aurez peine à me reconnaître. Du côté droit de la tête , les cheveux me sont devenus tous gris ; mes dents se cassent & tombent. J'ai le visage ridé comme les falbalas d'une jupe , le dos voûté comme un moine de la Trappe. Je vous préviens sur tout cela , afin qu'en cas que nous nous voyons encore en chair & en os , vous ne vous trouviez pas trop ébahie de ma figure. Il ne me reste que le cœur qui n'est point changé , & qui conservera , autant que je respirerai , les sentimens d'estime & d'une tendre amitié. Adieu.

Le 27 novembre.

Vous voyez , ma bonne maman , avec quelle activité vous êtes servie. Voici le tabac. Nous arrangeons ici nos quartiers d'hiver , j'ai encore une petite tournée à faire ,

faire , & ensuite j'irai chercher la tranquillité à Leipzig , si elle s'y trouve. Mais pour moi , ce n'est qu'un mot métaphysique qui n'a point de réalité. Entre nous soit dit , c'est une chienne de vie , ma bonne maman , que celle que nous menons ; mais il faut faire bonne mine à mauvais jeu .

Adieu ma toute bonne , ne m'oubliez point ; vous auriez grand tort ; car personne ne vous aime & ne vous considère plus que je le fais.

Le 3 décembre.

En vérité , ma bonne maman , vous êtes bien experte , & je vous félicite de vous connaître si bien en hydropisie. L'aventure qui vient d'arriver est toute ordinaire. Il n'y a point de couvent même , où cela n'arrive. Moi qui suis fort indulgent pour les faiblesses de notre espèce , je ne lapide point les filles d'honneur qui sont des enfans. Elles perpétuent l'espèce , au lieu que ces farouches politiques la détruisent par leurs guerres funestes. Je vous avoue que j'aime mieux les tempéramens trop tendres , que ces dragons de chasteté qui déchirent leurs

VIE DE F. *Tome IV.*

L

semblables , ou ces femmes tracassières ,
foncièrement méchantes & malfaisantes.
Qu'on élève bien cet enfant ; qu'on ne
prostitue point une famille , & qu'on fasse
sans scandale sortir cette pauvre fille de la
cour , en ménageant sa réputation autant
qu'il est possible.

Nous avons la paix , ma bonne maman ,
& je me propose bien de rire entre quatre
yeux , quand j'aurai le plaisir de vous re-
voir. Adieu , ma bonne maman , je vous
embrasse.

A Meissen le 20 décembre,

Je vous envoie , ma bonne maman , une
bagatelle pour vous faire un souvenir de
moi. Vous pouvez vous servir de cette
tabatière , pour y mettre du rouge , ou des
mouches , ou du tabac , ou des dragées ,
ou des pillules ; mais à quelque emploi que
vous la destiniez , pensez au moins , en
voyant ce chien , cet emblème de la fi-
délité , que celui qui vous l'envoie , passe
en attachement pour vous , la fidélité de
tous les chiens de l'univers ; & que son
dévouement pour votre personne , n'a rien

de commun avec la fragilité de la matière qu'on fabrique ici. J'ai commandé ici de la porcelaine pour tout le monde , pour Schœnhausen , pour mes belles-sœurs, en un mot, je ne suis riche à présent qu'en cette matière fragile. J'espère que ceux qui la recevront la prendront pour bon argent. Car nous sommes des gueux , ma bonne maman , il ne nous reste que l'honneur , la cape & l'épée , & de la porcelaine.

Adieu , ma chère & bonne maman ; s'il plaît au ciel , je vous verrai encore face à face , & je réitérerai de vive voix ce que j'ai dit ; mais quoique je fasse , je n'exprimerai que très-imparfaitement tout ce que mon cœur pense sur votre sujet.

Au quartier de Retlem le 8 juin 1762.

Je suis bien persuadé, ma bonne maman, de la part sincère que vous prenez aux bons événemens qui nous arrivent. Le mal est que nous avons été si bas , qu'il nous faut à présent toutes sortes d'événemens fortunés pour nous relever ; & deux grandes paix , qui pourroient rétablir le calme

par-tout ailleurs, ne sont en ce moment-ci, qu'un acheminement pour finir la guerre moins malheureusement.

Je souhaite de tout mon cœur que le ciel vous conserve jusqu'à ce que je vous puisse voir, vous entendre & vous embrasser. Selon toutes apparences, vous pourrez redevenir dans peu les tranquilles & pacifiques habitans de Berlin. Pour nous autres, il faudra guerroyer jusqu'à l'extinction de la chaleur naturelle. Il faut pourtant que tout ceci finisse, & la seule perspective agréable qui me reste à la paix, est de vous assurer de vive voix de toute la considération & de l'estime avec lesquelles je suis, ma bonne maman, votre fidèle ami.

Le 27 juin.

Je me réjouis, ma bonne maman, de ce que vous avez si bon courage; & je vous exhorte fort d'en redoubler encore. Tout finit; ainsi il faut espérer que cette maudite guerre ne sera pas la seule chose éternelle dans ce monde. Depuis que la mort a trouffé une certaine c..... des pays hyperboréens, notre situation a avanta-

geusement changé, & devient beaucoup plus supportable qu'elle ne l'était. Il faut espérer que quelques bons événemens arriveront encore dont on pourra profiter, pour parvenir à une bonne paix.

Vous me parlez de Berlin. Je souhaite beaucoup de vous y savoir tous ensemble. Mais je voudrais que, si vous y alliez, ce ne soit point comme des oiseaux perchés sur une branche, & que vous y puissiez rester avec la dignité convenable. Cela fait que j'attends le moment où je croirai cette sûreté établie sur des bons fondemens, pour vous écrire d'y retourner. Si tout ceci finit bien & honnêtement, que je bénirai le ciel de vous revoir, ma bonne maman, & de vous embrasser ! Oui ; je dis embrasser ; car vous n'avez plus d'autre amant dans le monde que moi ; vous ne pouvez me donner de la jalousie, & je suis en droit d'exiger un baiser pour prix de ma constance & de l'attachement que j'ai pour vous. Vous pouvez vous y préparer. Finette (a) en

(a) Petite chienne.

dira ce qu'elle voudra , elle en pourra décher de dépit ; car depuis son défunt duc , elle n'a plus de baifeur.

Adieu , ma bonne maman ; pardon des pauvretés que je vous écris , c'est que je fuis feul , que j'oublie quelquefois mes embarras , que je vous aime & que je profite du plaifir de m'entretenir avec vous.

A Peterswalde ce 27 Octobre 1762.

Je voudrais pouvoir prendre tous les jours une fortereffe , ma bonne maman , pour recevoir de vos aimables lettres. Mais des imbécilles de commandans m'en perdent fouvent d'une façon honteufe , & quand j'ai des empereurs qui me veulent du bien. . . . jugez après cela de la jolie fituation où je me trouve. Si notre empereur vivait encore , nous aurions la paix cet hiver , & vous pourriez retourner de plein faut dans votre paradis fablonneux de Berlin. Mais le public qui fe flatte , a cru fans raifon que la paix fuivrait la prife de Schweidnitz. Vous avez peut-être efperé que cela pourrait être ; mais je vous affure , autant que j'y puiffe

comprendre , que nos ennemis n'ont encore aucune envie de s'accommoder. Jugez après cela s'il serait prudent de retourner à Berlin , au risque de s'enfuir à Spandau à la première alarme.

Vous me parlez de la pauvre Finette ; hélas ! ma bonne maman , depuis six ans , je ne plains plus les morts , mais bien les vivans. C'est une chienne de vie que celle que nous menons ; & il n'y a aucun regret à y donner. Je vous souhaite beaucoup de patience , ma bonne maman , & toutes les prospérités dont ces tems calamiteux sont susceptibles , sur-tout que vous conserviez votre bonne humeur , le plus grand & le plus réel trésor que la nature puisse nous donner. Pour moi , ma vieille amitié & l'estime que je vous ai vouée , ne se démentiront jamais. Je suis sûr que vous en êtes persuadée. Adieu , ma bonne maman.

Leipzig le 22 Janvier 1763.

Cinquante & un an , ma bonne maman , ne font pas une bagatelle. C'est presque toute l'étendue du fuseau de Madame Clotho , qui file nos destinées. Je

L 4

vous rends graces de ce que vous prenez part que j'en fois là. Vous vous intéressez à un vieil ami , à un serviteur que ni l'âge ni l'absence ne font jamais changer de sentimens , & qui à présent espère avec une espèce de persuasion de vous revoir encore & de vous embrasser, si vous voulez bien le permettre. Oui, ma bonne maman, je crois que vous serez à Berlin avant que Flore ait embelli la terre de ses dons, pour m'exprimer poétiquement; & si je me rejouis sincèrement de revoir quelqu'un dans la capitale, c'est bien vous; mais n'en dites rien. Ceci n'est pas poétique & doit s'entendre au pied de la lettre. Que le ciel veille sur vos jours, & vous comble d'autant de bénédictions que votre vertu en mérite. Que je vous revoie en santé, contente & satisfaite, & que vous me conserviez toujours votre amitié; je ne la mérite, ma bonne maman, que par l'attachement inviolable que j'ai pour vous, & que je vous conserverai jusqu'au moment que la Parque ennemie coupera ma trame.

à Dahlen le 6 Mars 1763.

Je vous reverrai donc , ma bonne maman , & j'espère que ce sera vers la fin de ce mois , ou au commencement d'avril , & j'espère de vous trouver aussi bien que je vous ai quittée. Pour moi , vous me trouverez vieilli & presque radoteur , gris comme mes ânes , perdant tous les jours une dent , & à demi éclopé par la goutte. Mais votre indulgence supportera les infirmités de l'âge , & nous parlerons du vieux tems.

Voilà notre bon Margrave de Bareuth qui vient de mourir ; cela me cause une véritable peine. Nous perdons des amis , & les ennemis paraissent vouloir durer une éternité. Ah ! ma bonne maman , que je crains Berlin & les vuides que je trouverai ! mais je ne penserai qu'à vous , & je me ferai illusion sur le reste. Soyez persuadée du plaisir que je me fais de vous assurer de vive voix de la véritable estime & de l'amitié , que je vous conserverai jusqu'au tombeau.

Le 2 Juin 1763.

Ma bonne maman , votre lettre & votre

L 5

souvenir m'ont fait un véritable plaisir , parce qu'ils sont des marques que votre santé va mieux. On m'assure qu'il n'y a aucun danger, & que vous vous remettrez tout-à-fait. Ma sœur va arriver dans une heure d'ici. Je vous avoue que cela me fait grand plaisir. Tâchez, ma bonne maman, de mettre le nez à l'air. Le grand air est la souveraine médecine, il vous remettra du baume dans le sang, & vous guérira tout à-fait. Pour moi, je m'y intéresse sincèrement. Vous connaissez mon vieux cœur, qui est toujours le même & qui est fait pour vous aimer tant qu'il existera. Adieu, ma bonne maman. Ayez bien soin de vous remettre & ne m'oubliez pas.

Je montrerai votre lettre, ma bonne maman, à ma sœur, qui sera charmée de ce que vous pensez à elle. Je regrette, à la vérité, de ne point jouir ici de votre personne. Je trouve que vous avez grande raison de vous ménager; & dans le fond, je pourrais fort peu profiter ici de votre aimable compagnie; car nous sommes comme dans une diète générale du Saint-

Empire Romain , environnés de trente princes & princesses , & d'ailleurs mes infirmités m'empêchent d'assister à tous les banquets. Je me trouve aux grandes sollemnités , & je tâche de prendre quelque repos entre deux. Le vieux baron insulte à mes jambes estropiées. Il a couru avec le prince Frédéric à qui se devancera. Pour moi qui me traîne à cloche-pied , à-peu-près comme une tortue ; je vois la rapidité de leur course , ainsi qu'un paralytique qui assisterait à un ballet de Denis.

Bon soir , ma bonne maman , j'espère de vous revoir quand mes jambes me reviendront , & que je pourrai grimper les escaliers du château qui mènent à votre Paradis. Je suis à jamais le plus ancien de vos adorateurs.

FRÉDÉRIC.

NOTE XXIII. page 79.

Conversation de Frédéric II avec Gellert.

LE ROI.

Vous êtes professeur Gellert ?

GELLERT.

Oui , Sire.

L 6

LE ROI.

L'envoyé d'Angleterre m'a dit beaucoup de bien de vous. D'où êtes vous ?

GELLERT.

De Hainichen près de Freiberg.

LE ROI.

N'avez-vous pas encore un frère à Freiberg ?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Dites-moi donc, pourquoi n'avons-nous pas de bons écrivains allemands ?

LE MAJOR QUINTUS.

Votre Majesté en voit un ici. Les Français mêmes l'ont traduit. Ils l'appellent le La Fontaine des Allemands.

LE ROI.

C'est beaucoup. Avez-vous lu la Fontaine ?

GELLERT.

Oui, Sire ; mais je ne l'ai pas imité. Je suis original.

LE ROI.

Bon , en voilà un. Mais pourquoi n'en avons-nous pas plusieurs ?

GELLERT.

Votre Majesté est prévenue contre les Allemands.

LE ROI.

Oh ! non pas précisément.

GELLERT.

Du moins contre les écrivains.

LE ROI.

C'est vrai. Pourquoi n'avons-nous pas de bons historiens ?

GELLERT.

Nous n'en manquons pas. Nous avons Mascow, Cramer, qui a continué Bossuet.

LE ROI.

Un Allemand a continué Bossuet ! est-il possible ?

GELLERT.

Oui , & même avec succès. Un des plus savans professeurs de Votre Majesté a prétendu qu'il l'avait continué avec au-

tant d'éloquence & avec plus d'exactitude historique.

LE ROI.

Etait-il en état d'en juger ?

GELLERT.

On le croit du moins.

LE ROI.

Mais pourquoi ne traduit-on pas Tacite ?
Voilà ce qu'il faudrait faire.

GELLERT.

Tacite est difficile à traduire. Les traductions françaises de cet auteur sont mauvaises aussi.

LE ROI.

Oui, c'est vrai.

GELLERT.

D'ailleurs il y a plusieurs causes qui font que les Allemands ne se sont pas encore distingués dans tous les genres de littérature : les arts & les sciences fleurirent chez les Grecs , lorsque les Romains faisaient encore la guerre. Voilà peut-être ce qui arrive aujourd'hui en Allemagne. Il ne

nous a manqué peut-être qu'un Auguste & un Louis quatorze.

LE ROI.

Mais vous avez eu deux Augustes en Saxe.

GELLERT.

Aussi la Saxe a-t-elle commencé à faire des progrès.

LE ROI.

Voudriez-vous donc avoir un Auguste pour toute l'Allemagne ? N'êtes vous jamais sorti de la Saxe ?

GELLERT.

J'ai été une fois à Berlin.

LE ROI.

Vous devriez voyager.

GELLERT.

Il faut pour cela de la santé & du bien.

LE ROI.

Quelle maladie avez-vous donc ? Celle des savans peut être ?

GELLERT.

Oui, Sire.

LE ROI.

Je l'ai eue aussi. Je vous guérirai. Il faut faire de l'exercice , monter tous les jours à cheval & prendre toutes les semaines de la rhubarbe.

GELLERT.

Ces remèdes pourraient me rendre plus malade encore. Si le cheval était trop vif , je ne pourrais pas le monter ; s'il était malade , je ne pourrais pas le faire aller non plus.

LE ROI.

Eh bien ! allez en voiture.

GELLERT.

Il faut avoir le moyen.

LE ROI.

C'est vrai. Voilà ce qui manque toujours aux savans allemands. Les tems sont mauvais , n'est-ce pas ?

GELLERT.

Oh oui , Sire ! Si Votre Majesté rendait la paix en Allemagne.

LE ROI.

Comment faire ? Ne savez-vous pas qu'ils sont trois contre moi ?

G E L L E R T.

Je connais mieux l'histoire ancienne que la moderne.

L E R O I.

Lequel préférez-vous d'Homère ou de Virgile ?

G E L L E R T.

Homère est original.

L E R O I.

Mais Virgile est poli.

G E L L E R T.

Nous sommes trop éloignés du siècle d'Homère , pour pouvoir juger sainement de son langage & de ses mœurs. Je m'en rapporte à Quintilien , qui préfère Homère.

L E R O I.

Il ne faut pas être esclave du jugement des anciens.

G E L L E R T.

Je ne le suis pas. Je ne m'en rapporte à eux, que quand l'éloignement m'empêche de juger par moi-même.

LE MAJOR QUINTUS.

Monsieur a aussi écrit des lettres allemandes.

LE ROI.

Avez-vous aussi écrit contre le style du barreau ?

GELLERT.

Oh oui , Sire !

LE ROI.

Mais pourquoi ne le change-t-on pas ? C'est le diable , ils m'apportent des feuilles entières , où je ne comprends pas un mot.

GELLERT.

Comment le changerais - je , si Votre Majesté ne peut le faire ? Vous pouvez donner des ordres & moi des conseils seulement.

LE ROI.

Ne savez-vous une de vos fables par cœur ?

GELLERT.

J'en doute.

LE ROI.

Pensez-y un peu. Je ferai quelques tours

en attendant. — Eh bien ! en avez-vous une ?

G E L L E R T.

Oui, Sire.

L E P E I N T R E.

Fable.

» Un peintre d'Athènes, qui travaillait moins pour l'argent que pour l'honneur, montra un jour un tableau de Mars à un connaisseur, en lui demandant son sentiment. Je vous avouerai franchement, dit le connaisseur, que j'y trouve un défaut : l'art y perçoit trop. Le peintre apporte plusieurs raisons. On se dispute & l'artiste s'obstine. Sur ces entrefaites entre un jeune fat. Il regarde le tableau. Dieu ! s'écrie-t-il au premier aspect, quel chef-d'œuvre ! que ce pied est bien fait ! avec quel art les ongles sont exprimés : le casque, le bouclier, l'armure, comme tout cela est rendu ! C'est Mars lui-même, il respire. A ces mots, le peintre honteux & confus, se tourne vers le connaisseur : maintenant, dit-il, je vois que

vous aviez raison. Dès que le fat fut sorti,
il effaça son tableau. »

LE ROI.

Et la morale ?

GELLERT.

La voici !

» Si le connaisseur blâme tes écrits, c'est
mauvais signe ; mais si le fat les loue ,
efface-les bien vite. »

LE ROI.

C'est beau , très-beau. Vous avez une
certaine élégance , je la comprends tout-
à-fait ; mais Gottsched m'a montré une
traduction d'Iphigénie , où je ne comprends
pas le mot. On m'a montré encore les
poésies d'un M. Pietsch , mais je les ai
jettées de côté.

GELLERT.

J'en ai fait autant.

LE ROI.

Si je reste ici , venez souvent chez moi ;
& apportez vos fables ; vous m'en lirez
quelques-unes.

GELLERT.

Je ne fais si je lis bien ; j'ai un ton si
chantant, si provincial.

LE ROI.

Oui , comme les Silésiens ; mais il faut
que vous les lisiez vous-même ; elles per-
dent sans cela. — Allons revenez bientôt.

Cependant Gellert n'est plus retourné
chez le Roi, & celui-ci ne l'a plus fait
appeler. Lorsque Gellert fut sorti, le
Roi dit à ses officiers : voilà un autre
homme que Gottsched. Le lendemain il
dit à table : c'est le plus raisonnable de
tous les savans allemands.

NOTE XXIV. *page 81.*

Voici une lettre que Frédéric écrivit à
Jordan en 1744 ; elle pourra faire juger
de la manière dont ce prince plaisantait
ceux qu'il voyait familièrement. Un tour-
neur avait imaginé qu'il épargnerait beau-
coup d'argent au roi en substituant des
canons de bois à ceux dont on se sert ; il
avait prié Jordan de présenter son projet

au roi , & Jordan avait eu la bonhomie de le faire. Frédéric lui répondit :

« Lorsque tu parles de canons ,
Colin doit parler d'astrolabes ,
Life des courtés des Newtons ,
Et moi je ferai des chansons
En langues grecques & arabes.
Qu'un chacun garde ses oisons ;
Crois-mois , c'est le seul parti sage ;
Trop heureux si nous remplissons ,
Comme il faut , un seul personnage ! »

« Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe , un atlas de bibliothèque , un savant jovial , un terrible grec , un galant doué de tous les talens que possédait défunt l'âne de Lucien ; je me renferme modestement à soutenir que tu n'es point un Mélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta lettre. Un tourneur s'offre à faire des canons , & s'adressa à Jordan. Crois-moi , mon ami , ne communique point ce secret , & fais travailler cet artiste pour ton arsenal , à la première dispute littéraire qui te surviendra ; braque ta grosse artillerie contre ton adversaire & crie-lui : *ultima ratio Jordani*.

« Je suis ici depuis quelques jours, je ne vois que des remparts, je n'entends que des fusils, je ne me promène que dans des mines, & je ne respire que du soufre. Que peux-tu attendre de moi, si non une lettre bien martiale? Cependant je compte de te retrouver à Berlin, des plaisirs plus doux, & d'y souper gaiement entre Mécène-Jordan & Pollion-Césarion. Adieu, mon ami, profite du tems, car il s'en vole ».

On pourrait citer aussi plusieurs lettres qu'il écrivit à Voltaire & à quelques autres. Voici quelques anecdotes qui donneront une idée de ses plaisanteries.

Une chanteuse de son opéra qu'il aimait beaucoup, prit la fuite, pour retourner en Italie. Frédéric fit courir après elle; on la joignit sur les frontières du Tyrol; & Marie-Thérèse qui vivait alors, la rendit sans difficulté. Des hussards la ramenèrent à Potzdam; on la conduisit dans la chambre du roi, qui lui dit : *Madame, pourquoi m'avez-vous quitté?* La pauvre femme à demi-morte de frayeur, ne put répondre une seule parole, & se jeta aux

genoux du roi. *Ne craignez rien*, lui dit Frédéric, *je voulais seulement vous dire adieu. Maintenant vous pouvez aller où vous voudrez.*

* * *

Un jour les juifs demandèrent au roi la permission de porter l'épée. Volontiers, répondit-il, *à condition qu'ils la porteront à droite.*

* * *

Un jeune candidat en théologie tout frais émoulu de l'université, se présenta au roi pour lui demander une place importante qui se trouvait vacante. Frédéric écrivit au bas de sa requête le verset 5 du 11^e livre de Samuel, chap. II : *Tenez-vous à Jéricho, jusqu'à ce que votre barbe soit venue, & alors vous reviendrez.*

* * *

Un riche ecclésiastique demanda au Roi un terrain assez considérable pour y établir des colons, qu'il s'offrait de faire travailler sous ses yeux. Frédéric écrivit au bas de sa requête :

*Paul prêcha les nations ,
Mais n'établit point de colons,*

On

On trouvera plusieurs autres traits de plaisanterie de Frédéric dans les anecdotes que nous avons réunies à la fin de ce volume.

NOTE XXV. page 90.

Frédéric saisit l'occasion d'un ouvrage intitulé, *les Nuits champêtres*, que l'auteur lui envoya. Il lui répondit :

» Vos *Nuits champêtres* ont été bien accueillies, & je vous remercie de l'exemple que vous venez de m'en adresser. Mais je désirerais qu'en bon grammairien, vous employassiez votre loisir à un ouvrage propre à éviter & corriger les défauts du style françois, qui paraît dégénérer de plus en plus, & déchoir de cette pureté qui en fait le premier ornement, &c.

Pötzdam ce 30 septembre 1783.

FRÉDÉRIC.

Le lendemain, l'auteur reçut le plan suivant écrit de la propre main du roi.

» Je voudrais que l'on donnât les règles du style par des analyses; en commençant par les idées, montrant comment elles sont formées & liées entr'elles.

VIE DE F. Tome IV.

M

» Des idées, il faudroit passer à la décomposition des périodes & des phrases, & montrer comment leurs différentes parties s'agencent les unes dans les autres.

» Lorsqu'on aura donné plusieurs exercices de cette nature sur les idées & les périodes, il sera bien plus aisé de saisir les règles de la composition & du style, puisqu'on ira du connu à l'inconnu.

» Pour achever de rendre cet ouvrage propre à corriger le mauvais style qui s'est introduit chez quelques écrivains de la colonie française, & dans *les mémoires de l'académie*, il faudroit faire une critique sévère de toutes les nouvelles pièces, & assigner à chacun son mérite *sans excepter personne*.

» C'est ainsi que je pense qu'on pourrait redresser le style de *ces messieurs*, qui dégénère chaque jour de plus en plus ».

FRÉDÉRIC.

L'auteur étendit le plan du roi, & lui ayant envoyé le premier cahier de son ouvrage, il reçut la réponse suivante :

» Le roi est très-satisfait du premier cahier du Cours théorique & pratique de

la langue & de la littérature française, que le professeur de Laveaux vient de lui adresser, quelque vaste que soit le plan de cet ouvrage périodique, S. M. y applaudit, &c.

Berlin ce 29 décembre 1783 ».

FRÉDÉRIC.

Tous les cahiers de cet ouvrage ont été reçus avec autant d'approbation: Le roi ajouta en recevant le quatrième cahier : *il ne reste qu'à désirer que cet ouvrage contribue à remédier à la décadence d'une langue qui, après être devenue universelle en Europe, mérite bien de parvenir à ce degré de perfection dont elle est susceptible ; & en recevant le septième : il est à souhaiter que vos soins contribuent à épurer le style français si fort négligé de nos jours.*

Lorsqu'on commença à tracasser l'auteur pour la censure, le bruit courut qu'il voulait discontinuer cet ouvrage. Le roi lui écrivit :

» Vous faites bien de continuer votre cours théorique & pratique de la langue & de la littérature française ; j'en ai trouvé le troisième cahier à la suite de votre let-

M 2

tre d'hier; je vous remercie de cette attention, & prie sur ce Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Potzdam ce 19 juillet 1784.

FRÉDÉRIC.

Depuis la mort de Frédéric, l'auteur a jugé à propos de cesser un ouvrage qui lui avait fait tant d'ennemis, & qu'il n'avait entrepris que pour obéir à Frédéric.

NOTE XXVI. page 90.

Lettre de M. Mérian, directeur de la classe des belles-lettres, de l'académie de Berlin, au professeur de La Veaux.

» Le roi désire que vous examiniez, pour la partie du langage & du style, le manuscrit ci-joint, & m'ordonne de lui faire rapport du résultat de votre examen. Ce que je ferai très-fidèlement, & de la manière que vous voudrez bien vous-même me dicter.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, &c. Berlin ce 8 janvier 1785.

MÉRIAN.

NOTE XXVII. page 91.

Le mémoire du ministre que l'on avait critiqué *par ordre du Roi*, avait été prononcé à l'académie en 1784. L'année suivante, le ministre en parlant de cette critique dans son nouveau mémoire, dit : *j'ai été justifié, tant pour la partie du style que pour celle du fonds d'une manière satisfaisante pour ceux qui ne sont pas prévenus* ; cependant on a réimprimé dans le tome des nouveaux mémoires de l'académie ce mémoire critiqué ; & on y a corrigé toutes les fautes que le professeur avait relevées. (Voyez nouveaux mémoires de l'académie, in-4°, année 1742, page 435 & suivantes, & comparez avec le même mémoire in-8°, imprimé chez Decker en 1784.

NOTE XXVIII. page 92.

Le 20 avril 1784, la chambre de justice condamna un académicien, françois de nation, à une amende & réparation d'honneur envers un homme, son associé à une fabrique de savon, pour avoir traité

ledit associé de *coquin* & de *malotru* ; & la chambre, en motivant son jugement, déclare qu'elle ne saurait avoir égard à l'explication de ces termes donnée par l'académicien ; mais qu'elle s'en tient à la définition du dictionnaire de l'académie française, qui dit au mot *malotru* : *c'est un terme d'invectives & de mépris, par lequel on prétend signifier en même tems une personne misérable, maussade, mal faite, mal bâtie, &c* au mot *coquin*, qu'il est synonyme à *frippeur, maraud, infâme, lâche, &c.*

NOTE XXIX. page 100.

Lettre de M. de Voltaire au roi de Prusse.

A Ferney, ce 1 février 1773.

SIRE,

Je vous ai remercié de votre porcelaine ; le roi mon maître n'en a pas de plus belle, aussi ne m'en a-t-il point envoyée. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur-général des

finances n'a fait de si grands changemens. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des cafés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge; il savait par cœur le peu de bons vers, & le grand nombre de mauvais qu'on faisait dans Paris; c'était un homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus à Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncez aux beaux-esprits,
A tous les immortels écrits,
De l'almanach & du mercure.
L'in-folio ni la brochure,
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France ;

M 4

Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! jugez mieux de nos talens ,
Et voyez quelle est notre aisance.
Nous sommes & riches & grands ,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier ,
Malgré sa flatteuse éloquence ,
Nous tire jamais du borbier ,
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit , l'ennui nous gêne ,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène ,
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au lieu du théâtre d'Athènes.
On critique , on critiquera ,
On imprime , on imprimera
De beaux écrits , sur la musique ,
Sur la science économique ,
Sur la finance & la tactique ,
Et sur les filles d'opéra.

En province une académie
Enseigne méthodiquement ,
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire

Des singes qu'on montre à la foire ,
Et de ceux qu'on montre à la cour.

Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrément ;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien le tems.

NOTE XXX. page 101.

*Lettre de Frédéric à M. d'Alembert, après
une maladie.*

» Pour cette fois, mon cher, je puis
bénir mon étoile ; & si vous m'aimez ,
vous avez quelque sujet de vous réjouir
de ce que j'ai échappé heureusement à la
mort. La goutte a fait sur moi quatorze
vigoureuses tentatives, & il m'a fallu bien
de la constance & des forces, pour résister
à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi,
pour mon peuple, pour mes amis, & aussi
un peu pour les sciences ; mais je dois
vous dire que le mauvais fatras que vous
m'envoyez * * * m'a absolument dégoûté
de la lecture. Je suis vieux, & les frivo-
lités ne me vont plus. J'aime le solide ;
& si je pouvais rajeunir, je ferais divorce

M 5

avec les Français pour me ranger du côté des Anglais & des Allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher d'Alembert; j'ai vécu assez pour voir des soldats du pape porter mon uniforme, les jésuites me choisir pour leur général, & Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philosophe, vous ne vous embarrassez guères des affaires politiques, & mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant. Je viens de déclarer une nouvelle guerre aux procès, & je ferais plus fier que Persée, si, au bout de ma carrière, je pouvais détruire la cabale de ce monstre aux cent têtes.

» Vous avez un très-bon roi, mon cher d'Alembert, & je vous en félicite de tout mon cœur. Un roi sage & vertueux est plus redoutable qu'un prince qui n'a que du courage. J'espère vous voir chez moi au printems prochain. Je suis, &c. »

Une preuve que la littérature française ne méritait point le mépris que Frédéric semblait avoir pour elle; c'est qu'elle possédait encore d'Alembert. Frédéric

croyait que tous les mémoires de son académie ne devaient contenir que des bêtises. Quel motif avait-il donc pour se tourner vers les Allemands, en méprisant son académie dont la plupart des membres étaient allemands ? Frédéric était vieux alors. Si d'Alembert lui envoya *le mariage de Figaro*, ou quelqu'autre bagatelle de cette espèce, je conçois qu'il n'y avait rien là d'amusant. Mais peut-on juger une nation sur ces misères. On me répondra, tout Paris a couru à cette pièce. A la bonne heure ; on a bien autant couru aux *Battus payent l'amende*, & à *Jérôme pointu*. Que conclure delà ? sinon qu'il y a certaines circonstances, certaines intrigues qui meuvent les pieds des Parisiens d'un côté plutôt que de l'autre. Quand on voit tous les jours les chef d'œuvres de Racine & de Molière, est-il étonnant qu'on aille rire pendant quelque tems aux marionnettes ? Mais attendez un peu ; si le goût est tout-à-fait perdu chez les Français, ces pièces suraageront, elles ne seront point oubliées ; mais si dans dix ans, on demande : *Qu'est-ce que Jérôme*

pointu, les Battus payent l'amende, &c. ?
concluez que la nation n'a pas été cor-
rompue par ce mauvais goût. Et à présent
même demandez à tout ce qu'il y a
d'hommes de lettres & de goût en France ,
ce qu'ils pensent de ces pièces modernes.

NOTE XXXI. page 107.

Un grand nombre d'Allemands ont ri
de ces voyelles que le roi voulait faire
ajouter aux terminaisons des verbes en
en ; & ils ont prétendu que *sagena, gebena,*
& *nehmena*, seraient aussi ridicules en alle-
mand qu'en français, *sona* au lieu *son*, *tona*
au lieu de *ton*, *sona* au lieu de *font* ; car
la prononciation des syllabes nazales de
la langue française est bien plus désagréable
encore, que celle des terminaisons en *en*
de l'allemand. *On, mon, ton, son, en,*
an, n'offrent pas des sons bien doux ;
quoi de plus doux, au contraire, disent
les Allemands & les étrangers qui savent
bien leur langue, quoi de plus doux que
les terminaisons des mots *lieben, sagen,*
nehmen, geben, & toutes les autres de cette
espèce. Frédéric dit un jour à Gottsched au

sujet de l'allemand, que ce mot est dur *Nebenbuhler* ? & il appuya sur la pénultième ; Gottsched répondit que ce mot est agréable *entendement* ? & il affecta de prononcer du nez.

Le roi a-t-il raison de donner pour modèle le style de Tacite, & de prétendre qu'il faut, pour se corriger de la prolixité que les Allemands tâchent d'imiter les auteurs dont *le style est sentencieux*. Quelques Allemands qui méritent d'être comptés parmi les savans de la nation, soutiennent que par-là leurs auteurs tomberaient dans *Scylla* en voulant éviter *Caribde*. Le style sentencieux, disent-ils, est ce qu'on blâme le plus dans cet historien ; & jamais ce style ne sera souffert que dans les ouvrages de la nature des *pensées de la Rochefoucault*. Il faut de la précision & de la clarté dans le style, & Tacite est souvent obscur.

Quelque tems après la publication de la brochure du roi, un jeune Suisse, nommé Muller, qui a écrit l'*histoire des Suisses*, tout-à-fait dans le style de Tacite, vint à Berlin, & crut sa fortune faite. Frédéric

le vit deux ou trois fois, reçut son ouvrage, & le laissa partir. Il se rabattit sur Cassel, où le Landgrave le fit membre de son académie.

NOTE XXXII. page 109.

Cet homme singulier refusa un jour de prêter au prince royal pour quelques jours un manuscrit de Froissard, qui se trouvait dans une bibliothèque publique dont il avait la direction, à moins que le prince ne lui donnât un billet signé de sa main, par lequel il promit de rendre ledit manuscrit *sine maculis & rasuris*. Une autre personne de distinction lui demanda pour quelque tems les *Evangelia apocrypha*. Arletius renvoya son billet après avoir mis au bas : il faut écrire *apocrypha*, & il n'envoya le livre que lorsqu'on eut substitué l'y à l'i simple.

NOTE XXXIII. page 111.

Quelques passages tirés des lettres critiques par M. l'abbé, nous mettront au fait des motifs qui lui ont inspiré sa brochure. Il dit dans une lettre au marquis de Lu-

chefni : » Je voudrais que cet ouvrage (*Vicende della letteratura*) refondu & augmenté de la manière que vous avez vu , eût un succès proportionné à celui qu'a eu la première ébauche. Il s'en faut de beaucoup que j'eusse alors les connaissances que j'ai tâché d'acquérir depuis. Cependant , le croiriez-vous , monsieur le marquis ? ce n'est que par ce petit essai que j'ai eu l'honneur d'être nommé dans le grand dictionnaire diplomatique , sous l'article *Italie*. L'histoire des révolutions d'Italie avait pourtant déjà paru traduite en français , & rapportée avec beaucoup d'éloges dans cinq ou six différens ouvrages périodiques français. . . . Les révolutions d'Italie avaient bien plus de rapport que les vicissitudes de la littérature , au dictionnaire diplomatique. Mais l'article *Italie* était fait avant que le rédacteur eût connaissance d'un ouvrage qui la regardait. *Ma bataille est faite* , disait Vertot. *Que de fois j'ai pensé que La célébrité des auteurs dépend beaucoup du hasard !* ». On voit bien que ce qui fâche monsieur l'abbé , c'est que le hasard ne l'a pas rendu célèbre.

Dans un autre endroit il dit , en parlant des Français : » Ces messieurs , quand ils parlent des auteurs non français , se tirent toujours d'affaire en disant : *Il n'est pas connu* , ou *il n'est connu que dans son pays*. Pourquoi nous forcent-ils à faire connaître leur ignorance en nous disant si légèrement , à propos de tant d'auteurs & d'artistes , qu'ils sont ignorés ? » Selon M. l'abbé , les Français sont des *ignorans* , parce qu'ils ne le connaissent pas. Mais , cependant , dequoi se plaint-il ? Voltaire ne l'a-t-il pas très-bien fait connaître dans le passage que nous avons indiqué ? Un autre endroit prouve encore mieux le motif de M. l'abbé , que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. *Quand on me demande* , dit-il , *ce que les Français m'ont fait* , je suis tenté de répondre au nom des autres nations ce qu'un Athénien répondit à Aristide qui lui demanda : qu'a fait Aristide pour que tu le condamnes à l'exil ? je n'aime pas , répondit il , qu'il veuille se faire appeller le juste par préférence à tout autre ! Et plus loin : Devrons-nous consentir ou souffrir non-chalamment que la France seule donne ses livres au reste de l'Eur-

rope, qu'on ne parle que sa langue, que les productions littéraires des autres pays n'aient cours ni crédit qu'autant que le hasard les fera connaître en France & que quelque Français se chargera de les traduire? Que ce qu'ils disent d'eux-mêmes ou des autres nations se répande par-tout; & que ce qu'en disent les autres, ne soit connu que dans quelques provinces?

Ces tirades suffiront pour donner une idée de l'esprit & du jugement de ce savant.

NOTE XXXIV. page 112.

La plupart des personnes de mérite qui assistèrent à cette séance, furent révoltées des libertés que cet abbé se permit dans ce mémoire contre la France. Il envoya son ouvrage à Frédéric; mais ce prince qui répondait à tout au bout de 24 heures, resta dix jours sans lui répondre, & ne parla dans sa réponse que d'un ouvrage sur les vicissitudes de la littérature, que Denina lui avait dédié quelque tems auparavant. *Vos recherches sur les révolutions de la littérature*, dit Frédéric dans cette lettre,

ont déjà assez trouvé l'approbation des connaisseurs, pour vous promettre le même succès de leur suite. Un gascon n'aurait pas mieux répondu.

NOTE XXXV. page 116.

Lorsque l'abbé Raynal vint à Berlin, Frédéric demanda à le voir, & se vengea par une petite méchanceté du passage de l'histoire des deux Indes, où il n'est pas ménagé. Le roi lui parla de son histoire du Stadthoudérat & de ses mémoires historiques, & affecta de ne lui pas dire un mot de l'histoire des deux Indes. L'abbé lui dit: *Sire, j'ai fait encore quelques autres ouvrages — Je ne les connais pas*, lui répondit Frédéric; & il parla d'autre chose. On prétend que l'abbé n'aurait pas refusé la place de président de l'académie, si on la lui eût offerte; on en toucha quelque chose à Frédéric, qui rejetta la proposition bien loin. D'ailleurs, c'était alors que régnait dans toute sa force, à Potzdam, la conjuration contre la littérature française; & les *signori* eurent bien soin de faire jouer leurs machines auprès du roi vicillard.

Frédéric écrivit une lettre à d'Alembert , où il disait les plus belles choses du monde de l'abbé Raynal ; mais dans les petits soupers on le traitait de fanatique & de déclamateur.

NOTE XXXVI. page 119.

On a reproché à M. le comte de Rivarol les phrases suivantes : (a).

Les expressions figurées sont comme assises à la porte de chaque profession.

Les poètes étrangers servent de près le style figuré. . . .

Un concert de voix troublé par un silence...

Le monde qui change d'attitude. . . .

Lâcher du grec tout pur. . . .

La langue française est une planète qui a ses satellites & une température.

(a) C'est le même Rivarol , à qui le public attribue le *petit almanach de nos grands hommes* , brochure où l'on immole au ridicule beaucoup de gens médiocres & plusieurs écrivains de mérite. Bien des personnes ne peuvent se persuader qu'il en soit l'auteur. Quelques traits fins & délicats , & non les nombreux sarcasmes qu'on y trouve , les rendent incrédules.

*C'est une médaille , qui a une physionomie ,
une probité attachée à son génie.*

Personne n'a pu comprendre cette phrase
sur Voltaire.

*L'infatigable mobilité de son ame de feu
l'avait appelé à l'histoire fugitive des hommes ,
&c. &c.*

NOTE XXXVII. page 125.

On connaît l'espèce de cartel que Mau-
pertuis adressa à Voltaire à Leipzig. Il le
fit imprimer avec l'avant-propos suivant ,
que Frédéric approuva & signa de sa main
royale.

» On se trouve obligé de publier cette
lettre qui selon le cours ordinaire des
choses , aurait dû demeurer secrète ; parce
que M. de Voltaire en a fait courir des
morceaux tronqués & altérés. M. de Vol-
taire a écrit qu'il avait déposé cette lettre
entre les mains des magistrats de Leipzig ;
on doit être surpris que , dans cette affaire ,
le poète ait osé s'adresser aux magistrats ,
dont la présence doit être toujours redou-
table aux faiseurs de libelles. »

Vu & approuvé FRÉDÉRIC.

On est fâché de voir le grand Frédéric mêlé dans toutes ces tracasseries, mettre son nom à des écrits de cette nature ; après avoir élevé *ce poète jusqu'aux nues* ; après lui avoir fait corriger ses *ouvrages* ; ri de ces *prétendus libelles* ; & après avoir fait tant de petites plaisanteries qu'on pourrait appeller des *libelles*, si l'Akakia en est un. N'y aurait-il donc que les rois qui eussent le privilège de rire ?

NOTE XXXVIII. page 127.

Vers sur l'existence de Dieu , composés par Frédéric II , quelques années avant sa mort.

UNDE ? UBI ? QUO ?

Unde ? ubi ? quo ? D'où viens-je ? Où suis-je ? Où vais-je ?

Je n'en fais rien. Montaigne dit : que fais-je ?
Et sur ce point tout docteur consulté,
En peut bien dire autant sans vanité,
Après tout , de quel endroit le saurai-je ?
Moi qui d'hier dans l'univers jetté,
Ne suis rien moins qu'un être nécessaire ?
Cet être existe , a toujours existé ;
Il en faut un , soit esprit , soit matière ;
Et ce point là par nul n'est contesté.

Or n'est-ce pas une chose très-étrange,
 Que tout ce que l'on croit d'ignorance,
 Malgré ce qu'on croit de vains vœux, je pense,
 Je me propose de le contester :
 Voudriez-vous que le Tout-puissant,
 Auteur de tout & de mon existence,
 N'eût aucun but, aucune volonté,
 Tandis qu'il m'a donné l'inintelligence ?
 Qu'il n'en eût point, lui qui m'en a doté ?
 Mais, dites-vous, & la peste & la guerre,,
 Les maux divers physiques & moraux,
 La faim, la soif & la goutte & la pierre,
 Du genre humain sont souvent les bourreaux
 Les ouragans, la grêle, le tonnerre,
 Mille poisons, les affreux tremblemens,
 Les tourbillons, les typhons, les volcans,
 Tous ces fléaux, qui désolent la terre,
 Sont-ce les dons d'un père à ses enfans ?
 Le n d'accuser la divine sagesse,
 De ton esprit reconnais la faiblesse,
 Homme superbe, atôme révolté !
 Le Tout-puissant posa cette barrière,
 Pour contenir ta curiosité.
 Peut-être il veut par cette obscurité,
 Humilier cette raison trop fière,
 D'avoir suivi quelque trait de lumière,
 Qui lui montra par fois la vérité.
 Mais il manquait à la félicité
 Qu'il dévoilât à ta faible paupière,
 De l'univers la théorie entière ;
 Et pour te faire approuver ses décrets
 Dieu t'aurait dû révéler ses secrets !

D'où vient le mal ? Eh ! plus je l'examine ,
Et moins je vois quelle est son origine.
Que s'ensuit-il ? Sinon que mon esprit
Est, dans sa sphère, étroit & circonscrit.
Mais supposer qu'une aveugle matière,
De tout effet est la cause première,
A ma raison répugne & contredit,
Ici l'absurde, & là l'inexplicable.
Par deux écueils, je me vois arrêté ;
Il faut opter : l'absurde est incroyable,
Je m'en tiens donc à la difficulté,
Et vous laissant à vous l'absurdité.

Nous donnerons ici une autre pièce de vers peu connue , que Frédéric a faite encore dans son bon tems ; & qui a été copiée sur l'original , forti des mains du Roi ; elle mettra nos lecteurs à même de juger du vrai degré du talent poétique de ce prince.

*Épître de Frédéric II, au comte de Hoditz ;
sur Roswald.*

O singulier Hoditz ! vous qui né pour la cour,
Avez fui , jeune encor , ce dangereux séjour ,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire ;
Vous riez de ces sorts dont l'esprit mercénaire ,
N'amassent des trésors que pour les entasser ,
De ces fâts dont l'orgueil fait si bien s'engoncer ,
Se dresse , se rengorge & se mire en ses plumes ,
Et de ces sombres foux qui dans les amertumes ,

Ivres de leur grandeur , occupés de projets ,
S'épuisent en travaux , sans réussir jamais.
Mécontent du présent , à leurs vœux peu fort-
ble ,

Cherchant dans l'avenir un sort plus favorable ;
Vous avez rejeté ce dangereux poison ;
Vous bornez vos desirs à suivre la raison.

Etre heureux , en effet , c'est bien la grande af-
faire.

L'orgueil est , à mes yeux , une triste chimère ,
A quoi vous eût servi que , valet grand-seigneur ,
Vous eussiez quarante ans déchauffé l'Empereur ?
Il est beau d'approcher de près du diadème ,
Mais il vaut mieux encore dépendre de soi-
même ,

Ainsi vous avez su , d'un choix prémédité ,
Préférer aux grandeurs l'heureuse liberté.

Sans faste & sans apprêts , guidé par la nature ,
Même sans y penser disciple d'Epicure ,
Roswald en héritage entre vos mains passé ,
Le dispute bientôt au palais de Circé.
Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Ebre ;
Graces à vos talens est devenu célèbre ,
Ce n'est plus ce donjon sombre & peu fréquenté ,
Qu'à peine on tolérât pour son antiquité ,
C'est un séjour divin ; les yeux & les oreilles ,
S'étonnent d'y trouver cent charmantes mer-
veilles.

Le Tasse & l'Arioste en deviendraient honteux ;
S'ils voyaient vos travaux les surpasser tous
deux.

Là

Là des enchantemens l'ingénieux prestige
 Produit à chaque instant prodige sur prodige.
 Tout respire, tout vit, tout être est animé
 Par un charme soudain ; & là-bas par miracle
 Vous lisez dans un puits les arrêts d'un oracle ;
 La nature paraît obéir à vos loix ;
 Tout s'arrange , se fait , se plie à votre choix.
 Tandis qu'en promenant on examine , on cause
 L'œil est soudain frappé d'une métamorphose.
 En fuyant Apollon , plus prompt qu'un courrier,
 Daphné subitement se transforme en laurier.
 Là , j'apperçois Renaud dans le palais d'Armide ,
 Ici sont tous ces dieux célébrés par Ovide ,
 Vénus , Pallas , Diane , Apollon , Jupiter ,
 Neptune , Mars , Mercure & le dieu de l'enfer.
 Les dieux n'existant plus qu'au code poétique ,
 Ont retrouvé chez vous autels & culte antique ;
 Des prêtres revêtus d'habits pontificaux ,
 Amènent la victime , & puis de leurs couteaux
 L'égorgeant en l'offrant aux Dieux en sacrifice ;
 Ils aspergent l'autel du sang de la genisse ;
 Ils invoquent ces dieux , l'encens fume pour eux.
 Que l'ombre de Symmaque approuverait vos jeux ,
 Si dans ce nombre outré de cultes ridicules ,
 Dont on charge à plaisir les peuples trop cré-
 dules ,

Il voyait par vos soins ressusciter le sien !

Mais vous aimez la fable en restant bon chrétien ;
 Et sans que la vraie foi puisse en être alarmée ,
 Vous pouvez vous créer tout un peuple pygmée ;
 Je crus en leur cité , quand leur essaim parut ,

VIE DE F. Tome IV.

N

D'être avec Guiliver tombé dans Lilliput.
 Je semblais un géant envers cette poupiade ;
 Typhée ou Gérion , ou du moins Encelade.
 Et la cité bâtie à leur proportion ,
 N'avait point de clocher qui m'atteignit au front ,
Tel Virgile a peint la naissante Carthage ,
 Où tout un peuple actif s'empressait à l'ouvrage ,
 Et travaillant aux murs qu'avait tracé Didon.
 Bientôt d'autres objets nous font diversion ,
 De voix & d'instrumens la douce mélodie ,
 Par un plaisir nouveau change & diversifie
 Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédens
 Tant l'esprit des humains se plaît aux change-
 mens !

Tantôt c'est l'opéra , tantôt la tragédie.
 Ou bien la pantomime , ou bien la comédie ,
 Qui viennent tour à tour par leur variété ,
 Ecarter les ennuis de l'uniformité.

Mais ferais-je muet au sujet des actrices ,
 Des Vestales qu'encore je ne crois pas novices ;
 Qui venant étaler leurs grâces , leurs appas ,
 Semblent briguer l'honneur de passer dans vos
 bras.

Ce serait de beautés qui forment les spectacles ,
 N'aiment que leur Sultan , respectent ses oracles ,
 Sa volonté décide & marque leur devoir.

Ce Sultan , cher Hoditz , vous le devez connaître ,
 De ces lieux enchantés n'est-ce pas l'heureux
 maître ?

Génie infatigable , inépuisable , égal

.

Ainsi vos jours heureux sans fatigue s'écoulent,
Les amours enfantins & les plaisirs les moulent.

Lorsque dans vos jardins, vers la fin d'un beau
soir,

La rivale du jour, vient de son crêpe noir,
Obscurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, & d'abord apparaît la lumière
Tel Dieu créant ce monde auquel il se complut,
Dit, que le jour paraisse, & la lumière fut.
A Roswald aussi-tôt cent raquettes (a) s'élancent,
Et remplissent les cieux des feux qu'elles dispen-
sent ;

De leurs gerbes brillantes éclairent l'horizon,
Et semblent suppléer au char de Phaéton,
Vos prestiges de l'art éclairent la nature.

Mais ce jour fortuné panche vers sa clôture,
Pour le finir ainsi qu'il avait commencé,
Mon conte va choisir dans son peuple empressé,
Un tendron de quinze ans, Grand Dieu ! qu'elle
était belle ;

Le fameux Phydias, l'élégant Praxitèle,
En elle auraient cru voir une divinité ;
Si ce n'était Vénus, c'était la Volupté.
Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont paî-
trie,

Elle doit cette nuit, lui tenir compagnie.
L'amour qui l'apperçoit, en rit malignement,
Ses rivales enfin s'en plaignent vivement.

(a) Fusées.

Oh ! qu'il est difficile en un ferrail de belles ,
De contenter son goût sans causer des querelles ;
Toutes comme Vénus , ou Pallas , ou Junon ,
Prétendent à la pomme & chacune a raison.
Le plus sage des rois en entretenait mille ,
S'il pouvait y suffire , il était plus qu'habile ;
Mais , mon comte , après tout , peut bien être
aujourd'hui ,
Sans être Salomon , plus Hercule que lui.

Comment pourrai-je enfin tout conter & tout
dire ?

Les mots me manqueraient pour dépeindre & dé-
crire

Les plaisirs différens qu'on savoure en ces lieux.
Vous n'en approchez pas , tristes plaisirs des
cieux !

C'est ainsi qu'au-dessus des pompeuses chimères
Qui flattent les mortels de destins plus prof-
pères ,

Vous vous êtes choisi le plus fortuné sort ,
Et libre de soucis , tranquille au sein du port ;
O comte ! vous savez jouir , penser & produire.
Ainsi des voluptés l'ingénieux délire ,
Par-tout sème de fleurs , les traces de vos pas.

C'est dans le choix sur-tout qu'on distingue ici bas
Le jugement du fou , du jugement du sage.
Dans les jours fugitifs d'un court pèlerinage ,
L'un s'accablant de soins , de peines , d'embarras ,
Est toujours projetant , surpris par le trépas ;
L'autre voit des objets le néant , la folie ;

Profite des plaisirs & jouit de la vie.
C'est votre lot, cher comte, il faut vous y tenir.
Le plaisir est le dieu qui vous fit rajeunir.
Puissez-vous en santé, dans le sein de la joie
Passer encore long-tems des jours filés de soie.

NOTE XXXIX. page 138.

On lit dans le mémoire historique sur la dernière année de la vie de Frédéric II par M. de Hertzberg page 15 : « Dans la nuit du 16 au 17 il cessa de vivre, en exhalant sa grande âme sans aucun mouvement convulsif *en ma présence & en celle de notre digne confrère M. le Médecin Selle.* » Ce passage pourrait faire croire que nous nous sommes trompés en disant qu'il n'y avait dans l'appartement du Roi, lorsqu'il expira, que les hofards de sa chambre & quelques laquais. Mais nous nous sommes déterminés à avancer cette circonstance d'après plusieurs lettres de Potzdam, & une description de la mort de ce prince, imprimée dans cette ville, sous les yeux du Gouvernement. Nous avons cru devoir suivre ces mémoires; si nous nous sommes trompés, nous nous justifions en citant le passage de M. de Hertzberg.

NOTE L. page 148.

Il ne faut entendre ceci qu'en général. Nous avons eu occasion nous-mêmes de connaître des personnes très-respectables dans les tribunaux de Berlin, mais ils gémissaient.

Quelques personnes pourraient trouver quelque contradiction entre ce que nous venons de dire, & un autre passage où nous disons que Frédéric conçut de l'horreur pour le gouvernement arbitraire. Mais il faut observer qu'il y a de la différence entre le gouvernement arbitraire & le gouvernement absolu. Frédéric voulait que tout se fit comme il l'entendait; mais il se déterminait presque toujours, ou croyait se déterminer par des raisons de politique, de justice & d'équité; & en cela, il ne croyait pas agir arbitrairement. D'ailleurs, il faut bien distinguer les dernières années, il paya quelquefois le tribut à la nature. Il avait dit souvent lui-même dans sa jeunesse qu'un vieux roi devient presque toujours un tyran. Il est étonnant qu'ayant cette façon de penser, il n'ait pas travaillé à donner à ses loix ce caractère sa-

cré, qui les met au-dessus du souverain même; & qu'il n'ait pas appris à ses successeurs, à respecter inviolablement leurs oracles. Un homme d'esprit a reproché à Frédéric des prohibitions sur les œufs, les fourcières, &c. qu'il appelle ridicules; je ne fais si l'on pouvait traiter aussi sévèrement des ordonnances que Frédéric ne fit que sur les dernières années de sa vie. Cette époque aurait pu les faire regarder avec indulgence; mais quelque soit le peu d'importance de ces objets, ne pourrait-on pas dire qu'ils deviennent considérables s'ils sont multipliés. L'argent qui sortait des états prussiens pour les fourcières, était très peu de chose, j'en conviens; mais cet argent joint à celui d'une grande quantité d'autres objets prohibés dont cet auteur se moque également, forme à la fin une somme considérable. Dans la science des finances, c'est souvent par des petits détails qu'on fait de grandes choses. Lorsque Frédéric défendit les œufs de Saxe, il dit : *est-ce que mes poules ne pondent pas?* L'auteur n'a vu ici qu'une raison petite & ridicule, n'aurait-il pas dû y voir un dé-

fir d'encourager dans ses campagnes , cette petite branche d'économie rurale ? Il en est de même de la grande quantité de monopoles que Frédéric a établis ou soutenus dans ses états. Ces établissemens sont pernicieux en eux-mêmes ; j'en conviens , mais l'Auteur n'a pas fait réflexion au moment où ils ont été établis , aux motifs qui les ont fait établir. Les états prussiens étaient dépourvus de fabriques , de manufactures de toute espèce , il fallait inspirer de l'industrie à la nation ; il fallait appeller des étrangers ; il fallait leur offrir des encouragemens , & des avantages ; voilà la source de la plupart des monopoles. Pouvait-on ôter à ces gens des droits qu'on leur avait accordés sous le sceau de la foi royale ? C'était à Frédéric à les établir , & à les conserver ; c'est à ses successeurs à juger si l'exemple & la jalousie ont produit assez d'activité & d'industrie dans la nation , pour qu'on puisse les abolir sans danger ; c'est à eux à examiner ceux que l'on peut abolir sans injustice ; & cet examen n'est pas l'affaire d'un moment.

AUTRES
ANECDOTES
ET PARTICULARITÉS,
RELATIVES
A LA VIE DE FRÉDÉRIC II.

N 2



AUTRES
ANECDOTES
ET PARTICULARITÉS,
RELATIVES
A LA VIE DE FRÉDÉRIC II.

Extrait du Testament de Frédéric II.

Je vous donne , mon cher neveu Frédéric-Guillaume , mes pays conquis & acquis , mes châteaux , mes bâtimens , mes jardins , mes galeries , mes meubles , mes nippes , à condition que vous aurez soin des bagatelles que je donne à mes parents , comme une marque de mon souvenir ; car mes états , mon bien , mon peuple , tout est à vous.

« Je vous prie , mon cher neveu , de laisser à la Reine mon épouse , ce qu'elle a eu jusqu'à cette heure , 40000 écus ; d'y ajouter encore 10000 écus de rente , que l'on prendra de tel & tel fond (à chaque legs , le fond est assigné.) Elle ne m'a

jamais donné de chagrin pendant le cours de mon règne, & mérite le respect, l'attachement & l'estime par ses vertus estimables.

« Je lègue à mon frère Henri 200,000 écus, la bague de Chydysopos entourée de brillans que je porte, un beau lustre, & 50 ancras de vin d'Hongrie.

« A mon frère Ferdinand 50,000 écus, un carrosse & un bel équipage.

« A Mad. la Princesse Amélie 10,000 écus par an & une vaisselle d'argent.

« A Mad. la Princesse Henri 6000 écus par an.

« A Mad. la Princesse Ferdinand 10,000 écus par an & une boîte de 100,000 écus.

« A mon neveu le Prince Ferdinand de Brunswick 10,000 écus.

« Au Duc régnant de Brunswick deux chevaux de selle & une belle bague.

« Au Duc Ferdinand de Brunswick une belle boîte garnie de brillans, parce qu'il a toujours été mon ami.

« A la Duchesse de Wirtemberg (mère de la grande-duchesse) 10,000 écus en présent.

« Au Prince son époux, une belle bague de brillans.

« A la Landgrave douairière de Hesse-Cassel 10,000 écus. (Il y a d'autres legs pour des personnes mortes, le testament étant de 1769.)

« Je vous recommande, mon cher neveu, mon brave militaire, ma respectable armée, mes vieux officiers, sur-tout ceux qui m'ont entourés, toute ma maison, mes domestiques, qu'ils vous servent ; & s'ils sont vieux, ne les abandonnez pas, tâchez de les bien placer. Mon premier bataillon de gardes & les gardes du corps auront chacun deux écus, & les officiers de l'état-major, une médaille d'or, chacune avec un coin, où vous ferez frapper un des faits les plus mémorables de la guerre de 7 ans, pour qu'ils se souviennent de moi & de leur gloire. Les petits legs que je fais ne sont pas de mon trésor, il n'est pas à moi, il appartient à l'état, regardez-le toujours comme tel, mon cher neveu. Ces legs sont des petites épargnes ; leurs assignations en sont la preuve. Etre roi est un hasard, n'oubliez jamais que

vous êtes homme. Je me flatte qu'il n'y aura pas de dispute entre ma famille , & que la bonne intelligence règnera toujours entre vous , pour l'honneur & la gloire de vos ancêtres.

Pendant que Voltaire était encore à Potsdam , il passa dans cette ville un Anglais qui dit au Roi qu'il pouvait retenir mot à mot un discours assez long , après l'avoir entendu lire une seule fois. Frédéric le mit à l'épreuve , & l'Anglais tint parole. Dans ce moment , Voltaire se fit annoncer chez le Roi , pour lui lire une petite pièce de vers qu'il venait de finir ; Frédéric qui voulait s'amuser , fit cacher l'Anglais dans un cabinet voisin , & lui recommanda d'apprendre mot pour mot ce que lirait le poète. Voltaire entre & déclame ses vers. Le Roi les écoute froidement , & dit : en vérité , mon cher Voltaire , je ne vous conçois pas , depuis quelque tems vous vous avisez de prendre les vers d'autrui , pour vous les attribuer. Voltaire jura que les vers étaient de lui ; & qu'il venait de les finir dans la minute.

Eh bien , dit le Roi , je viens de voir un Anglais qui me les a déjà montrés comme de lui. Alors Frédéric fit appeller l'Anglais & lui dit : récitez-nous , je vous prie , les vers que vous m'avez montrés ce matin. L'Anglais répéta les vers sans omettre une seule syllabe. Il faut que ce soit le diable , dit Voltaire en colère. Le Roi s'amusa beaucoup de son courroux , lui avoua tout à la fin , & finit par faire un présent à l'Anglais pour le plaisir qu'il lui avait donné.

Dans le tems que Frédéric soupait encore avec des beaux-esprits , il leur demanda un jour l'un après l'autre : *si vous étiez roi de Prusse que feriez-vous ?* Chacun s'efforça de faire une réponse flatteuse. Le tour du marquis d'Argens étant venu , il répondit : *Ma foi , Sire , je vendrais le royaume pour acheter une Province de France.*

Il a existé un ouvrage , conçu dans les soupers de Potzdam , & étouffé dans le cabinet du Roi. Il était intitulé *les Paral-*

Illes. On y comparait Richelieu & Dann, Frédéric & Marie-Thérèse, le Roi de Pologne & l'Empereur, la marquise de Pompadour & le comte de Bruhl, le Roi d'Angleterre & Cathérine II, le maréchal d'Etrées & un cheval Danois.

Un autre ouvrage du Roi de Prusse qui n'a pas été imprimé dans ses Œuvres, c'est une *introduction à l'abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury*. Ce petit ouvrage philosophique n'est pas fait pour plaire aux théologiens.

Avant que Voltaire eût avoué au Roi qu'il avait fait la *Pucelle d'Orléans*, Frédéric prétendait que c'était faire injure au plus bel esprit de France que de lui attribuer ce qu'il appelait une infâme rapsodie. Quand on fut que Voltaire en était l'auteur, il se la fit lire par d'Algarotti, & dit : ce n'est pas cela que j'avois lu ; ceci est charmant, & il n'y a que Voltaire capable de faire un si bel ouvrage. C'était

le même ouvrage , mais les noms en imposent.

Maupertuis crachait le sang depuis trois mois , on désespérait de son rétablissement. Le Roi lui envoya son médecin avec le billet suivant :

« Je vous envoie le sieur Cottenius , un des plus grands charlatans de ce pays. Il a eu le bonheur quelquefois de réussir par hasard , & je souhaite qu'il ait le même sort avec vous. Il vous ordonnera bien des remèdes ; pour moi je ne vous défends que les liqueurs ; mais je vous les défends entièrement. »

Le Roi avait un grand préjugé contre les Allemands , & il ne pouvait croire qu'ils fussent capables de faire quelqu'ouvrage d'esprit ou d'adresse. On dit que c'est le comte de Rothenbourg qui lui avait inspiré ces idées. Ce comte lui procura un jour une très-belle tabatière , qu'il lui donna pour l'ouvrage d'un des meilleurs ouvriers de Paris. Il arriva que cette ta-

batière tomba des mains du Roi & se cassa. C'est dommage, dit le Roi, j'aimais beaucoup cette boîte. Un des amis du Roi lui conseilla de la faire raccommoder ; & par qui , répondit le Roi , tous les ouvriers allemands ne sont ils pas des maladroits ? L'ami assura qu'il connaissait à Berlin un homme qui était fort habile ; & qu'il se chargeait de la lui faire raccommoder. On porte la boîte chez l'ouvrier , on demande s'il peut la raccommoder. Pourquoi pas , répondit-il , puisque c'est moi qui l'ai faite ? & il prouva d'une manière incontestable ce qu'il avançait. Lorsqu'on rapporta la boîte au Roi , on lui apprit qu'elle était l'ouvrage d'un ouvrier allemand. Alors il répondit froidement : *Elle est faite à Berlin ! eh bien , je vous en fais présent ; je ne peux plus m'en servir.*

* * *

Le colonel Quintus présenta un jour au Roi un tableau , qui avait été fait dans ses états. Au premier coup d'œil , il le trouva charmant, mais lorsqu'il apprit que l'artiste vivait à Berlin , il dit : *non , il ne me plaît pas , ôtez-le de là.* L'artiste fut si fâché de

ce mépris qu'il brûla son tableau sur le champ. Quelque tems après, le Roi avait besoin d'un pendant pour une de ses chambres, & il redemanda ce tableau pour remplir le vuide. Quintus raconta le dépit du peintre & ses suites. Quel caprice ! dit le Roi. Sire, répondit Quintus, c'est un artiste allemand ; mais il est capricieux comme un Italien.

* * *

Lorsque la Mara vint à Berlin, le Roi ne voulait pas d'abord l'entendre chanter, & disait : *bast, c'est une Allemande, ce sera mauvais*. A la fin il se laissa persuader ; il lui présenta des airs très-difficiles, elle les chanta à livre ouvert. Il en fut charmé, & dit : *je n'aurais jamais attendu cela d'une Allemande*. Il la prit à son service, & lui donna 4000 écus de pension.

* * *

Madame Karsch s'était fait une réputation en Allemagne, par des poésies pleines d'esprit, de sentiment & d'élégance. Elle envoya un jour une pièce de vers au Roi, en le priant de lui faire bâtir une petite

maison. Frédéric distribuait chaque année cinquante ou soixante maisons superbes à des gens de toute espèce, dont les mesures se trouvaient dans le plan des embellissemens de Berlin; & au lieu d'accorder la demande de cette Muse allemande, il lui envoya quatre écus. Madame Karfch les renvoya avec quatre vers où elle faisait sentir que le présent était au-dessous de Frédéric & au-dessous d'elle. Frédéric Guillaume II, qui s'est empressé dès les premiers momens de son règne, de réparer les fautes de Frédéric II, a fait bâtir une très-belle maison à Madame Karfch.

* * *

Sur la fin de la vie de Frédéric, lorsque les gens de goût, dont nous avons parlé, lui eurent inspiré plus d'estime pour la poésie allemande, il répondit fort gracieusement à une pièce en vers que lui adressa un jeune Allemand, nommé Moritz, qui a beaucoup de talens & de con-
naissances, mais qui ne devrait jamais faire des vers. Nous avons vu qu'il s'entre-
tint avec le poète Gleim, & son Cham-

bellan italien Lucchesini a célébré cette entrevue par un poëme latin, croyant la rendre fameuse,

Voici des vers que Frédéric envoya à un curé qui s'était avisé de célébrer le jour de sa naissance par une ode.

Ami rimeur, prêtre présomptueux,
D'où vous vient l'humeur téméraire,
De profaner par des vers raboteux
De votre Roi l'anniversaire ?
Sans doute lorsqu'on s'avisa
De vous nommer héraut de grâce,
Mon consistoire ne pensa
Introduire à la chaire un hibou de Parnasse,
Mais sans raisonner plus avant,
Je vous avertis nettement,
Que parmi cent mille querelles,
Divisant le monde lettré,
On n'en voit guères trois, lesquelles
Aient attaqué ma royauté.
Pourquoi donc en vanter la gloire ?
Ne saurait-elle à l'aide de l'histoire
Aussi sans vous venir à la postérité ?
Laissez à chacun son domaine,
Et ne vous mêlez point d'un office étranger.
Vous avez un troupeau, restez-en le berger,
Sans vous soucier de Melpomène.
Laissez de me voler la peine,

A mes régisseurs généraux ,
Le droit de me tromper à mes bons généraux ,
A mes sujets le frivole avantage ,
De murmurer de leur péage ;
(Ils ont grand tort en bonne foi !)
Mais si vous cherchez à me plaire ,
Criez-leur du haut de la chaire :
Voilà chrétiens l'enfer ; payez le Roi !
Et ne rimez jamais sur mon anniversaire.

Quelques poètes français furent plus heureux. M. Mayet , Directeur des fabriques de soie de Berlin , lui envoya après la paix de Teschen , une jolie épître que voici :

Vous qui pouvez à plus d'un titre
Donner ou maintenir des loix ;
Vous qui savez être à la fois ,
L'amour , la terreur ou l'arbitre
Des peuples ainsi que des rois ;
Votre profonde politique ,
Votre valeur , brillant héros ,
Ont de l'empire germanique ,
A peine assuré le repos ,
Qu'une cohorte judaïque
Troublant le mien subitement ,
Se moque très-insolemment
De votre exemple pacifique.
Ah ! grand prince , souffrirez-vous ,

Qu'on mépris de votre tonnerre ,
Quand vous donnez la paix à tous ,
A moi seul on livre la guerre ?

Il s'agit de huit cents écus
Qu'à force ouverte on me demande ,
Ce n'est pas que je me défende
De les avoir fort bien reçus ;
Mais , Sire , ne les ayant plus ,
Comment veut-on que je les rende ?

C'est pour vous avoir imité ,
Qu'on ose me chercher querelle.
Si votre générosité
Ne m'eût pas servi de modèle ,
Insensible aux malheurs d'autrui ,
Ma bourse , comme on peut le croire ,
N'eût jamais été son appui !
Et je n'aurais pas aujourd'hui
Tant de créanciers & de gloire.

Hélas ! pour venger nos affronts ,
C'est toujours vous qu'on importune.
Si n'aguères Dresde & Deux-ponts
Ont , dans une cause commune ,
Requis votre médiation ,
Sire , honorez mon infortune ,
De la même protection.
Ce n'est pourtant pas de vos armes
Que j'implore ici le secours :
De ceux qui causent mes alarmes ,
J'ose encore respecter les jours.
Non , non ; pour voir d'un pas rapide

Mes ennemis s'enûir au loin ,
Hélas ! Sire , je n'ai besoin
Que de cent louis de subside.

Le guerrier plein d'humanité ,
Et qui ne vult à la victoire
Que pour rétablir l'équité ,
Comme vous laissez à la mémoire
Un nom à jamais respecté.
Cent fois j'ai prédit à l'histoire ,
Qu'au titre d'éternel vainqueur ,
Vous ajouteriez avec gloire ,
Celui de pacificateur.
Mais , Sire , promettez aux autres
Les succès qu'ils vous ont promis ,
Répondez de mes ennemis ,
Comme j'ai répondu des vôtres.

Frédéric répondit gracieusement à ces vers ; & prêta cent louis au poète ; mais ils ont été rendus exactement.

Un jour le Roi trouva à Sans-Souci un marchand hollandais , il l'aborda & lui demanda s'il voulait voir le jardin. Le marchand qui ne connaissait pas le Roi , répondit qu'il ignorait si cela était permis , quand le Roi y était. Ne vous inquiétez pas , lui dit Frédéric , je vous mènerai.

Il montra au marchand les plus belles parties de son jardin , & lui demanda son sentiment sur plusieurs choses. Lorsqu'il lui eut tout montré , le marchand tira sa bourse , & voulut donner de l'argent à son conducteur. *Point du tout*, dit le Roi , *il nous est défendu de rien prendre ; si le Roi venait à le savoir , nous serions punis*. Le marchand remercia donc très-poliment & se retira , dans la persuasion qu'il quittait l'inspecteur des jardins. A peine eut-il fait quelques pas , qu'il rencontra le jardinier , qui lui dit assez rudement , *que faites-vous ici ? Le Roi est là*. Le Hollandais raconta ce qui lui était arrivé , & loua beaucoup la politesse de celui qui lui avait montré le jardin. *Et savez-vous qui c'est ?* dit le jardinier , *le Roi lui-même*. Qu'on s'imagine l'étonnement du pauvre Bâtave !

Un jour le Roi vit de sa fenêtre une quantité de monde qui lisait une affiche. *Va voir ce que c'est*, dit-il à un de ses pages. On vint lui dire que c'était un écrit satyrique contre sa personne. *Il est*

trop haut, dit-il, va le détacher, & mets-le plus bas afin qu'ils le lisent mieux.

On venait de publier un libelle contre le Roi, lorsqu'un homme qui avait plus d'orgueil que de jugement, se plaignit de quelques critiques que l'on avait faites sur ses ouvrages. Cet homme était en place; le Roi lui répondit : *De quoi diable aussi, vous avisez-vous de barbouiller du papier, quand vous avez tant d'autres choses à faire ?*

Rien n'était plus comique que le zèle avec lequel les gens du roi exerçaient leur emploi, lorsqu'ils avaient pu extorquer quelque ordre contre la liberté de la presse. Une espèce de procureur-général que l'on nomme *fiscal-général* dans les états du Roi, voulut après la publication d'un ordre de cette espèce, montrer qu'il entendait son métier, & il intenta un procès contre l'auteur d'un ouvrage allemand intitulé *le chien avide*. Le bon magistrat prétendait qu'on n'avait pu vouloir désigner par-là que le

roi lui même. Le procès allait son train , & les graves juges étaient sur le point de condamner l'auteur du *chien avide* comme criminel de lèse-majesté ; lorsqu'un bouquiniste vint former plainte contre l'auteur , en disant que c'était contre lui que la satire avait été faite. Le roi rit beaucoup de cette aventure , & fit prier M. le fiscal de ne point lui appliquer toutes les sottises que l'on pouvait écrire.

Un général-major au service de Prusse , plein de talens & de mérite , parlait sans cesse de liberté & des fers humilians du despotisme. Le roi lui écrivit : *Monsieur le général-major , je vous prie de ne plus faire le Brutus dans mes états , autrement je serais obligé de conspirer contre votre liberté.*

Frédéric voyageant incognito en Hollande avec le colonel Balby , acheta pour un demi million de tableaux superbes , la plupart de Rubens. Le marchand commença par faire étaler ses pièces médiocres & mauvaises , mais voyant que le roi

en fit noter les meilleures , & y ajouter le prix sans marchander , il pria ses hôtes de passer un moment chez sa femme dans l'appartement voisin , fit ôter les mauvaises & garnir la salle des meilleurs qu'il avait. Lorsque le roi y entra pour la seconde fois , & qu'il fit continuer M. Balby à prendre note de tout , le marchand lui demanda : *Well mien Heer , wert mie oock det Pfaendge pfoppen* : (ce monsieur veut-il se moquer de moi ?) Balby le rassura & lui dit : que son compagnon de voyage avait commission du roi de Pologne , & que l'argent devait être payé encore le même jour sur un mandat : le marchand lui demanda ensuite (pendant que le roi examinait les tableaux) si ce monsieur était peintre ? Non , repliqua le Colonel , il est musicien & en même tems connaisseur de tableaux ; le marchand lui répondit : *He mag de Koenig van Pohlen moye ut pipen* , (le roi de Pologne n'a qu'à toujours se moquer de moi) & fit entendre par-là , qu'il suppose avoir affaire au roi de Prusse lui-même.

Un jeune officier quittait quelquefois son uniforme , quoique cela fût défendu sévèrement , & mettait un habit verd pour aller à quelques parties de plaisir. Un jour qu'il croyait le roi absent, il va , ainsi vêtu , se promener avec sa maitresse dans les jardins de Sans-Souci. Au détour d'une allée , il apperçoit le roi , qui le reconnaît à son épée qu'il avait eu l'imprudence de garder. Qui êtes-vous ? lui dit Frédéric : *Sire*, répond le jeune-homme, en se remettant de sa frayeur , *je suis un officier , mais je me promène ici incognito.* Le roi se mit à rire & lui dit : *eh bien , prenez - garde que le Roi ne vous voie , & passa son chemin.*

Un des favoris du roi avait beaucoup de dettes, & ne savait comment les payer. Il imagina pour cela un moyen unique. « *Sire*, dit il un jour au roi, votre Majesté peut faire ma fortune , sans qu'il lui en coûte un denier. — De tout mon cœur, dit Frédéric, mais comment cela ? Il faut

«drait que vous eussiez la bonté d'ordonner au juif Ephraïm de me donner sa fille en mariage. — Etes-vous fou? vous voulez épouser une juive! — «Sire, j'ai conçu tant d'amour pour cette fille & pour ses louis-d'or, que je n'aurai point de repos si je ne réussis». Le roi qui comprit son dessein, lui donna l'ordre qu'il demandait. Aussi-tôt le favori se rend chez le beau-père, présente l'ordre du roi, & demande à épouser la fille sur le champ. Le vieux Ephraïm effrayé, lui représente la différence de religion, & l'impossibilité où il est de donner sa fille à un chrétien; ce fut envain; on ne voulut rien écouter. Enfin le juif en vint à des propositions d'arrangemens. Il offre 10000 écus. — Point d'oreille, c'était la fille qu'on voulait. Il en offre 20000; on est inexorable. Renoncer pour 20000 écus au bonheur de posséder mademoiselle Ephraïm! cela n'est pas possible. Enfin le juif offre 30000 écus; c'était la somme dont le fripon avait besoin. Cette proposition parut faire faire quelques réflexions; les prières du juif achevèrent de faire prendre une résolu-

tion, & on consentit à renoncer à la belle Israélite. L'argent fut payé, & le roi rit de l'aventure avec son favori.

On met cette aventure sur le compte de Quintus-Idilius. Si elle est vraie, on peut excuser le roi, en songeant que cet Ephraïm avait été chargé de tout le détail des monnoies prussiennes pendant la guerre de sept ans ; ainsi Frédéric ne faisait que reprendre sa revanche par les mains de son favori. Cependant M. Guibert a bien fait de ne pas mettre cette anecdote dans l'éloge de Frédéric II.

Frédéric sonna un jour, & personne ne vint. Il ouvrit sa porte & trouva son page endormi dans un fauteuil. Il avança vers lui, & allait le réveiller, lorsqu'il aperçut un bout de billet qui sortait de sa poche. Il fut curieux de savoir ce que c'était, le prit & le lut. C'était une lettre de la mère du jeune homme, qui le remerciait de ce qu'il lui envoyait une partie de ses gages pour la soulager dans sa misère. Elle finissait par lui dire que Dieu le bénirait pour cette bonne conduite. Le

roi après avoir lu , rentra doucement dans sa chambre , prit un rouleau de ducats , & le glissa avec la lettre dans la poche du page. Rentré dans sa chambre , il souna si fort que le page se réveilla & entra. *Tu as bien dormi* , lui dit le roi. Le page voulut s'excuser. Dans son embarras , il mit par hasard la main dans sa poche , & sentit avec étonnement le rouleau. Il le tire , pâlit , & regarde le roi en versant un torrent de larmes , sans pouvoir prononcer une seule parole. Qu'est ce , dit le roi ? qu'as-tu ? Ah ! Sire , dit le jeune homme en se précipitant à genoux , on veut me perdre ; je ne fais ce que c'est que cet argent que je trouve dans ma poche. *Mon ami* , dit Frédéric , *Dieu nous envoie souvent le bien en dormant. Envoie cela à ta mère ; salue-la de ma part , & assure-la que j'aurai soin d'elle & de toi.*

M. Engel a tiré de cette anecdote le sujet de son petit drame , intitulé : *le Page.*

Le roi saluait ordinairement tous ceux qu'il rencontrait. Il se plaignit un jour

à table de ce que , lorsqu'il était à Berlin , il fallait qu'il eût toujours le chapeau à la main. Le baron de Pœlnitz lui répondit : *Eh ! Sire , pourquoi saluez-vous tous ceux qui vous saluent. — Et pourquoi pas ,* répliqua le roi , *ne sont-ils pas tous des hommes comme nous ?*

Un professeur de Halle , nommé Eberhard , avait été nommé à la cure de Charlottenbourg par le consistoire supérieur. Mais les bourgeois de cette ville qui avaient jetté les yeux sur un autre , protestèrent contre cette nomination , sous prétexte qu'Eberhard avait écrit une *apologie de Socrate*. Le consistoire rejetta leurs représentations , & ils s'adressèrent au roi en disant qu'ils ne pouvaient point confier le soin de leurs âmes à un homme qui soutenait , dans un écrit public , que Socrate , ce maudit payen , était sauvé. Frédéric répondit :

Je veux que Socrate soit sauvé , & Eberhard votre curé.

Frédéric , dans un de ses voyages de Westphalie , changea un jour de chevaux

à Schauen , village qui fait partie d'un comté immédiat. Monsieur le comte vint en grande cérémonie complimenter le roi , en disant , *qu'il était charmé de voir Sa Majesté sur son territoire.* Le roi ne répondit rien , & dit en riant à sa suite : *Voilà deux Souverains qui se rencontrent !*

Frédéric savait bien que la noblesse ne donne point la vertu ni les talents ; & en général , il riait de ces vaines prérogatives que le hasard donne & que la barbarie enfanta dans des siècles obscurs. Cependant par des raisons de politique , il ne souffrait point que des roturiers fussent officiers dans ses troupes , si ce n'est dans quelques corps. Lorsqu'aux revues , il voyait de nouveaux officiers , il leur demandait leur nom , & quand ils n'étaient pas nobles , ou qu'il ne connaissait pas leur famille , il leur donnait un léger coup de canne sur l'épaule , & les renvoyait. Quelquefois il les ennoblissait quand on lui rendait un bon témoignage de leur conduite.

Un jeune officier que le roi voulait

chasser ainsi dans une revue, en lui disant : *Vous n'êtes pas noble* ; l'officier répondit avec sang froid : « Sire, l'Empereur Rodolphe II a menacé d'une amende de dix marc d'or quiconque douterait de la noblesse de ma maison. *Ah ! je suis votre serviteur*, répondit le roi : *je n'ai point d'argent à présent*, & il passa son chemin.

Un jeune officier passant en revue, le roi lui demanda qui était son père. Le jeune homme dit son nom. Frédéric se fâche, dit qu'il n'est point noble, lui donne le petit coup de canne d'usage en pareille occasion, & le chasse avec mépris. Cependant quelque tems après, il apprit du général que ce jeune homme était d'une ancienne famille ; alors il l'envoya à Cavalski, régiment de punition.

Un jour le roi disait à table : « je ne fais pas d'où vient que tous les officiers roturiers de mes troupes ne valent jamais rien, même lorsque je les ennoblis. Sire, répondit quelqu'un, nous avons pourtant

le colonel de Rhodig (a). Bon, répliqua le roi avec humeur, *il est d'une ancienne maison, je fais cela mieux que vous.* Il avait été nouvellement ennobli; mais Frédéric n'aimait pas avoir tort.

Un homme qui avait rendu de grands services au roi dans un emploi-civil, pria ce prince de lui donner des lettres de noblesse. Frédéric écrivit au bas de la requête : *On ne s'ennoblit pas par la plume, mais par l'épée.* Frédéric aurait dû ajouter *en Prusse.*

Frédéric étant un jour à regarder par une fenêtre, s'aperçut qu'un de ses pages prenait une prise de tabac dans sa boîte qui était sur la table. Il ne l'interrompit point. Mais lorsqu'il se fut retiré de la fenêtre, il lui dit : *cette tabatière est-elle de ton goût ?* Le page tout honteux ne voulait point répondre ; Frédéric répéta la question, & le page ayant dit enfin

(a) Actuellement lieutenant-général & président du collège supérieur de guerre.

qu'il la trouvait fort belle , *eh bien* , lui dit le roi , *prends-là ; elle est trop petite pour deux.*

Le roi n'estimait que très-peu de femmes , & il les appelait en général des *oisons sans cervelle* , en comparaison de la reine sa mère & de la comtesse de Camas. Il disait souvent que plusieurs maux de la société venaient de la mauvaise éducation que l'on donnait au sexe. Il n'avait pas tout-à-fait tort. Mais aussi nous autres hommes , pourquoi préférons-nous si souvent une sotte élégante à une femme modeste & raisonnable ?

Quand Frédéric allait à cheval dans les rues, il était toujours entouré d'une troupe de polissons , qui faisoient autour de lui toutes sortes de sageries. Les uns jetaient leur chapeau en l'air devant lui , en poussant de grands cris , d'autres essayaient la poussière de ses bottes, quelques-uns donnaient des petits coups à son cheval , plusieurs criaient : *bon jour, Fritz, notre bon Fritz, vive Fritz!* Frédéric souffrait toutes

ces polissonneries pendant des heures entières , & quand ils battoient son cheval jusqu'à le faire cabrer , il se contentait de leur dire : *retirez-vous !* & continuait tranquillement son chemin.

Frédéric concevait quelquefois contre certaines personnes des inimitiés qui n'étaient pas trop philosophiques. Un certain Huber qui avait enseigné à peindre au roi Frédéric-Guillaume , fut chargé par ce Prince de faire un portrait de Frédéric. Ce dernier qui n'a jamais donné de séance pour se faire peindre , si ce n'est une seule fois à Vanloo , refusa de se prêter aux volontés de son père. Le roi se fâcha , & il fallut obéir. Enfin il s'assied un instant , prend sa flûte , joue un petit prélude , puis se levant brusquement , il dit à Huber : eh bien ! tu diras à mon père que je t'ai donné une séance. Quoique le pauvre Huber fût fort innocent dans tout cela , le roi n'a jamais pu le souffrir depuis ce tems-là. Il avait une pension de 600 écus de Frédéric-Guillaume , & Frédéric lui en retrancha la moitié dès

qu'il fut monté sur le trône. Ce Huber avec Harper & Rode peignit le palais japonais de Sans-Souci, d'après les dessins de le Sueur. Les trois artistes mirent leurs noms à ces peintures. Lorsque le roi aperçut celui d'Huber, il dit : *qu'est-ce que cela signifie, Huber ! Que l'on m'efface ce nom-là ; cet homme est payé.* Et il laissa les deux autres.

Lorsqu'on lui dit qu'Huber était mort, *qu'est-ce que cet Huber ?* dit-il. On lui répondit que c'était un peintre de la cour, qui avait reçu ce titre du roi son père. *Je ne le connais point,* répliqua le roi, *c'est sûrement quelque barbouilleur qui aura barbouillé des portes-cochères d'après nature.*

Les portraits que l'on a du roi Frédéric II ont bien quelques traits de ressemblance ; mais on a voulu lui donner un air de héros, & on lui a souvent fait des yeux hagards. Il y avait sur la physionomie de ce prince une touche de bonhomie qu'aucun peintre n'a su rendre.

Le houfard qui servait le roi sur la fin de sa vie, avait été chirurgien. Comme

il vit que Frédéric avait de fréquentes insomnies, & que les remèdes qu'il prenait ne servaient de rien ; Sire, lui dit-il, je vois bien que le plus habile médecin peut se tromper. J'ai dans ma petite pharmacie un remède qui procure le sommeil & donne de l'appétit. Le roi se mit à rire & dit : *ah ! ah ! tu veux devenir Médecin de la cour apparemment !* Non, Sire, répondit le housard, je ne suis pas assez habile pour cela ; mais je veux avoir la gloire de faire ce qu'une faculté entière n'a pu faire malgré tous ses longs raisonnemens. Eh bien, dit le roi, voyons, j'essaierai ce soir ton arcane, & je verrai si tu es un prophète ancien ou moderne. Le roi prit une portion que lui donna le housard, & dormit jusqu'à sept heures du matin. Parbleu, dit le roi en se réveillant, voilà ce qui s'appelle dormir ; tu es un bon médecin, & il lui donna une tabatière pleine de louis.

Le roi dans ses revues de Silésie, avait logé plusieurs fois chez un curé de village sans avoir vu le maître de la maison. Un

jour qu'il était de bonne humeur , il le fit venir.

Comment va , Monsieur le curé ? lui dit-il.
— Fort mal. — Bon ! bon ! prenez patience , vous serez mieux dans l'autre monde. — J'en doute fort ; je crains même d'y être plus mal. — Comment cela ! — Je vais le dire à Votre Majesté , si elle veut me faire la grâce de m'entendre. — Eh bien , voyons , voyons. J'ai deux filles , trois fils & une petite cure. J'ai cru appercevoir quelques dispositions dans les garçons , & je ne me suis pas trompé. J'ai employé tout ce que j'avais pour leur éducation ; je les ai envoyés dans les écoles & les universités , & ces dépenses m'ont obligé de faire des dettes. Mes enfans ont appris quelque chose , mais ils ne sont pas encore placés , & ne sauraient me rendre ce que je leur ai prêté. Les revenus de ma cure ont diminué au lieu d'augmenter , je deviens vieux par là-dessus , & je ne vois aucune espérance de payer mes dettes. Or si je meurs sans avoir satisfait mes créanciers , Votre Majesté sent bien que je suis un homme damné

sans miséricorde. — En effet , cela est malheureux , je vous tirerai d'affaire. A quoi se montent vos dettes ? — A 800 écus. — Je paierai cela , si vous pouvez me prouver que vos enfans sont bien élevés. Et puis j'aurai soin d'eux , & je ferai augmenter votre pension. Mais où sont vos filles ? — Je les envoie toujours à la ville lorsque Votre Majesté vient ici avec sa suite. — Ah ! ah ! c'est fort bien fait. Qu'elles viennent me voir demain.

Le lendemain le roi avait oublié les filles ; elles se présentèrent & voulurent entrer malgré les domestiques , disant que le Roi les avoit fait appeller. Frédéric s'entretenoit pendant long-tems avec elles , fit venir une marchande de modes , leur acheta plusieurs bagatelles , & leur donna à chacune une petite somme. Les fils du pasteur , qui étaient en effet bien élevés , eurent des places ; les filles se marièrent ; & le Roi disoit en riant : *J'ai fait le bonheur d'un curé dans ce monde-ci & dans l'autre.*

Quelques filles du peuple que l'on pre-

naît pour représenter les suivantes des reines dans les opéra , prièrent le Roi de leur accorder une pension annuelle , comme aux autres personnes employées au spectacle , disant qu'elles ne pouvaient pas vivre de ce qu'on leur donnait par chaque représentation. Le Roi leur répondit :

» Vous êtes mal adressées à moi ; cette affaire-là regarde vos rois & vos reines ; adressez-vous à eux , j'ai pris pour principe de ne point me mêler dans les affaires des cours étrangères. »

Un domestique de Frédéric vint un jour le servir avec un habit élégant couleur de chair , & il croyait par cette parure plaire beaucoup au Roi , parce que c'était sa couleur favorite. Frédéric fit semblant de ne le pas voir. Notre homme s'aperçut bien qu'il s'était trompé , il sortit & revint en habit simple. Alors Frédéric lui dit d'un air affable : *Dis-moi , mon ami , quel est ce fat qui a paru à Sans-Souci en habit couleur de chair ?*

Un jour Frédéric fit venir son tailleur pour lui faire un habit neuf. Il vient , ma-

gnifiquement paré, & se fait annoncer par le hofard de la chambre. On ouvre, il entre & arrange en entrant ses manchettes & sa frifute. Il avait à la main ses ciseaux & une mesure, & attendait pour approcher, les ordres du Roi qui écrivait dans le fond de la chambre. Frédéric ne fait pas semblant de l'appercevoir. Il reste quelque tems, le Roi est immobile. Il touffe, il remue, point de nouvelle. Enfin la peur s'empare du pauvre tailleur, il se glisse hors de la chambre, & demande conseil au hofard. Retournez chez vous, lui dit celui-ci, & habillez-vous plus modestement; le Roi vous remarquera sûrement. Le tailleur vole chez lui, ôte son bel habit, se met comme un homme de son état, & revient. Le Roi l'ayant vu par la fenêtre, alla au-devant de lui dès qu'il entra dans la chambre, & lui adressa la parole avec beaucoup de douceur & d'affabilité. Le tailleur se troubla encore plus que la première fois.

Bon jour, mon cher tailleur, lui dit-il, eh bien, comment va? avez-vous bien de l'ouvrage? — Oh!... oui, Sire. — Allez.

vous régulièrement à l'église? — Tous les dimanches deux fois. — Et chez vous, lisez-vous la bible quelquefois? — Un chapitre tous les jours. — C'est bon; eh bien, quand vous serez de retour à la maison, lisez un peu dans le livre de Daniel, le verset 8 du chapitre VIII.

Le tailleur, après avoir pris la mesure, retourne chez lui, cherche le verset & se promet bien de le faire graver en lettres d'or dans sa boutique, comme un monument de sa conversation avec le Roi.

Il trouve : *Alors le bouc (a) d'entre les chèvres devint fort grand, & sitôt qu'il fut devenu puissant, sa grande corne fut rompue, & au lieu d'elle, il en crût quatre, qui paraissaient vers les quatre vents des cieux,*

Frédéric aimait beaucoup les enfans, & permettait que les fils du prince royal actuellement régnant, entraissent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet, l'aîné de ces princes

(a) En allemand le mot *bouc* est un sobriquet que l'on donne aux tailleurs pour se moquer d'eux.

jouait au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du Roi, qui le prit, le jetta à l'enfant & continua d'écrire. Le petit prince continue son jeu & le volant tombe encore sur la table; le Roi le rejette encore, regarde d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin pour la troisième fois, le volant vient tomber jusque sur le papier sur lequel Frédéric écrivait. Alors le Roi prit le volant, & le mit dans sa poche. Le petit prince demande humblement pardon, & prie qu'on lui rende son volant. Le Roi le refuse; il redouble ses prières, on ne les écoute point. Enfin las de prier, le petit prince s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés & dit d'un air menaçant : *Je demande à Votre Majesté si elle veut me rendre mon volant; oui, ou non?* Le Roi se mit à rire, & tirant le volant de sa poche, il le lui rendit en disant : *Tu es un brave garçon, ils ne te reprendront pas la Silésie.*

Le jeune prince héréditaire actuel était élevé par les soins & sous les yeux de

Frédéric, qui faisait lui-même le plan de ses études. Quelques années avant sa mort, il voulut lui faire faire un cours de logique, & en composa le plan. On est étonné d'y trouver toutes les niaiseries de la philosophie scholastique. Frédéric y recommande au maître d'exercer le jeune prince à faire des argumens en *barbara celarent darii ferio baralipon*. Un homme de mérite fut chargé de donner ces leçons au prince ; il avait trop d'esprit pour s'astreindre à cette méthode barbare ; il fut remercié.

On s'aperçut dans une église catholique de Silésie, que différens *ex voto* d'argent que l'on avait offerts à la vierge, étaient disparus. Après plusieurs recherches, le sacristain remarqua qu'un soldat venait toujours le premier au service divin, & ne sortait que le dernier de l'église.

On ordonna une visite chez lui, & on trouva tout ce qui manquait à la vierge. Cependant le soldat nia qu'il eût rien pris & soutint que s'étant adressé à la Sainte Vierge dans sa misère, elle lui ap-

portait elle-même, pendant la nuit, ces petites pièces d'argenterie dans sa chambre. On fit peu d'attention à cette défaite, & le conseil de guerre le condamna à une peine corporelle. Lorsqu'on envoya la sentence au Roi pour la confirmer, il fit demander aux prêtres catholiques, si la chose était possible, selon les principes de leur église? Ils répondirent unanimement: qu'à la vérité les miracles étoient très-rares; mais que pourtant ils n'étoient pas absolument impossibles. Là-dessus le Roi répondit au conseil de guerre:

» L'accusé sera délivré de la peine puisqu'il persiste à nier le vol, & que, selon la décision des théologiens de son église, le miracle qu'il dit avoir été fait en sa faveur, n'est pas impossible. Mais dorénavant je lui défends, sous les plus grandes peines, de recevoir aucun présent ni de la vierge Marie, ni d'aucun autre saint.

Frédéric traitait ses domestiques avec beaucoup de douceur. Pendant sa dernière maladie il se réveilla au milieu d'une nuit, appella son domestique qui veillait dans l'anti-

l'anti-chambre, & lui demanda quelle heure il était. On lui répondit qu'il était deux heures. *Je ne puis dormir*, dit le Roi, *vois un peu si mes gens sont éveillés ; mais s'ils dorment ; ne les réveille pas ; car ils doivent être bien las. Si Neumann (son hoflard de la chambre) est éveillé, dis-lui seulement que tu crois que je me leverai bienôt. Mais, entends-tu, ne réveille personne.*

Il s'entretenait ordinairement avec le domestique qui veillait auprès de lui Voici une des conversations qu'il eut pendant sa dernière maladie.

Le Roi. Quelle heure est-il ?

Le Domestique. Minuit.

Le Roi. Ah ! je ne saurais dormir, raconte-moi un peu quelque chose.

Le Domestique. Qu'est-ce que je pourrais raconter à V. M., je suis un pauvre ignorant ; je ne fais rien.

Le Roi. D'où es-tu ? — D'un village de la basse-Pontéranie. — As-tu encore ton père & ta mère ? — Je n'ai plus que ma mère qui est bien vieille. — De quoi vit-elle ? — Elle file. — Combien gagne-

VIE DE F. Tome IV.

P.

t-elle par jour ? — Sept sous. — Elle ne doit pas être à son aise avec cela. — Dans mon pays on vit à bon marché. — Est-ce que tu ne lui as rien envoyé ? — Quelques écus par-ci par-là. — Tu as bien fait ; tu es un brave garçon. Tu as bien de la peine avec moi , mais prends patience. Je te chercherai quelque chose , si tu es sage.

Quelques jours après , le tour du Poméranien étant revenu , le Roi lui dit : Vas vers cette fenêtre , j'y ai mis quelque chose pour toi. — Il y avait une trentaine de louis d'or. Le Poméranien ne pouvant croire qu'une si grande somme lui fût destinée , en prit cinq ou six , & ouvrant la main pour le montrer au Roi : est-ce là ce qu'il faut que je prenne , dit il , — Non , répondit le Roi , prends tout , c'est pour toi , & j'ai aussi envoyé quelque chose à ta mère. Le bon domestique n'eut rien de plus pressé que d'aller s'informer de ce que le Roi avait envoyé à sa mère ; & il pensa mourir de joie , lorsqu'il apprit que le Roi lui avait fait une pension de 100 écus.

Dans le dernier voyage que le Roi fit en Prusse , (1784) il fit venir M. de Mascow , président de la justice & lui parla ainsi :

» Je vous ai nommé président ; & il faut que je vous connaisse. Je suis proprement le premier commissaire de la justice dans mes états , & je dois avoir soin d'y maintenir le droit & l'équité ; mais je ne puis pas tout faire par moi-même , & il faut que j'aie des gens comme vous pour soutenir le droit dans mes provinces. J'ai un grand compte à rendre ; car il faut que je réponde non-seulement de tout le mal que je pourrais faire , mais aussi de tout le bien que je manque de faire. Il en est de même de vous ; il faut absolument que vous jugiez avec impartialité & sans acception de personne , le prince & le gentilhomme comme l'ouvrier & le paysan. Entendez-vous ? Sans cela nous ne sommes plus amis. . . . Avez-vous des biens ? — Non , Sire. — Etes-vous dans l'intention d'en acheter ? — Je n'ai point de fonds pour cela. — Bon ! vous savez

ce que c'est que la pauvreté, & cela vous apprendra à soutenir les malheureux, &c. &c.

Un ecclésiastique, nommé Mylius, trouva parmi les papiers de son père, une lettre de change assez considérable que le Roi lui avoit faite, n'étant encore que prince royal. Mylius l'envoya au Roi avec la lettre suivante.

» S I R E,

» J'ai trouvé dans les papiers de mon père la lettre ci-jointe. Je ne sais si c'est par négligence ou autrement que cette pièce n'a pas été détruite, & je laisse la chose à la disposition de Votre Majesté. »

Le Roi répondit : Qu'il se rappelait fort bien d'avoir reçu de son père la somme portée par cette lettre, & que s'il y avait eu une erreur, il était plus juste qu'il en portât la perte qu'un autre. Il fit payer le capital & les intérêts.

Lorsqu'on publia le sexe du chevalier d'Eon, le Roi dit en badinant à l'envoyé

de France : » Voilà ce qui arrive avec vous autres Français ; on croit avoir affaire à un homme , & il se trouve à la fin que c'est une femme. »

Frédéric ne pouvait souffrir les noms terminés en *us*. Il étoit question un jour de nommer conseiller des domaines à la chambre de Minden , un référendaire nommé *Haccius*. Le Roi écrivit : J'y consens , à condition qu'il s'appellera désormais *Hase* & non *Haccius*. » *Hase* , qui signifie lièvre en allemand , est aussi une injure qui signifie *poltron* , *imbécile*.

Un Médecin de chevaux , qui avait travaillé avec zèle dans une maladie épidémique des bestiaux , demanda pour récompense le titre de *conseiller de cour*. Le Roi renvoya la requête , après avoir effacé les mots *conseiller de cour* & substitué *conseiller d'écurie*.

La même chose arriva à un certain Zorn , qui étoit commissaire au magasin du tabac

à Halle. Le Roi le nomma *conseiller du tabac*.

Frédéric passait une partie de la belle saison à Sans-Souci ; il n'avait d'autre garde la nuit qu'une simple sentinelle qu'on renvoyait le jour à Potzdam ; & il dormait aussi tranquillement que s'il eût été entouré de dix mille bayonnettes. Un étranger que le roi avait fait appeler , arrive au château , frappe à une porte ; un petit homme vêtu de bleu vient tranquillement ouvrir , & ce petit homme était le roi.

Sur la fin de sa vie , il lui arrivait quelquefois de dormir plus long-tems qu'il ne s'était proposé ; cela le fâchait extrêmement , & il ordonna à ses valets de chambre de le réveiller à quatre heures & même de le forcer à se lever , quelque chose qu'il pût leur dire. Un domestique qui était entré depuis peu à son service , étant entré un jour dans sa chambre pour remplir cet ordre , le roi lui dit : *Laisse-moi encore un peu dormir , je suis si las !* —

Votre Majesté m'a commandé de venir de bonne heure. — *Encore un quart d'heure seulement, te dis-je.* — Pas une minute, Sire, il est quatre heures & il faut vous lever. — *Bon*, dit le roi en se levant, *tu es un brave garçon ; voilà comme j'aime qu'on fasse son devoir.*

Frédéric avait une mémoire excellente ; il s'informait de tout , & se ressouvenait des plus petites bagatelles. Du premier coup-d'œil il reconnaissait les soldats qui avaient servi dans son régiment 40 ans auparavant , lorsqu'il n'était encore que prince-royal. Ses officiers étaient étonnés quelquefois aux revues , de lui entendre demander des nouvelles des simples soldats dont il disait les noms & l'âge. Quelque tems avant sa mort , on avait donné une bonne place à un bas-officier. Lorsqu'on présenta l'écrit au roi pour le confirmer , au lieu de signer , il dessina en marge une potence avec un homme pendu. Il se ressouvenait très-bien que cet homme avait fait autrefois une action qui méritait la corde.

En 1775 , le roi parlait un jour des maux qu'il avait soufferts dans la dernière guerre ; il se ressouvint qu'un soldat du régiment du Prince - royal lui avait fait une fois du feu , dans une nuit où il était transi de froid. « J'ai promis de donner quelque chose à cet homme , dit-il , j'ai oublié de tenir parole ; je voudrais bien savoir s'il est encore en vie. » Un général qui était présent , apprit au roi qu'il était bas-officier dans son régiment. J'en suis bien aise , dit Frédéric ; & là-dessus il le fit venir , lui donna quelque argent , & lui promit la première place de retraite qui viendrait à vaquer.

Frédéric eut des favoris : mais jamais ils n'eurent part aux affaires du gouvernement ; jamais ils n'eurent la moindre influence sur ses entreprises , mais quelquefois sur ses opinions. Quelques - uns d'entre ces favoris furent ses amis dans toute l'étendue du terme. Il aimait particulièrement le Comte de Rothenbourg ,

& tant que ce général vécut, il ne put se passer de sa compagnie. Pendant sa dernière maladie, le roi est resté quelquefois des heures entières auprès de son lit. Lorsqu'on lui apprit sa mort, il courut chez lui, à moitié habillé; lui fit ouvrir la veine, & tint lui-même la palette. Lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus de ressource, il se retira en versant des larmes, & resta quelque tems enfermé dans sa chambre.

Le roi soupant un jour avec l'abbé Bacciani, un des Italiens qu'il avait souvent auprès de lui, lui dit : « Quand vous aurez obtenu la Tiare (car je ne doute point que vos vertus ne vous la procurent un jour), comment me recevrez-vous, quand j'irai à Rome pour vous rendre mes hommages? Je dirai, répondit l'abbé, qu'on laisse entrer l'aigle noir, afin qu'il me couvre de ses ailes; mais en même tems je me garderai de son bec.

Un des domestiques de Frédéric qui était toujours auprès de sa personne, lui

vola 10000 écus dans son cabinet. La chose était facile, parce que le roi n'était point méfiant, & qu'il laissait traîner de tous côtés des rouleaux de louis. Lorsqu'il se fut apperçu de ce vol, il en plaisanta à table, en disant qu'il était entouré de filoux. Mais il ne fit aucune recherche pour découvrir le voleur. Quelques jours après, un de ses vieux domestiques lui nomma le voleur. Le roi lui dit en colère : *cela n'est pas vrai, & quand cela serait, tu ne devrais pas le dire.* Le domestique assura qu'il disait vrai, ajoutant que cet homme avait déjà porté 5000 écus à Berlin, que le reste était caché dans son lit, & qu'il irait le chercher si on l'ordonnait. *Tais-toi*, lui dit le roi, *je ne veux plus ni voir ni toucher l'argent que ce maraud m'a volé, & je te défends de m'en parler davantage.*

Huit jours après, le roi se promenant à cheval, rencontra le voleur qui se promenait en voiture. *Comment coquin*, lui dit-il, *tu dépenses l'argent que tu m'as volé à aller en carrosse !* & il passa son chemin. Le lendemain, il le renvoya au régiment de houfards d'où il l'avait tiré, & où il

jouit encore actuellement du fruit de son larcin.

La plaisanterie accompagnait quelquefois les bienfaits que Frédéric répandait sur ses favoris. Le grand-écuyer Schwerin soupant un jour avec le roi, ce dernier lui dit : « Je fais que vous allez régulièrement à l'église ; mais, dites-moi un peu, que pensez-vous de Dieu ? — Sire, dit le Comte, j'avais cru jusqu'à présent que Dieu ne faisait que du bien ; mais maintenant . . . — Eh bien, dit le roi. — Je ne fais qu'en penser, car il a laissé brûler le château d'une de mes terres. Le roi ne répondit rien.

Le lendemain il dit au Comte : « Savez-vous expliquer les songes ? — Pas trop bien — J'ai rêvé cette nuit que je parlais avec Dieu ; qu'est-ce que cela signifie ? — Je ne saurais expliquer cela, à moins que Votre Majesté ne me dise le sujet de cet entretien. — Eh bien, j'ai parlé avec Dieu, & il m'a ordonné de faire rebâtir le château du Comte de Schwerin qui a été brûlé, & en consé-

quence de cet ordre , j'ai donné aujourd'hui l'argent pour cet objet. — Je remercie très humblement Votre Majesté. — Eh bien , que pensez-vous de Dieu à présent ? — A présent , Sire , je pense que Dieu est bien bon , & que Votre Majesté est l'instrument de ses bienfaits.

Les plaisanteries du roi étaient quelquefois piquantes & même amères. Le colonel Guichard , auquel il avait donné le nom de Quintus-Icilius , avait écrit entre autres ouvrages une histoire de la guerre de César en Espagne. Dix ans après la publication de cet ouvrage qui avait été bien reçu , le Comte de Lo-Looz , habile tacticien , le critiqua amèrement. Le roi fit à cette occasion une plaisanterie à laquelle le colonel fut plus sensible qu'à la critique même. Quintus lui demandant un jour , en dînant , la permission de faire imprimer un nouvel ouvrage , il lui répondit : *Au paravant je vous conseille en ami de demander l'agrément du comte de Lo-Looz.*

Quelques jours après , on parlait à table des chefs des troupes légères ; le roi dit

en badinant, que dans la dernière guerre, elles n'avaient été commandées que par des brigands; & il ajoute en riant : *Quintus a eu toute la peine du monde, après la guerre, de perdre l'habitude de piller. Quand il est auprès de moi, je prends toujours garde à ma tabatière & à ma bourse, de peur qu'il ne me les escamote.* Quintus, qui prit fort mal la plaisanterie, répondit : « Il est vrai, Sire, que j'ai pillé & volé, mais c'était par les ordres de Votre Majesté, & la bonne part a été pour vous. » Le Roi fit semblant de ne pas entendre cette réponse & changea la conversation. Cependant Quintus retourna à Potsdam & ne se trouva point, comme à son ordinaire, au coucher du Roi. Frédéric, piqué, ne le fit pas inviter à dîner le lendemain. Cette bouderie dura 8 à 10 jours. Enfin, le Roi ne put plus y tenir : mais ne voulant pas avoir l'air de revenir le premier, il envoya un chasseur au colonel, pour lui demander s'il se f... de lui d'avoir gardé pendant 10 jours l'ouvrage qu'il lui avait donné, sans lui en rendre compte; & il lui fit dire de le lui rapporter.

Quintus répondit que le Roi se trompait & qu'il n'avait reçu de lui aucun ouvrage à examiner. Frédéric fit répéter l'ordre. Quintus sentit ce que cela voulait dire ; il revint , & on parla comme à l'ordinaire d'art militaire & de littérature sans dire un mot de ce qui s'était passé. Le lendemain , il fut invité à dîner.

Frédéric n'avait pas trop bien récompensé Quintus de ses services pendant sa vie ; mais après sa mort il envoya 6,000 écus à sa veuve , lui fit une pension de 400 écus , & acheta 12,000 écus la bibliothèque du colonel , qui n'en valait pas 6,000.

Frédéric avait commandé quelqu'ouvrage à un artiste. Celui-ci l'ayant fait attendre long-tems , il le fit venir , & lui demanda pourquoi il ne faisait point ce qu'il lui avait demandé. » Sire , répondit l'artiste , c'est que j'ai beaucoup à faire pour M. Thésen (c'était le nom d'un des domestiques du Roi , qui était chargé de sa dépense). Le Roi , surpris de la dépense que faisait cet homme , fut bien aisé de

voir les choses par lui-même. Il fit épier le moment où Thésen serait dans une maison qu'il venait de faire bâtir auprès de Sans-Souci, & s'y rendit à pied. Thésen ne s'attendait pas à cette visite ; il fut obligé de mener le Roi dans tous les appartemens, & Frédéric trouva tout charmant & loua beaucoup le bon goût du maître du logis. Quand il fut arrivé dans la chambre à coucher, il la trouva si élégante, qu'il demanda vivement : qui est-ce qui couche dans cette chambre ? Moi, Sire, répondit Thésen. En sortant il trouva l'entrepreneur des bâtimens, & lui demanda combien avait coûté cette maison ? On lui répondit 60,000 écus. Et où as-tu pris cet argent, dit-il, en se retournant vers Thésen ? — Dans la cassette de Votre Majesté, dit celui-ci, tout tremblant, mais j'ai dessein de le remettre. A ces mots, la patience du Roi fut à bout, il lui donna quelques coups de canne sur les épaules, & dit en sortant : *Sans cet appartement jonquille où le maraud se donne les airs de coucher, je lui aurais pardonné.*

Thésen se crut perdu. Le lendemain le

Roi le fait appeller, & le met entre les mains de l'aide-major Kessel pour l'em-mener à la garde principale, d'où il devait être transporté en Silésie & servir dans un régiment en qualité de tambour. Thésen en sortant demande à l'aide-major la permission de prendre son chapeau, entre dans sa chambre, ferme la porte & se brûle la cervelle; Frédéric qui entendit le coup, en est tout effrayé. L'aide-major retourne sur ses pas, pour en faire son rapport au Roi. Celui-ci tout inquiet, lui demande : *eh, dis-moi mon ami, aurais-je donc traité cet homme avec trop de dureté ?*

Un vieux valet-de-chambre de Frédéric, qui aimait à boire, venait souvent ivre dans la chambre du Roi. Lorsqu'il ne pouvait absolument faire son service, le Roi le faisait sortir doucement par une porte dérobée, en lui disant d'aller dormir. Il avait cette complaisance pour ne pas l'exposer aux railleries des autres domestiques & à la honte d'être renvoyé; & afin que ce secret fût bien gardé, il n'appellait aucun autre domestique & se déshabillait lui-même.

Quoique le Roi aimât à lancer les traits de la raillerie la plus amère contre les autres cours, il n'aimait pas qu'on l'imitât à cet égard. On contait un jour chez la Reine que le goût de la cour de Russie était si dépravé en musique, qu'on y avait joué un solo de timbales. Le Roi désapprouva hautement cette plaisanterie innocente.

On peut compter parmi les singularités de Frédéric les préventions qu'il prenait contre certains endroits & contre certaines provinces. Jamais la province de Westphalie n'eut part à ses bienfaits; & il aimait beaucoup les Poméraniens, parce qu'ils avaient plus de soumission que d'esprit.

Jamais il n'accordait rien aux habitans de Strausberg, petite ville de la Marche de Brandebourg, & cela parce qu'ayant un jour logé dans cette ville, il fut presque étouffé de la fumée, à cause que la cheminée étoit bouchée.

Le Roi avait été trompé si souvent, qu'il était devenu extrêmement défiant, &

croyait à la fin de sa vie que tous les hommes étaient des fripons. Un prince qui était à côté du Roi pendant une revue, dit en voyant une affluence de monde que ce spectacle avait attiré : *de quoi vivent tous ces gens-là ?* — *Ils se trompent les uns les autres*, dit le Roi, & *ils me trompent tous*.

Il croyait sur-tout que tous les commissaires des vivres l'avaient volé pendant la guerre de sept ans. La veuve d'un de ces commissaires, que son mari laissait dans la misère, lui écrivit un jour pour lui demander des secours, comme une récompense de la probité avec laquelle son mari avait servi le Roi. Il répondit : *J'ai attaché l'âne à la crèche, que n'a-t-il mangé.*

Malgré sa défiance & ses précautions, il ne laissa pas d'être souvent trompé. Il faisait visiter régulièrement les caisses ; mais les caissiers, qui étaient avertis quelque tems d'avance, empruntaient des juifs pour vingt-quatre heures les sommes qu'ils avaient détournées. On informa un jour le Roi de cette manœuvre. Il ordonna sur le champ une visite des caisses, & quelques

caissiers crurent n'avoir rien de mieux à faire que de prendre la fuite.

Un désagrément pour les habitans de Berlin, c'est que le Roi avait un grand nombre d'espions qui lui rendaient médisamment ou immédiatement tout ce qui se passait chez les particuliers ; & ces nouvelles de quartier, qui n'étaient ordinairement que de faux rapports de valets & de servantes, influèrent souvent sur la conduite du Roi envers certaines gens & sur l'opinion qu'il prenait d'eux. Il apprit un jour qu'il y avait eu un grand souper chez un de ses conseillers privés & qu'on y avait bu force vin du Rhin. Quelque tems après, il invita ce conseiller à dîner, avec quelques ministres, & ne fit servir que du vin ordinaire. » Messieurs, dit-il, je ne suis pas assez riche pour vous donner des vins de prix ; si vous voulez boire du vin du Rhin, c'est chez mes conseillers privés qu'il faut aller. »

Quelqu'un dit un jour à Frédéric qu'un homme le haïssait mortellement, & qu'il

ne cessait de dire du mal de lui, » A-t-il deux cents mille hommes , répondit Frédéric : sans cela que voulez-vous que je lui fasse ?

Dans une des dernières revues que fit le Roi auprès de Berlin , il allait au galop sur le bord d'un grand trou d'où l'on avait tiré du sable. Le sable manqua sous les pieds de derrière du cheval , & Frédéric tombait dans le précipice sans un boucher robuste qui le soutint sur ses épaules. Frédéric ne fut point effrayé du danger : *je te remercie , mon ami* , dit-il tranquillement à celui qui lui avait sauvé la vie ; mais il ne s'est pas même informé qui était cet homme.

Par le partage de la Pologne & la prise de possession du Roi , l'évêque de Warmie perdit une grande partie de ses revenus. Ce prélat , que Frédéric aimait beaucoup , étant venu en 1776 lui rendre ses devoirs à Potzdam , le Monarque lui dit : » Il est » impossible que vous m'aimiez ; » l'évêque répondit qu'il n'oublierait jamais les

devoirs d'un sujet envers son souverain.
» Pour moi , dit le Roi , je suis vraiment
» votre ami , & j'ai beaucoup compté sur
» votre amitié. Si S. Pierre me refusait un
» jour l'entrée du paradis , j'espère que
» vous auriez la bonté de m'y porter sous
» votre manteau , sans que personne s'en
» apperçoive. Cela sera difficile , reprit
» l'évêque , car Votre Majesté me l'a tel-
» lement rogné que je ne pourrai jamais
» y cacher de la contrebande ». Le Roi se
mit à rire & prit fort bien la plaisan-
terie.

Cet évêque étant décoré de l'ordre po-
lonais de l'aigle blanc , Frédéric lui de-
manda un jour à table : *Quelle broderie*
avez-vous-là dans cette étoile ? N'est-ce pas
un pigeon ? Non , Sire , repliqua l'évêque ,
ce n'est aussi qu'un oiseau de proie.

Joseph II admirait beaucoup Frédéric ,
& n'en parlait jamais qu'avec les plus
grands éloges. Lorsqu'il apprit sa mort , il
était avec le prince de Kaunitz ; l'Empereur
versa des larmes , & le prince en versa
aussi , comme on s'imagine bien. On dit

même que ce dernier avait dit : *Quand l'Europe aura-t-elle un homme comme celui-là !* En effet, toute l'armée impériale eut ordre de porter le deuil.

Le roi parlait un jour à table des nouveaux arrangemens que l'Empereur faisait en faveur des juifs : *Je suis charmé*, dit-il, *de tous ces arrangemens ; mais aussi l'Empereur est plus obligé que tout autre à prendre soin des Juifs : n'est-il pas roi de Jérusalem ?*

Rien n'égalait la défiance que le roi avait sur la fin de sa vie, pour tout ce qui touchait à la maison d'Autriche. On épiait avec le plus grand soin tout ce qui se passait chez l'envoyé de cette puissance, & quiconque avait affaire à lui risquait la disgrâce du roi & Spandau. Un jour il écrivit au chancelier de chasser de la chambre de justice un certain référendaire. Le chancelier, qui était content du jeune homme, le fit venir, lui montra l'ordre du roi, & lui demanda s'il ne peut soupçonner la cause de sa disgrâce. Le jeune homme pense, ne trouve rien. Enfin le

chancelier s'avise de lui demander s'il n'avait point quelque liaison avec les envoyés étrangers. Le référendaire se rappella que le valet de chambre de l'envoyé d'Autriche lui avait remis une lettre qu'il avait reçue incluse par la poste. Le chancelier demande à voir la lettre ; & comme il n'y était point question de reprendre la Silésie, on l'envoya au roi, qui révoqua l'ordre qu'il avait donné.

Un domestique du roi l'avait tellement impatienté qu'il lui donna un soufflet, qui dérangea un peu ses cheveux. Le valet, sans se déconcerter, va se placer devant la glace de la chambre du roi, & refait devant lui sa boucle qui était tombée. — Comment, maraud, dit le roi, tu as l'audace.... « Sire, répond l'autre, c'est seulement afin que les gens qui sont dans l'anti-chambre, ne s'aperçoivent pas de ce qui s'est passé entre nous deux. » Le roi ne put s'empêcher de rire, & passa dans une autre chambre.

Un aumônier du régiment était fort

aimé du roi , qui se plaisait à le plaisanter. Un jour il le rencontra & lui demanda d'où il venait. — De voir un malade , répondit l'aumônier. — Ah ! mon ami , lui dit le roi , faites-moi le plaisir d'aller voir aussi mon cheval qui est malade. Volontiers , répondit le prêtre. En effet , il alla à l'écurie , demanda à voir le cheval que montait ordinairement le roi , l'examina & donna des conseils à l'écuyer pour le traitement. Après cela , il présenta à la caisse des écuries un mémoire où il demandait 100 écus pour une visite faite à la monture de Sa Majesté , & des conseils donnés sur sa maladie. Le caissier envoie le mémoire au roi , qui dit , en fronçant le sourcil : « Bon pour cette fois ; mais dorénavant , je le dispense de ses visites ».

Le lieutenant-colonel de D * * , ingénieur au service de France , étant venu à Potzdam , avait apporté avec lui les plans de différentes forteresses de sa patrie. Frédéric l'ayant pris à son service , il crut faire sa cour , en lui présentant ces plans. *Je vous remercie de votre présent ,* dit le roi
en

en les recevant ; mais je vous défends de mettre le pied dans mes forteresses , puisque vous faites un si mauvais usage de vos talens. Instruisez mes mineurs & mes sapeurs ; voilà tous les services que je vous demande. Quelque tems après il fut fait colonel ; mais jamais il ne fut employé à autre chose. Frédéric se servait de ces sortes de gens ; mais il n'avait jamais aucune confiance en eux.

Un Anglais causait un jour avec le roi sur les débats du Parlement d'Angleterre. Frédéric se plaignant du peu de ressort de l'autorité royale dans ce royaume, dit : *Oh ! si j'étais roi d'Angleterre...* Sire , dit l'Anglais en l'interrompant , *si vous étiez roi d'Angleterre , vous ne le seriez pas vingt-quatre heures.*

Un homme accoutumé à donner à Frédéric des louanges à tort & à travers , lui faisait un jour un grand discours , où il s'efforçait de louer ses grandes qualités, appuyant sur-tout sur l'amour des Berlinoïses pour lui. Frédéric ennuyé de ces

diagoneries, l'interrompt au milieu de la plus belle période ; recule deux pas, enfonce son chapeau, se met dans une position tragique, & répond comme un Mithridate de théâtre :

Croyez-moi, les humains que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, monsieur, qu'on daigne être leur maître,

Le harangueur fut obligé de rengainer son compliment ; & se retira tout confus.

Lorsqu'on raconta à Frédéric la révolution du Dannemarc, *Struensée est un sot, dit-il, on ne couche avec les reines que lorsqu'elles règnent, & qu'on est généralissime de leurs troupes.*

La plupart des souverains ont imaginé d'envoyer des gens d'esprit à Frédéric en qualité de ministres ; & l'on a remarqué que c'est précisément ceux auxquels il n'a point parlé. La France lui en envoya un entre autres qui était plein d'esprit & de mérite, & qui jouait fort bien de la flûte. Frédéric ne pouvait le souffrir.

Un homme demandait une place au roi ; il fut refusé. Il lui écrivit à-peu-près en ces termes :

« On dit, Sire , que vous me refusez telle place. Je ne saurois le croire ; car vous me la devez , & vous voulez être juste. Hâtez - vous donc de faire votre devoir & de vous justifier d'un soupçon qui vous fait injure ».

Le roi surpris de cette arrogance , le fit venir & lui dit : *De quel droit me tenez-vous ce langage , & sur quoi fondez-vous vos prétentions ?* « sur le besoin que j'en ai , pour ne pas périr , répondit - il , c'est le premier des droits & le plus sacré des titres ; » Frédéric se tut & accorda la place demandée.

Frédéric ne se souciait point de l'invention des ballons aérostatiques , & il ne voulut en voir aucune expérience.

Achard , membre de l'académie , voulut essayer d'en faire un. Il ouvrit une souscription , tira beaucoup d'argent , & le ballon ne put s'élever. Un mauvais plaisant dit que le ballon n'avoit pas volé ; mais

lui. Achard piqué de ce reproche , fit mettre dans les gazettes le mémoire des choses qu'il avait achetées pour faire son ballon ; & il prouva qu'il y avait encore mis de son argent. Cette réponse ne détruisait point la plaisanterie , parce qu'on prétendait que le physicien n'eût dû annoncer une expérience publique sans être sûr d'y réussir.

Frédéric aimait beaucoup les chiens , & il avait toujours une demi - douzaine de levriers ou levrettes autour de lui. Dans son cabinet , on voyait de tous côtés des petites balles de peau avec lesquelles il les faisait jouer. Quand ils étaient malades , il les faisait bien soigner. Dans ses premières campagnes , il en mena toujours un avec lui. Un jour qu'il s'était trop avancé vers les ennemis , il rencontra un parti de houfards ennemis , & fut obligé de se cacher sous un pont , où personne ne pouvait l'appercevoir. Il craignait seulement que *Biche* , sa petite chienne , ne vint à chapper au bruit des chevaux , & ne le fit découvrir. Mais Biche , comme

si elle eût senti la situation de son maître, se tapit auprès de lui, sans faire le moindre bruit. Un moment après, le Roi rencontra le général Rothenbourg, & lui présenta Biche, comme son meilleur ami. A la bataille de Soor, Biche fut prise avec le bagage du Roi, le général Nadassi la donna à son épouse, qui eut bien de la peine à la rendre. Le Roi était occupé à écrire dans sa chambre lorsque Biche revint. Rothenbourg la fit entrer doucement, aussitôt elle sauta sur la table, & met ses deux pattes de devant autour du cou de Sa Majesté. Le Roi en fut touché jusqu'aux larmes. Biche a un monument dans le jardin de Sans-Souci, & le Roi a gardé jusqu'à sa mort, auprès de lui, la nombreuse postérité de cette fidèle compagne.

Malgré cet attachement de Frédéric pour les chiens, il ne souffrit jamais qu'ils fissent du mal à personne. Un officier étant entré un matin chez lui, & avançant le bras pour prendre un papier que le Roi lui présentait, un de ses chiens chéris, sauta à la main de l'officier, & le mordit jusqu'au sang. Aussitôt Frédéric prend sa

canne , casse les reins au chien , & le jette par la fenêtre.

Un officier français, nommé T **, ayant déserté, vint à Potzdam, & fut présenté au Roi sous le nom du comte de D **. Le Roi lui trouva du talent, le prit à son service & lui donna une pension considérable. Le prétendu comte fut fait lieutenant-colonel, & eut la hardiesse de présenter à la Reine & aux princesses une fille qu'il appelait sa femme. Cette prétendue comtesse fut souvent invitée à la table de la Reine & des autres princesses. Elle vint à mourir ; & quelque tems après on vit arriver la véritable femme du comte, qui raconta que la première n'était qu'une fille de joie qu'il avait prise à Paris. Les ennemis du comte saisirent cette occasion pour lui nuire dans l'esprit du Roi ; mais Frédéric se contenta d'écrire au comte :

» Monsieur le lieutenant-colonel comte D ** ou monsieur T **, lorsque je vous pris à mon service, il m'était absolument indifférent que vous eussiez avec vous une

femme ou une maîtresse. Je veux bien vous passer l'impertinence que vous avez eue de la présenter à la famille royale ; elle est morte , & tout est fini. Mais je vous conseille de faire bien vos réflexions , avant que de présenter celle qui paraît maintenant sur la scène. Servez-moi fidèlement. A votre âge & au mien , on ne doit pas s'inquiéter beaucoup des femmes , &c.

FRÉDÉRIC.

Frédéric n'a jamais pu souffrir les vers de Klopstock , & lorsqu'on voulait lui faire admirer Lessing , je l'estimerais , disait-il , s'il n'avait pas fait *Emilia Gallotti*. Mais comment estimer un auteur dramatique qui dit que Voltaire est un *petit garçon* , & choisit pour les personnages de la meilleure de ses pièces ; un prince qui est un sot , un chambellan qui est un vil assassin ; une femme qui est une furie , une mère qui est une bavarde , une fille imbécile & un père extravagant.

On fit circuler pendant quelque tems à Berlin , une lettre sur les faiblesses d'une

grande Princesse. Quand tout le monde en eut des copies, Frédéric la fit défendre. On fut depuis qu'elle était de lui.

Une princesse écrivit au roi la lettre suivante : « Sire, je prends la liberté de proposer à votre Majesté deux sujets extrêmement rares. L'un est un jeune philosophe que la nature avait rendu étourdi, & que l'étude, la réflexion & sur-tout le malheur, ont rendu sage. L'autre est un homme formé, la probité même, extrêmement froid & mesuré, sage, respectable à tous égards, vivant retiré par goût, & souvent dissipé par devoir. Un de ces caractères surs & bien rares, auxquels on s'adresse pour des conseils. » Le roi répondit : *Le premier n'a pas besoin de moi, & je n'ai pas besoin de l'autre.*

On a cru, sur la fin de la vie de Frédéric, qu'il avait changé de sentiment sur la religion. Les uns ont fondé cette conjecture sur ce qu'après le départ de Voltaire, il défendit les plaisanteries irré-

ligieuses ; d'autres ont cru devoir le conclure de l'anecdote suivante :

Frédéric causant un jour avec la comtesse de Camas , lui dit qu'il estimait fort heureuses les personnes qui pouvaient croire les vérités de la religion ; mais que pour lui , ayant une fois pris son parti , il ne pouvait plus changer ; car , ajoutait-il , si mes sujets me voyaient aller maintenant à l'église , ils se moqueraient de moi , & m'accuseraient de faiblesse. Non , Sire , lui répondit Madame de Camas , on les verrait verser des larmes de joie. Vos sujets vous aiment maintenant : ils vous adoreraient alors.

Nous avons dit que Frédéric avait la vue fort basse , & qu'il grondait quelque fois les officiers mal-à-propos , ou par politique. Le général de * * qui aimait beaucoup la société & le jeu , faisant un jour défiler son régiment devant le roi ; ce dernier lui cria : *votre régiment n'est pas aligné ; voilà ce que c'est que de passer tout son tems au jeu.* Aussitôt le général crie *halte !* & se tournant vers le roi , « Sire ,

Q 5

lui dit-il, il n'est pas question ici de jeu ; mais ayez la bonté de regarder si mon régiment n'est pas aligné. » Le roi regarde, & s'en va sans rien dire. Jamais il n'a témoigné à ce général qu'il ait été fâché contre lui , à cause de sa hardiesse.

On manquait un jour à l'église cathédrale de Berlin de livres de cantiques pour la cour , & de bois pour faire du feu dans la tribune royale. Le sacristain qui était un vieillard fort résolu , écrivit au roi la lettre suivante :

SIRE ,

« J'avertis Votre Majesté 1) qu'il manque des livres de cantiques pour la famille royale ; j'avertis Votre Majesté 2) qu'il manque du bois pour chauffer , comme il faut , la tribune royale ; j'avertis Votre Majesté 3) que la balustrade qui donne sur la rivière , derrière l'église , menace ruine. »

Schmidt , sacristain de la cathédrale.

Le roi rit beaucoup en lisant cette lettre , & répondit : « J'avertis monsieur

le sacristain Schmidt 1) que ceux qui veulent chanter peuvent acheter des livres; j'avertis monsieur le sacristain Schmidt 2) que ceux qui veulent se chauffer, peuvent acheter du bois; j'avertis monsieur le sacristain Schmidt 3) que la balustrade qui donne sur la rivière ne le regarde point; j'avertis monsieur le sacristain Schmidt 4) que je ne veux plus avoir de correspondance avec lui ».

Un jour que la duchesse de Brunswick était à Potsdam, le roi fit présent au comte de Schwérin son grand-écuyer, d'une tabatière d'or, dans le couvercle de laquelle était peint un âne. Le comte n'eut pas plutôt quitté le roi, qu'il envoya son valet de chambre à Berlin, fit ôter l'âne, & mettre le portrait du roi à la place. Le lendemain à dîner, le comte affecta de mettre sa boîte sur la table. Le roi qui voulait amuser la duchesse aux dépens du grand-écuyer, parle de la boîte qu'il a donnée à ce dernier. La duchesse demande à la voir, on la lui passe, elle l'ouvre; & s'écrie, *parfait! tout-à-fait*

reſſemblant ! en vérité , mon frère , voilà un des meilleurs portraits que j'aie vu de vous. Le roi étoit embarrasſé , il trouvoit la plaifanterie un peu forte. La duchefſe paſſe la boîte à ſon voiſin , qui fait les mêmes exclamations. La boîte fait ainſi le tour de la table , & chacun ſe récrie ſur la reſſemblance. Le roi ne ſavoit que penſer de cette ſcène , lorsqu'enfin , la boîte lui parvint , il reconnut le tour & ne put ſ'empêcher de rire.

Rien n'eſt plus ridicule que l'envie des petits bourgeois de Berlin d'obtenir de vains titres. Un certain inſpecteur de l'hôpital des orphelins de Potzdam , pria un jour le roi de le nommer conſeiller privé , ou conſeiller de guerre ; le Monarque lui répondit :

» Je ne puis vous faire *conſeiller privé* , parce qu'il n'y a point d'affaires privées dans ma maifon des orphelins ; je ne puis non plus vous nommer *conſeiller de guerre* , parce que ma maifon des orphelins ne fait point la guerre ; mais pour vous donner une marque de ma bienveillance , je veux

bien créer un nouveau titre en votre faveur : & je vous nomme *conseiller des orphelins*.

Frédéric ayant fait faire à côté d'une église un bâtiment qui masquait un peu les fenêtres ; les prêtres lui écrivirent pour lui représenter que cet édifice leur ôtait le jour, & ils le prièrent de ne le pas continuer. Il écrivit au bas de la requête.

*Heureux ceux qui point ne verront ,
Et qui fermement croiront.*

Un ecclésiastique distingué envoya au roi un ouvrage de sa façon sur le *péché contre le Saint-Esprit*. Il reçut la réponse suivante :

*J'ai reçu vos péchés contre le Saint-Esprit ,
& je prie Dieu qu'il prenne votre esprit sous
sa sainte protection.*

FRÉDÉRIC.

Quelqu'un de la famille de *** écrivit au roi pour lui demander une place , en disant qu'il était de la malheureuse famille

de ***. Le roi répondit : *Je ne sache pas que cette famille soit malheureuse ; tous ses membres ont toujours été très-heureux ; car ils étaient* RICHES ET BÊTES.

Un jeune baron qui avait été à Paris , où il avait dépensé une grande partie de son bien dans les cafés , les tripôts & les coulisses , demanda à son retour une place au roi. Il reçoit une lettre , ôte l'enveloppe , & trouve pour toute réponse , *un roi de carreau.*

L'aumônier général de l'armée ayant demandé au roi le droit de nommer lui-même tous les aumôniers des régiments , lui prouvait par plusieurs raisons que cela vaudrait beaucoup mieux que de laisser ces nominations aux chefs des régimens. Frédéric écrivit au bas de la requête. *Votre royaume n'est pas de ce monde.*

Une certaine demoiselle de Hohendorff , jeune personne , très-vive & très-jolie , attendit le Roi à un endroit où il changeait

de chevaux, & le pria de lui procurer une place dans un couvent. Le Roi charmé de sa vivacité & de sa franchise, lui répondit : *mon enfant, vous n'êtes pas propre à être religieuse, c'est un mari qu'il vous faut.* — Je suis une pauvre fille, répondit-elle, & personne ne me demande en mariage, parce que je n'ai point de dot. — *Oh bien, j'y pourvoirai.* Aussitôt le Roi demande à un conseiller provincial qui se trouvait là, s'il était marié; le conseiller lui ayant répondu qu'oui; il répéta encore à la demoiselle la promesse qu'il lui avait faite, & elle retourna chez elle très-contente. Quelque tems après, le Roi lui envoya mille écus, avec une lettre, où il l'assurait qu'il lui ferait un présent plus considérable, dès qu'elle aurait trouvé un mari.

Un colonel de la suite du Roi qui avait beaucoup d'enfans, se trouva obligé de faire des dettes. Un jour le Roi le trouvant triste & pensif, lui dit : *Vous êtes toujours chagrin, qu'avez-vous ? entre amis, il faut se confier ses peines ; puis sans lui donner le tems de répondre : J'ai appris*

que vous deviez 2,000 écus. Ici le Roi se tourna vers la table qui était à côté de lui, & prenant quelques rouleaux de louis, il les donna au colonel, en disant : Tenez, voilà de quoi payer vos dettes. Puis lui en donnant encore autant ; & voilà de quoi vous mettre en état de n'en plus faire.

Un général ayant un jour prié le Roi à être parrain d'un de ses enfans ; Frédéric assista lui-même à la cérémonie. Le ministre qui connaissait son goût, au lieu de faire un long discours, selon l'usage de ses confrères, se contenta de dire : » Comme la nécessité exige que l'on baptise les enfans des chrétiens, je vais faire cette sainte cérémonie. Je donne à l'enfant le nom de Frédéric, & je le baptise au nom du Père, du Fils & du Saint-Esprit, amen. » J'aime les gens expéditifs, dit Frédéric au prêtre après la cérémonie ; je penserai à vous ; & bientôt après il lui donna une place.

Les Allemands qui entouraient le roi, voulaient absolument le reconcilier avec les Muses allemandes ; & pour cet effet,

ils l'engagèrent un jour à voir Madame Karfch, connue par ses poésies allemandes. Il lui fit dire de se rendre à Sans-Souci ; elle-y vint & voici la conversation qu'elle eut avec Frédéric, telle qu'elle l'a écrite elle-même dans sa langue. *Le Roi.* Vous êtes celle dont j'ai entendu parler, qui faites des vers ? *Madame Karfch.* Sire, j'en ai fait quelques-uns. *Le R.* Qui était votre père ? *M. K.* Brasseur & aubergiste. Il se nommait Dürbach. *Le R.* D'où était-il ? *M. K.* de Schweidnitz, village auprès de Grünberg. *Le R.* Et vous, d'où êtes-vous ? *M. K.* Je suis née dans la basse-Silésie, entre Crossen & Züllichau, dans une métairie à-peu près semblable à la campagne d'Horace ; elle se nomme le Hammer, & fait partie du cercle de Schwibus. *Le R.* Vous avez donc été élevée à la campagne, vous n'avez eu aucune éducation ? aucune instruction ? Qui vous a donc fait poète ? *M. K.* La nature & vos victoires. *Le R.* Avez-vous lu quelques livres ? *M. K.* oui, Sire, j'ai lu plusieurs poètes, Gellert, Haller, Hagedorn, Rauler, Gleim, & plusieurs autres. *Le R.* N'avez-vous rien

lu des anciens ? *M. K.* Je ne fais que l'allemand. *Le R.* Mais on a des traductions, il faut les lire. *M. K.* j'ai lu les Hommes illustres de Plutarque , cinq chants de l'Illiade & Horace. *Le R.* Et Horace aussi ? c'est fort bien. Mais que pensez-vous de votre langue maternelle , n'a-t-elle pas beaucoup de défauts ? *M. K.* Sire , on dit que je fais bien ma langue , & cependant je fais cà & là de petites fautes. *Le R.* Oh ! il ne faut point en faire. *M. K.* Je ferai mon possible pour les éviter. *Le R.* Etes vous mariée ? *M. K.* Je l'ai été , & j'ai le malheur d'être veuve. *Le R.* Avez-vous des enfans ? *M. K.* une fille. *Le R.* Où est-elle ? *M. K.* à Berlin , à l'école réelle ; le conseiller de cour Stahl paie sa pension. *Le R.* Quel âge a-t-elle ? *M. K.* treize ans. *Le R.* Est-elle jolie ? *M. K.* non , Sire , elle ressemble à sa mère. *Le R.* Mais sa mère a été jolie autrefois. Où demeurez vous à Berlin ? *M. K.* Sire , dans un fort mauvais logement. Les logemens sont si chers depuis la paix ! *Le R.* Eh bien ! où demeurez-vous donc ? *M. K.* sous les arcades , à la manfarde ,

dans une espèce de prison. *Le R.* De quoi vivez-vous ? *M. K.* des secours de mes amis. *Le R.* Ne faites-vous rien imprimer ? *M. K.* j'ai fait imprimer quelques feuilles à l'occasion du glorieux retour de Votre Majesté. (C'était après la guerre de sept ans.) *Le R.* Qu'est-ce que cela vous a rapporté ? *M. K.* vingt écus. *Le R.* Vingt écus ! en vérité on ne vit pas long-tems à Berlin avec cela. Allons, je verrai , j'aurai soin de vous. Adieu.

Le Roi congédia ainsi Madame Karsch, mais il n'a point eu soin d'elle , comme il l'avait dit , & ne lui a jamais donné que 97 écus qu'il lui a envoyés à plusieurs fois. Frédéric-Guillaume II grand amateur des Muses allemandes , a rempli la promesse de son illustre prédécesseur , en lui faisant bâtir une belle maison.

Dans une matinée d'été , le roi étant à sa fenêtre , au château de Potzdam , vit un garçon de métier , son paquet derrière lui , qui levait les yeux au ciel , & resta quelque tems dans cette attitude. Il voulut savoir qui il était & le fit venir de-

vant lui. — Qui êtes-vous ? lui dit-il — je suis un compagnon tanneur. — Où allez-vous ? — à Berlin. — D'où venez-vous ? — de Leipzig. — Est-ce qu'il n'y a point d'ouvrage à Leipzig ? — Oh , oui , on y trouve à gagner sa vie , mais.... — Eh bien ! — On aime à voir le monde ; & on dit que Berlin est une si belle ville. — Ah ! ah ! — oui , & qu'il y fait bon vivre. — Oui , quand on travaille. — De ma vie je n'ai été un paresseux. — C'est fort bien fait. Adieu ; travaillez bien , que Dieu vous conduise. (puis se tournant vers ses gens) qu'on donne deux louis à ce garçon-là. — O Sire , je vous remercie mille & mille fois ! oh ! si je pouvais témoigner toute ma reconnaissance. Quand je retournerai en Saxe , je raconterai à tout le monde , comme le roi de Prusse est bon & généreux. — Non , non , n'en faites rien ; car il y aurait trop de compagnons tanneurs qui viendraient vers moi pour se convaincre de la vérité.

Instruction de Frédéric II au Duc Charles de Wirtemberg actuellement régnant, lorsque ce prince fut déclaré majeur.

Le duc de Wirtemberg actuellement régnant passa les deux dernières années de sa minorité à Berlin, sous les yeux de Frédéric. En 1744, il fut déclaré majeur, à l'intercession répétée de la cour de Prusse, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. C'est dans cette circonstance & au moment où le duc quitta le Roi qu'il lui donna la lettre que nous allons transcrire avec l'instruction qui la suit, le priant de n'ouvrir le paquet que le lendemain de son départ.

le 6 février 1744.

Monsieur mon cousin,

Recevez ces avis, que je vous donne, comme une véritable marque de ma tendresse, & soyez persuadé, que je ne vous en aurais jamais donné de semblables sans la haute idée que vos vertus & vos talens m'ont donné de votre personne. Regardez-moi comme votre véritable ami, en qui vous pouvez prendre confiance, & qui vous

estime assez pour ne vous jamais déguiser la vérité. Je n'ai qu'un intérêt qui m'attache à vous, c'est celui de l'honneur; je crois le mien engagé, à vous voir chéri de vos peuples & admiré de toute l'Europe, à vous voir heureux de cette sorte de bonheur que l'on se procure à soi-même, & d'entendre qu'une voix unanime, justifie le jugement que j'ai fait du duc de Wirtemberg, qu'en lui la vertu précédait le nombre des années. J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ici; quoique je vous aime trop pour vous voir partir sans regret. Rendez toujours justice à mes sentimens, & soyez persuadé que je suis,

Monseigneur mon cousin,

Votre bon cousin & fidèle ami

FRÉDÉRIC.

MONSIEUR,

La part que j'ai eue à votre majorité, m'intéresse d'autant plus au bonheur de votre régence, que j'imagine, qu'en quelque façon le bien & le mal en rejaillira également sur moi. C'est en ce sens que je me crois obligé, de vous dire avec

— *amitie & franchise*, mes sentimens sur ce qui regarde le nouvel état dans lequel vous entrez. Je ne suis point de ces gens, de qui la présomption & la vanité fait, qu'au lieu de conseils, ils ne savent donner que des ordres, qui croient leurs sentimens irfaillibles, & qui veulent que leurs amis pensent, se conduisent & ne respirent que par eux. Autant cette présomption serait ridicule d'un côté, autant serois-je coupable de l'autre, si je négligeais de vous dire ce qu'aucun de vos domestiques & de vos sujets n'aura la hardiesse de vous dire; ou même ne voudra pas vous dire, par des vues d'intérêt personnel.

Il est sûr que tout le monde a les yeux ouverts sur le premier début d'un homme qui entre en charge, & se font les premières actions qui décident ordinairement du jugement du public. Si vous établissez d'abord votre réputation, vous acquerez la confiance du public, ce qui est à mon gré, ce qu'il y a de plus désirable pour un souverain.

Vous trouverez par-tout des personnes qui vous flatteront, & qui ne seront atten-

tifs qu'à gagner votre confiance, pour aller de votre faveur & vous gouverner vous-même. Vous trouverez encore une autre espèce de gens, & principalement parmi les conseillers de l'administration, qui voudront vous dérober avec soin la connoissance de vos affaires, afin de les gouverner à leur gré, qui vous rendront les choses les plus faciles, difficileuses, pour vous rebuter du travail ; & vous trouverez en eux tous, le dessein formé de vous maintenir dans la tutelle, & cela sous les plus belles apparences & de la façon la plus flatteuse pour vous-même.

A cela vous me demandez : que faudrait-il faire ? Il faut prendre connoissance de toutes les affaires de finances ; choisir quelque secrétaire qui y ait travaillé en subalterne ou commis, lui promettre de bonnes récompenses pour vous mettre vous-même au fait de tout ce qui vous regarde. Les finances sont le nerf d'un pays ; si vous en possédez bien la connoissance, vous serez toujours le maître du reste.

Il est un abus que j'ai vu dans beaucoup de

Le cours d'Allemagne : c'est que les ministres des princes avaient le titre de ministres de l'Empereur, ce qui constituait leur impunité. Vous sentez vous-même l'inconvénient qu'il y aurait pour vous, de le souffrir.

Je dois de plus vous avertir, que vous trouverez deux conseillers dans l'administration, dont vous ferez bien de vous garder ; l'un se nomme B. & l'autre H. C'est à vous, Monsieur, à les examiner & à voir jusqu'à quel point vous pourrez vous y fier.

Soyez ferme dans vos résolutions ; pesez avant de les prendre, le pour & le contre ; mais lorsque vous aurez tant fait que d'expliquer vos volontés, n'en changez point pour tout au monde, sans quoi, chacun se jouera de votre autorité, & vous serez regardé comme un homme sur lequel on ne peut point compter.

A la suite d'une régence d'administration, vous ne pouvez pas manquer d'intrigues à votre cour. Punissez sévèrement ceux qui seront les auteurs des premières, & chacun se gardera d'imiter leur exemple.

VIE DE F. Tome IV.

R

C'est une faiblesse qu'une bonté déplacée comme une sévérité hors d'œuvre est un grand crime. Il faut éviter ces deux excès, quoique ce ne soit que le défaut d'un cœur bien noble d'avoir une clémence excessive.

Ne pensez point que le pays de Wirtemberg a été fait pour vous ; mais croyez que c'est vous que la Province a fait venir au monde, pour rendre ce peuple heureux. Préférez toujours leur bien-être à vos agrémens ; & si, à votre âge tendre, vous savez sacrifier vos desirs au bien de vos sujets, vous en ferez non-seulement les délices ; mais vous ferez encore l'admiration de l'univers.

Vous êtes le chef de la religion civile du pays, qui consiste dans l'honnêteté & dans toutes les vertus morales. Il est de votre devoir de les faire pratiquer, & principalement l'humanité, qui est la vertu cardinale de tout être pensant. Laissez la religion spirituelle à l'Être suprême. Nous sommes tous des aveugles, sur cette matière, égarés par des erreurs différentes. Qui est le téméraire d'entre nous, qui veuille juger du bon chemin ?

Gardez-vous donc du fanatisme dans la

religion , qui produit les persécutions. Si des misérables mortels peuvent plaire à l'Etre-suprême , c'est par les bienfaits qu'ils répandent sur les hommes , & non par les violences qu'ils exercent sur des esprits têtus. Quand même la vraie religion qui est l'humanité, ne vous engageait pas à cette conduite, votre politique doit le faire, car tous vos sujets sont protestans. La tolérance vous en fera adorer ; la persécution vous en rendra l'horreur.

La situation de votre pays , qui tient à la France & aux états de la maison d'Autriche , vous oblige de tenir une conduite mesurée & égale envers ces deux puissans voisins. Ne marquez aucune prédilection, ni pour l'un ni pour l'autre ; qu'ils ne puissent jamais vous accuser de partialité ; car dans leurs fortunes diverses , ils ne manqueraient pas de vous faire repentir alternativement de ce qu'ils croiraient avoir raison de vous reprocher.

Ne vous départez jamais de l'Empire & de son chef. Il n'y a de sûreté pour vous contre l'ambition & la puissance de vos voisins , que dans le maintien du système

de l'Empire. Soyez toujours l'ennemi de celui qui voudra le bouleverser en même tems. Ne méprisez point le chef de l'Empire dans son malheur (a), & soyez lui attaché autant que vous pourrez l'être, sans vous envelopper dans son infortune.

Profitez de votre jeunesse sans en abuser. Laissez écouler quelques années pour le plaisir. Songez à vous marier alors. Le premier feu de la jeunesse n'est pas heureux pour l'hymen & la constance croit être d'une vieilleffe décrépite, lorsqu'elle a fourni trois années de carrière. Si vous prenez une princesse d'une trop grande maison, elle croira vous faire une grâce, d'être votre épouse. Ce serait pour vous une dépense ruineuse, & vous n'aurez d'autre avantage, que d'être l'esclave de votre beau-père. Si vous choisissiez une épouse d'un rang à-peu-près égal au vôtre, vous vivrez plus heureux ; puisque vous serez plus tranquille, & que la jalousie à laquelle les grands princes donnent toujours lieu à leurs moitiés, ne vous sera point à charge.

(a) Ceci est écrit du tems de Charles VII.

Respectez en votre mère l'auteur de vos jours. Plus vous aurez d'égards envers elle, plus vous serez estimable. Ayez toujours tort quand vous pourriez avoir quelque démêlé ensemble. La reconnaissance envers les parens n'a point de borne ; on est blâmé d'en faire trop peu ; mais jamais d'en faire trop.

Je n'entre point dans un plus grand détail pour des choses indifférentes , & qui sont par conséquent arbitraires. Le tendre attachement que j'ai pour vous , fait que je prendrai toujours une part sincère à votre contentement , que j'apprendrai les applaudissemens & les bénédictions que vos sujets vous donneront , avec une joie sans égale ; & les occasions de vous être utile , seront saisies par moi avec un empressement extrême.

En un mot, il n'est aucun bonheur, mon cher duc , que je ne vous souhaite , comme il n'en est aucun dont vous ne soyez digne.

FRÉDÉRIC.

Fin du Tome quatrième.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ACADÉMIE des sciences. Abrégé de son histoire, page [14](#) - [22](#). — Son renouvellement, [35](#). — Frédéric piqué contre cette société, [85](#), &c. — Continuation de son histoire, [86](#), &c.

Adam, Balthazar, sculpteur, p. [164](#).

Algarotti, admiré par Frédéric, p. [5](#). — Il va à Berlin avec son frère, & Frédéric les fait comtes, [22](#), [23](#).

Allemande, langue, jugement du Roi sur cette langue, p. [102](#). — Ses idées sur la manière de la perfectionner, [107](#).

Anecdotes diverses, relatives à la vie de Frédéric II, p. [299](#), jusqu'à la fin de ce volume.

Anne, princesse de la Grande-Bretagne, Frédéric en fut amoureux, p. [189](#).

Argens, le marquis d', favori du Roi, [p. 34](#) & [58](#) en note.

Arletius, recteur à Breslau, p. [108](#), [278](#).

B.

Beaumelle, la, p. [54](#).

Bitaubé, M. de, savant français, p. [86](#).

Brunswic, le prince Frédéric de, p. [115](#).

C.

Camas, la comtesse de, lettre de Frédéric à cette dame, p. [78](#), [239](#).

D.

D'Alembert est invité à venir à Berlin & refuse, p. [83](#), [84](#).

D'Arget, lecteur de Frédéric, p. [34](#), se retire, [61](#).

D'Arnaud, célèbre Poète, p. [34](#), est renvoyé de Potzdam, [61](#), [62](#).

Denina, membre de l'académie, p. [111](#) ; &c. son discours, [112](#).

E.

Euler, le célèbre professeur, p. [86](#).

F.

Femmes, à Berlin, & leur caractère, p. [142](#), &c.

Frédéric II, il lit les meilleurs ouvrages français, cultive la poésie, l'éloquence, la musique, étudie l'histoire, la politique, la philosophie, p. [3](#). -- Son portrait en vers par lui-même, [4](#). -- Son admiration pour les grands hommes, [5](#). -- Travaille à l'Anti-Machiavel, [8](#). -- Ses premiers mots à ses ministres, [11](#), [12](#). -- Sa conduite avec la Reine son épouse, [12](#), & avec la Reine douairière, [14](#). -- Vers de Frédéric à Voltaire, [23](#), [24](#). -- Ses occupations littéraires pendant la guerre, [24](#), [25](#). -- Lettre à Voltaire, [27](#). -- Son goût pour les arts, [31](#). -- Il compose la plupart de ses ouvrages littéraires, [38](#). -- Lettre à Voltaire, *ibid.* -- Etudes, [41](#). -- Son château de Sans-Souci bâti, *ibid.* -- Son appartement, [61](#). -- Ses occupations journalières, [66](#), &c. & les notes. -- Il change de goût pour ses ha-

billemens, 80. — Son portrait, 80, &c.
 — Il n'aime pas les femmes, 81, &c. ni
 les médecins, 82. — Son jugement sur
 les publicistes d'Allemagne, 102. — Sa
 dissertation sur la langue allemande, 106.
 — Ses occupations sur la fin de sa vie,
130. — Sa maladie, 132, &c. — Sa mort,
138. — Son influence sur l'Allemagne,
141; & sur l'Europe, *ibid.* — Lettre qu'il
 reçoit quelques jours avant sa mort, 139.
 — Caractère de Frédéric, 141, &c. —
 Son influence sur les études des sciences,
155. — Il n'a pas bien payé les artistes,
164. — Idée de ses plaisanteries, 261,
 &c. *Item.* dans les anecdotes p. 299,
 jusqu'à la fin de ce volume.

Frisch, peintre, p. 164.

G.

Garve, savant à Breslau, p. 110.

Gellert, le prof., son entretien avec Frédéric,
 p. 79, 251, &c.

Gottsched, auteur allemand, son entretien
 avec Frédéric, p. 79.

Gravesande, s., célèbre savant, p. 5.

H.

Hackert, peintres, deux frères, quittent
 Berlin, p. 165.

Harper, artiste, p. 165.

Herzberg, le comte de, p. 91; nommé curateur
 de l'académie, 105. — Son séjour
 à Potzdam, 136. — Il est témoin de la
 mort de Frédéric, 138, 293.

I.

Jordan, favori de Frédéric, sa mort, p. 37.

Joseph II, l'empereur, son entrevue avec Frédéric, p. [23](#). *ibid. en note.*

Juristes, & publicistes allemands, mépris de Frédéric pour leur science, p. 102.

K.

Kaiserling, favori de Frédéric, épître que le Roi lui adresse, p. [26](#). -- Sa mort, [37](#).

L.

Laurentz, artiste, p. [165](#).

Laveaux, de, à Berlin, ses critiques, [p. 89](#), 265, &c.

Luwomirsky, le prince de, Frédéric loge chez le prince à Dresde; conduite de Frédéric envers l'épouse de ce prince & les dames de sa société, [p. 35](#), &c.

M.

Maupertuis, président de l'académie, ses disputes avec Voltaire, p. [45](#), &c.

Mœurs, sur les, des Berlinoises, p. [149](#), 150.

O.

Opéra de Berlin, spectacle [ennuyeux](#), [p. 31](#).

P.

Pernetti, l'abbé, exbénédictin à Berlin, [p. 87](#).

Polignac, cardinal de, Frédéric achète sa collection d'antiques, p. [31](#).

Prades, l'abbé de, p. [53](#), enfermé, *ibid. en note.*

Presse, liberté de la, sous le règne de Frédéric, p. [25](#).

R.

Raynal, le célèbre abbé de, à Berlin, [p. 135](#).

Rocoules, de, gouvernante de Frédéric, le familiarise avec les meilleurs poètes français, p. 3.

Rollin, auteur français, p. 5. réponse ridicule, [25](#).

S.

Schmidt, artiste, p. [165](#).

T.

Taffart, célèbre sculpteur, p. [164](#).

Theerbousch, Madame, célèbre dans ses peintures, p. [164](#).

Thienpondt, élève du célèbre Pesne, [p. 165](#),

Thiriot, correspondant du Roi, p. 100.

V.

Voltaire, p. 5. -- Première lettre de Frédéric à Voltaire, [7](#), & [181](#). -- Frédéric veut faire graver sa *Henriade*, [8](#). -- Il est éditeur de l'*Anti-Machiavel*, [9](#). -- Il félicite Frédéric sur son avènement au trône, [14](#) & [192](#). -- Epître à Frédéric, [31](#), [198](#), [202](#), [208](#). -- Il va à Berlin pour trois jours, [24](#). -- Second voyage à Berlin, [32](#). -- Ses négociations à la cour de Prusse, [33](#). -- Il envoie à Frédéric son *Siècle de Louis XIV*, [34](#). -- Troisième voyage à Berlin, [42](#). -- Ses disputes & ses désagrémens à la cour de Prusse, [46](#), &c. -- Sa lettre à Frédéric, p. [270](#), &c.

E R R A T A.

Page [7](#), ligne dernière, c'est, *lisez* c'est.

[150](#), ligne [41](#), rares, *lisez* tres-rares.

[156](#), ligne [7](#), les, *lisez* leurs.

[164](#), ligne [25](#), qui vit encore actuellement,

lisez qui depuis peu est mort subitement.

[173](#), ligne 17, fait, *lisez* fait.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Vie de Frédéric II, Roi de Prusse* ; & je crois que cet Ouvrage, écrit avec agrément, ne peut qu'intéresser le Public, & ne contient rien qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce premier Décembre mil sept cent quatre-vingt-sept.

DE KERALIO.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & iéaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT Notre amé le sieur TREUTTEL, Imprimeur-Libraire, à Strasbourg, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, *la Vie de FRÉDÉRIC II, Roi de Prusse; & Recueil d'Anecdotes & Particularités concernant sa Vie, extraites de l'Ouvrage qui la renferme*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans causes, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille liv. d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens,

dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlements de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège: qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposé & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ni empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDEONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le vingt-cinquième jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, & de Notre Règne le quatorzième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Réglé sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1207, folio 444, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre, les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, ce 22 Janvier 1788.

NYON l'aîné, Adjoint,

584421



